N° 841 44e Année Tome CCXLV 1er Juillet 1933

# MERCVRE

## DE

# FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE









—

***PRIX DU NUMÉRO***

France, ***5 fr.*** — ***Étranger :*** 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

# MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUARANTE-CINQUIÈME

1er Juillet — 1er Août 1933

1er Juillet — 1er Août 1933 Tome CCXLV

# MERCVRE

## DE

# FRANCE




(*Série Moderne*)

**Paraît le 1er et le 15 du mois**




PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXIII

LES

# ORIGINES DE COLBERT

—

Depuis 1621, année où mourut le premier duc de Luynes, jusqu'à 1715, les maîtres absolus de la France furent, sans le moindre interrègne, Richelieu, Mazarin, Colbert, Mme de Maintenon. Cette réalité n'est pas contestée pour les deux cardinaux. Quelques historiens ont une propension au paradoxe, et beaucoup d'autres omettent ou dénaturent des faits par esprit de secte ou de coterie. Aucun cependant n'a jamais trahi la velléité de représenter Louis XIII comme un grand méconnu, ou de révéler dans la vie d'Anne d'Autriche des témoignages d'intelligence et de caractère.

Au sujet de Colbert et de Mme de Maintenon, par contre, on discute. La mode est revenue de prêter du génie à Louis XIV, et une irrésistible puissance de volonté. On recommence à s'efforcer de démontrer que rien ne se faisait, ne se pouvait faire, en dehors de ses désirs ou ses caprices.

Par malheur pour cette thèse, les contemporains ont laissé des mémoires et des correspondances, de quoi former une bibliothèque presque énorme, et l'examen de ces documents oblige à conclure que le monarque ne savait pas grand'chose, n'en comprenait pas davantage (« A quoi sert de lire? », demandait-il un jour à Vivonne, son... beau-frère), et qu'avec un peu d'astuce puis de fermeté l'on obtenait de lui n'importe quelle décision.

Cela, d'ailleurs, vaut mieux pour sa renommée. Il n'avait pas plus de cœur que de cerveau, mais au fond il n'était pas méchant, et il serait injuste de lui infliger la responsabilité unique, et même principale, des successives catastrophes qui, durant ses trente dernières années, ruinèrent à tous égards une nation que Richelieu, Mazarin et Colbert avaient rendue prospère et rayonnante.

En tout cas, il y a, entre cette période et la précédente, un contraste qui devrait inspirer la prudence, la mesure, aux idolâtres de Louis XIV. Si les mérites de Colbert ont été surfaits, s'il fut un simple exécutant et qu'en suprême analyse la majeure part du bien et du beau réalisés sous son administration soit attribuable au souverain, comment expliquer qu'après la disparition de Colbert on n'ait plus à constater que du mal et du vilain? Etrange coïncidence entre cette disparition et l'effacement du génie et de la volonté chez Louis XIV! Et il ne faut pas invoquer, pour celui-ci, la question d'âge, ainsi que l'on s'y risque parfois. Il avait alors quarante-cinq ans et trois mois. Ce n'est tout de même pas encore la sénilité.

Le souci de ne point dédorer la gloire du Roi-Soleil n'est pas le seul sentiment auquel on cède en n'admirant Colbert qu'avec des réserves nombreuses et graves.

Les oracles de l'économie politique reprochent à ce ministre diverses mesures douanières, industrielles, commerciales, divers règlements relatifs aux corporations, à l'agriculture, qui sont autant d'hérésies par rapport aux dogmes fondamentaux de la société moderne ou plutôt, si l'on en croit ces messieurs, de toute société possible depuis l'ère préhistorique jusqu'à la consommation des siècles.

Puis, nous restons un peuple militariste, voire belliciste, et imprégné, je ne dis pas de christianisme, ni même de catholicisme, je dis d'ultramontanisme. Nous

avons hérité du premier Empire le mépris pour les hommes d'Etat qui ont milité contre la guerre, et de la Restauration l'animosité contre ceux qui, en matière de croyances, ont pratiqué la tolérance ou acquiescé à des doctrines non-conformistes.

Or, Colbert et son neveu Torcy ont été des pacifistes. Colbert ne voulait pas que l'on révoquât l'Edit de Nantes, et il allait plus loin, aimant à désigner des Huguenots pour les emplois difficiles ou les missions délicates, parce que, affirmait-il, ces gens-là offraient les meilleures garanties de conscience. Un de ses fils, Seignelay, était l'un des intimes de Fénelon, à qui un autre, Blainville, demeura fidèle dans la disgrâce. Un autre encore, l'archevêque de Rouen, fut un Gallican irréductible.

Colbert protégea des jansénistes comme Barbier-d'Aucour et l'abbé de Bourzeis, et durant les dix-sept dernières années de son existence il eut pour secrétaire privé, bibliothécaire et archiviste Baluze, que lui avait chaleureusement recommandé Buzanval, l'évêque janséniste de Beauvais. Mme Colbert et toute sa famille étaient jansénistes. Le premier en date des trois gendres de Colbert et le préféré de celui-ci, le duc de Chevreuse, était janséniste comme ses père et mère, et avait deux sœurs à Port-Royal. Mme de Torcy était petite-fille d'Arnauld d'Andilly, petite-nièce de la Mère Angélique, de la Mère Agnès, d'Henri Arnauld l'évêque d'Angers, et du Grand Arnauld, nièce d'une abbesse et de cinq autres religieuses de Port-Royal ainsi que d'Antoine Le Maistre, de Le Maistre de Sacy, etc. Un fils de Torcy fut le célèbre évêque janséniste de Montpellier.

Et précisément, comme nous sommes aussi un peuple raffolant de polissonneries scandaleuses, Colbert n'est pas sympathique parce qu'il vécut en janséniste, mena une existence où l'on ne réussit à découvrir aucune de ces aventures galantes qui contribuent tant à la gloire de François Ier, de Henri IV et de Louis XIV, et rendent

miséricordieux pour la mémoire du Régent, de Louis XV et de Marie-Antoinette.

Ajoutez qu'on lui en veut confusément d'avoir travaillé à la perte de Fouquet, un coquin de très grande envergure, un coquin tout de même, quelques efforts que l'on prodigue de temps en temps pour nous attendrir sur son compte, sous le prétexte que lui restèrent fidèles Pellisson — écrivain de valeur nulle et triste sire, — Madeleine de Scudéry, — l'une des typiques victimes de la graphorrhée, — Saint-Evremont, — amateur médiocre, — Mme de Sévigné, — la Mère Sévigné, Pipelette du Grand Siècle, a dit je ne sais plus qui, — et La Fontaine, poète que certes l'on n'admirera ni ne chérira jamais trop, mais à qui l'on ne pourrait attribuer sans rire la compétence en matière de politique, de législation, de finances, de justice civile ou criminelle.

Enfin Colbert est antipathique parce que, déclare-t-on, il s'est servi du pouvoir pour s'enrichir et pour installer tous ses parents et alliés dans des situations éminentes ou de mirifiques mariages, et il est ridicule parce qu'il se prétendait noble de naissance, lui qui, personne ne l'ignore (c'est dans tous les manuels), avait pour père un marchand drapier de Reims, aussi roturier qu'on peut l'être.

§

En juillet 1677, Colbert recevait, dans son domaine de Sceaux, le roi, le dauphin, la reine légitime et Mme de Montespan, les Condé, etc. Le *Nouveau Mercure Galant* raconte par le menu cette solennité. Le monarque, sa famille et leur suite visitèrent le château et le parc, soupèrent, entendirent un concert, assistèrent à une représentation de *Phèdre*, à un feu d'artifice.

Exactement huit ans après, c'était Seignelay qui faisait au roi les honneurs de Sceaux. Sa Majesté était accompagnée de Mme de Maintenon, du dauphin et de la

dauphine, du duc du Maine, du duc et de la duchesse d'Orléans, des Condé, du nonce du pape, etc. On recommença la promenade à travers les appartements et les jardins, évidemment pour Mme de Maintenon. L'on fut gratifié d'un poème que Racine avait composé pour la circonstance, l'*Idylle de Sceaux* (ou de *la Paix*), avec musique de Lulli. Le récit du souper et du feu d'artifice, tel qu'on le trouve dans le *Mercure*, montre que la fête fut plus éblouissante encore que celle de 1677.

Or, Colbert et l'aîné de ses fils avaient fait de Sceaux l'une des merveilles de la France — et de l'Europe. On pourrait croire que Quinault exagérait l'éloge, dans le long poème qu'il a consacré au fameux parc, mais il existe un détail significatif: lorsqu'à la fin d'août 1687 Khalil-Aga et Reiser-Aga, ambassadeurs du dey de Tripoli, eurent été reçus à Versailles, le roi voulut également qu'on leur fît visiter Sceaux avant de les reconduire à Toulon pour les y rembarquer.

Sous Colbert, on avait ajouté deux ailes très importantes à l'ancien château des Potier de Gesvres et de Tresmes. On avait agrandi les communs, y aménageant, par exemple, des écuries pour cent chevaux, et l'une d'elles pouvait abriter jusqu'à la moitié de cet effectif. On avait construit une orangerie monumentale, dont le bâtiment principal existe encore. Il subsiste aussi, de cette période, le charmant Pavillon de l'Aurore.

L'architecte à qui Colbert avait eu recours était Claude Perrault, qui venait d'édifier l'Observatoire et avait précédemment réalisé la colonnade du Louvre. La création du parc avait été confiée à Le Nôtre, qui s'y était surpassé, on peut le constater, puisqu'en 1923 je l'ai sauvé du lotissement. Pour jouir sans délai de ce parc, Colbert avait fait apporter, de ses propriétés de Bourgogne ou du Maine, de Normandie ou du Berry, une profusion d'arbres de haute futaie. Le problème de la main-d'œuvre ne l'avait pas embarrassé davantage : on avait occupé à

Sceaux toute une équipe dont la besogne était achevée à Versailles.

Le Brun, ni plus ni moins qu'à Versailles, avait commandé les statues, les termes, les vases, et choisi leurs emplacements et orientations. Les sculpteurs qu'il avait réquisitionnés, c'étaient Puget, Coysevox, Girardon, Tuby, et leurs disciples directs et habituels collaborateurs. Des œuvres qu'ils avaient accomplies pour le domaine de Sceaux, il n'est resté en place que deux groupes d'animaux de Coysevox, sur les guérites de pierre qui flanquent la grille d'honneur, — mais d'autres sont conservées à Versailles, au Louvre, dans le jardin des Tuileries.

En outre, Le Brun était responsable, dans le château et les autres bâtiments, de toutes les peintures murales. Il se fit beaucoup aider par son élève et ami Claude Audran, qui vait déjà, notamment, travaillé dans la Galerie d'Apollon. Il se réservait cependant certaines surfaces, et ce fut ainsi qu'il exécuta seul la décoration de plafond que l'on admire encore dans le Pavillon de l'Aurore.

Ne pas oublier que Louis XIV, lors de sa deuxième visite, put contempler, d'une part le canal, qui avait été creusé deux ans après le décès de Colbert (l'Octogone, lui, date de 1675), et dont la superficie égale les deux tiers de celle de son modèle versaillais, — d'autre part les tableaux et statues que Seignelay avait rapportés de son voyage en Italie, et qui contribuèrent dans une forte mesure à ce que voici: l'inventaire de novembre 1690 estime à dix-sept cent mille livres, soit environ seize millions de nos francs actuels, la valeur globale des meubles et objets d'art que contenait le château. Et seize millions, c'est une façon de parler, car la puissance d'achat d'une livre était alors combien de fois supérieure à celle que représente aujourd'hui l'équiva-

lent conventionnel de ladite livre, soit neuf francs quarante!

Ce n'est pas tout. Colbert ne s'était pas contenté du domaine de Sceaux, tel qu'il l'avait acheté, pour cent trente-cinq mille livres, le 11 avril 1670. Il l'avait agrandi, lopin par lopin, vers tous les points cardinaux, et par-dessus le marché il s'était assuré des seigneuries de Châtenay, du Plessis, de Châtillon. Il avait été, en ces parages, le marquis de Carabas.

Une telle opulence n'offusqua pas Louis XIV. Les deux galas qui lui furent dédiés à Sceaux ne produisirent pas sur lui une impression comparable à celle qu'il avait éprouvée à Vaux le 17 août 1661. Pourquoi?

De trois choses l'une : ou il était idiot, amnésique et aboulique au degré absolu, ce qui serait assez difficile à soutenir, — ou bien il n'ignorait pas que son hôte avait conquis la fortune par des moyens honnêtes ou du moins licites, — ou plutôt il savait, comme tous les contemporains, que Colbert n'avait pas eu à conquérir la fortune, étant riche de naissance, ainsi que l'avaient été ses ascendants et leurs collatéraux depuis maintes générations.

§

Le père de Mme Colbert, Charron de Nozieux, avait pu acheter des charges coûteuses, celles de conseiller du roi, de trésorier de l'extraordinaire des guerres, de surintendant des finances de la reine, et j'en passe. Un oncle paternel de Mme Colbert, Charron de Ménars, était grand-bailli de Blois, intendant des terres et levées de la rivière de Loire, et ainsi de suite. Chacun des deux frères avait son hôtel à Paris, et le comte de Ménars possédait aussi le domaine de Neuville-sur-Oise. Une tante paternelle de Mme Colbert, et c'était en outre sa marraine, avait épousé René du Verger, collecteur des finances du roi en la recette générale de Paris, et riche pro-

priétaire dans la banlieue méridionale, en particulier à Sceaux.

Une sœur de Mme Colbert épousa un La Popelinière, et en secondes noces Tourville, qui devint donc, par alliance, l'oncle de son ministre Seignelay. Une autre devint Mme de Johanne de Saumery, et eut pour gendre Louis de Clermont de Montglat, comte de Cheverny.

Enfin, Mme Colbert eut cent mille livres de dot, au contrat de mariage signé le 13 décembre 1648, et les parents du futur donnaient à celui-ci soixante mille livres, ce qui correspond à 575.000 de nos francs, avec la même observation que ci-dessus en ce qui concerne la puissance d'achat. Notons qu'à ce moment Jean-Baptiste avait sept frères et six sœurs, et cela signifie la réserve de treize parts égales ou équivalentes à la sienne. Et il s'agit, non pas d'une hypothèse, mais d'une réalité facile à contrôler dans des actes dont presque tous ont été publiés. Multipliez, par curiosité.

Nous voilà au marchand drapier. Nicolas Colbert de Vendières avait en effet, à Reims, un magasin d'étoffes, à l'enseigne du « Long Vestu ».

Il ne s'en occupa jamais qu'en amateur, et d'ailleurs pas longtemps. Le 20 octobre 1626, il acquiert la charge de gouverneur, pour le roi, de la ville et tour de Fismes. Elle était vacante par la démission de son oncle et parrain Nicolas Colbert de Magneux, qui lui-même s'en était pourvu le 30 janvier 1623. Puis, dès 1629, il se transplante à Paris, et il y est, toujours moyennant finances, payeur des rentes sur la ville. Quelques mois après, il se fait en outre agréer parmi les secrétaires du roi, et ce titre n'était pas conféré gratuitement, il s'en fallait de beaucoup. En 1640, il devient payeur des rentes sur les aides, et, le 21 mai de l'année suivante, conseiller du roi et son maître d'hôtel ordinaire. Son fils avait vingt et un ans et demi, n'avait encore résidé à

Paris qu'en des occurrences rares et brèves, n'avait encore travaillé dans aucune administration publique.

Enfin, il fut nommé conseiller d'Etat le 15 mars 1652. Comment prétendre qu'à cette époque ledit fils avait assez d'influence déjà pour que l'on puisse lui attribuer un rôle dans cette espèce de promotion?

Avant d'en terminer avec Vendières, mentionnons le contrat signé le 25 septembre 1614 pour son mariage avec Marie Pussort de Cernay. La mère du futur, Marie Bachelier, veuve de Jean Colbert de Terron, y donne à son fils quinze mille livres « en deniers clairs », nous disons aujourd'hui: « en espèces », et s'y engage à débourser jusqu'à concurrence de quinze cents livres pour les « habits nuptiaux, bagues et bijoux » de la future. Celle-ci reçoit de son père dix-huit mille livres. Traduisons pour la dernière fois: cent soixante-dix mille francs, et demandons-nous, aussi pour la dernière fois, si l'on pourrait en 1933 se procurer avec quatorze mille francs, et ne s'agît-il que d'habits nuptiaux, ce que l'on avait en 1614 pour quinze cents livres.

N'oublions pas que Jean Colbert de Terron avait eu à doter deux autres fils: Jean, époux de Marie de Bignicourt, et Charles, époux de Marguerite de Mesvilliers. Ce Charles était conseiller du roi et lieutenant général au bailliage et siège royal de Reims.

Jean Colbert de Terron, le premier du nom, c'est-à-dire le conjoint de Marie Bachelier, était contrôleur général des gabelles pour les provinces de Picardie et de Bourgogne, ce qui permet de soupçonner un certain train de vie. Aussi bien laissa-t-il une fortune considérable. Remarquons en passant que son testament le montre possesseur d'une copieuse bibliothèque et d'une galerie de tableaux, d'antiquités, etc. Son petit-fils J.-B. Colbert et son arrière-petit-fils Seignelay avaient donc de qui tenir à cet égard.

Le premier Jean Colbert de Terron avait pour père

Nicolas Colbert de Terron et de Magneux, vicomte d'Ormont, commissaire des guerres, et pour frère Oudard Colbert de Villacerf et de Saint-Pouange. Nous retrouverons cet Oudard. Contentons-nous, pour l'instant, de mentionner ce qu'étaient ses fils et filles avant la naissance du Grand Colbert ou pendant son enfance. Jean-Baptiste, marquis de Villacerf, était conseiller du roi, maître d'hôtel ordinaire du roi, maître ordinaire en la Chambre des Comptes. Il avait épousé la sœur du chancelier Michel Le Tellier, et faisait la pluie et le beau temps à la Cour. Ses fils (dont un futur évêque de Mâcon et un futur archevêque de Toulouse) étaient les compagnons de jeu du petit roi. Edouard, marquis de Saint-Pouange, était conseiller en Parlement et commissaire aux requêtes du Palais. Simon, lui aussi, était conseiller en Parlement. Nicolas (Colbert de Turgy, ou, si l'on préfère, de Turgis) était conseiller du roi et maître ordinaire en la Chambre des Comptes. Madeleine avait épousé Louis Bruslart de Broussin, conseiller d'Etat. Les conjoints de Marie et d'Anne, Christophe-Hector de Marle de Versigny, et Jean Le Mairat du Droup de Barberay, remplissaient également des charges éminentes et lucratives.

Les Colbert des deux branches, celle du premier Jean et celle d'Oudard, avaient d'innombrables domaines dans toute la Champagne ainsi que dans la Thiérache et le Vermandois, le Valois, la Brie, et en Bourgogne. Rien que dans ce qui forme aujourd'hui le département des Ardennes, et rien que pour le XVI[e] siècle et le début du XVII[e], on connait, par les archives conservées soit au chef-lieu ou dans les études notariales, des châteaux de la famille, des fermes et des moulins, des bois et des vignobles, des champs et des prés, sur le territoire de plus de soixante communes actuelles.

On objectera que les enfants pullulaient dans chacune des deux branches, et qu'à leur tour ils avaient force pro-

géniture. Mais il faut tenir compte de l'endogamie, car il y avait, dans cette espèce de tribu, beaucoup de « rendoublés cousins », comme on dit en Champagne précisément. Négligeables étaient, en général, les parts d'héritage qui échappaient au faisceau représenté par les lignées fondamentales de la tribu.

Un exemple: dans la branche du premier Jean, sur laquelle s'étaient greffés, de très longue date, les Martin et les Pussort, Antoine Martin, maire héréditaire de Rethel et beau-frère du procureur général au siège, avait marié l'aînée de ses quatre filles, Barbe, à Nicolas Colbert de Terron de Magneux, et la dernière, Nicole, à Henry Pussort de Cernay. Nicole eut pour fille Marie, qui épousa Nicolas Colbert de Vendières, petit-fils de Barbe. Par conséquent, Mme de Vendières était à la fois la nièce de sa grand'mère, la fille de sa grand'tante, la cousine germaine de son beau-père, la tante à la mode de Bretagne de son mari, et celui-ci était le cousin issu de germain de ses enfants.

Mme de Vendières avait deux frères, Antoine-Martin Pussort, baron des Ormes-Saint-Martin, et Henry Pussort de Pavant, — encore un que nous retrouverons. Lorsque l'aîné devint conseiller en la Cour des Aides, son neveu Jean-Baptiste avait quatre ans. Quand le cadet entra au Grand Conseil, ledit Jean-Baptiste avait vingt-deux ans. Ce qui n'empêche pas d'écrire et d'enseigner partout : ce fut à ce Jean-Baptiste, au Grand Colbert, que ses deux oncles Pussort durent leur carrière. En attendant qu'il assurât leur carrière, ces deux hauts magistrats l'initièrent au droit et à la jurisprudence.

L'homme qui orienta Colbert vers les questions navales et lui communiqua les notions essentielles sur la marine de guerre, ce fut son cousin germain, Charles Colbert de Terron, marquis de Bourbonne, fils d'un autre Charles, nommé ci-dessus, époux de Marguerite de Mesvilliers et frère aîné de Vendières. Les documents

abondent pour démontrer que ce fut le deuxième Charles qui conçut et réalisa le port militaire et l'arsenal de Rochefort. A une époque où Jean-Baptiste végétait en des emplois subalternes, ce deuxième Charles était intendant de l'armée de Catalogne, puis de celle de Flandre. Ce fut même alors qu'il sentit l'intérêt primordial, pour la France, des problèmes maritimes et se découvrit la vocation de leur étude.

Si nous cherchons où et grâce à qui Colbert apprit le commerce par terre et par eau, l'industrie, la finance, il faut nous rappeler le magasin du « Long Vestu ». Ce n'était en réalité que la succursale rémoise d'une firme fondée et dirigée à Troyes par Oudard Colbert, le grand-oncle de Vendières. Cet Oudard fut un des notables négociants du royaume. Pour ses commerces d'étoffes, de vins, de grains, etc., il avait des entrepôts à Paris, à Lyon, à Marseille, à Gênes, Florence, Plaisance, Venise, Milan, Francfort, Anvers.

Ce fut à Oudard que Jean-Baptiste dut le meilleur de sa préparation technique à la carrière où il allait resplendir, et ce fut l'aîné des fils d'Oudard — et d'ailleurs son parrain à lui Jean-Baptiste et ensuite le parrain de Seignelay, — qui facilita les débuts de cette carrière ou, plutôt, qui prit par la main son jeune cousin et filleul et le guida pas à pas jusqu'au bureau personnel de Mazarin.

Colbert travailla d'abord chez Oudard même, à Troyes. Puis chez Paolo Mascrani, banquier qui administrait la succursale lyonnaise d'Oudard. De là chez Giovanni-Andrea Lumagna, banquier qui gérait les intérêts parisiens d'Oudard. Après quoi, le voilà chez Michel Le Tellier, et lorsqu'en 1651 il entra au service de Mazarin, ce fut sur la recommandation de son parrain, fort des références fournies par Le Tellier et par Lumagna. Ce dernier était du reste un compatriote et un vieil ami du cardinal.

Les historiens qu'on dit « de droite » représentent Colbert comme un pauvre diable qui se hissa sur l'échelle sociale à force d'insatiable ambition et d'âpreté au gain. Les historiens qu'on dit « de gauche » veulent que l'on voie en lui un homme parti de presque rien pour symboliser ou préfigurer l'ascension de la bourgeoisie.

La simple vérité, c'est que, bourgeois ou non, et il conviendra d'examiner cela aussi, Colbert n'a pu se pousser dans le monde que grâce à certaines aptitudes héréditaires, à l'éducation spéciale qu'il avait reçue dans son milieu premier, à la richesse dont jouissaient depuis longtemps toutes les branches de sa famille, et aux éminentes situations publiques où la majorité de ses ascendants, collatéraux ou alliés se prélassaient quand il est né.

En dépit de la légende, cristallisée en article de foi par la pédagogie courante, ou plutôt par les diverses sectes religieuses ou politiques pour qui la pédagogie n'est qu'un moyen de propagande, ce n'est pas lui qui a « fait » *les* Colbert. Ce sont *les* Colbert qui l'ont « fait ».

§

Il a marié ses trois filles à de très grands seigneurs. Il paraît que c'est méprisable. Soit. Mais pour qui?

S'il n'était qu'un roturier enrichi par des procédés suspects ou, pour le moins, bien expéditifs, on se demande quel jugement l'on doit porter sur:

1° Charles-Honoré d'Albert, duc de Luynes, de Chevreuse et de Chaulnes, pair de France, gouverneur de Guienne, connétable de France, qui avait consenti à épouser l'aînée des trois sœurs, Jeanne-Marie-Thérèse, avec une dot de 384.000 livres (contrat du 2 février 1667);

2° Paul-François, duc de Beauvillier et de Saint-Aignan, pair de France, gouverneur du duc de Bourgogne, puis du duc d'Anjou (plus tard roi d'Espagne), puis du duc de Berry, ensuite chef du Conseil des Finances, en-

fin membre du Conseil d'en haut, qui avait daigné épouser la cadette, Henriette-Louise, avec une dot de quatre cent mille livres (contrat du 20 janvier 1671);

3° Louis de Rochechouart, général des galères, à qui la duché-pairie de Mortemart avait été donnée, en cadeau de noces, par son père, Louis-Victor de Rochechouart, duc de Vivonne, prince de Tonnay-Charente, pair de France, maréchal de France, ancien général des galères, ancien vice-roi de Sicile, — Louis, qui, moyennant la main de Marie-Anne, avait accepté une dot de 400.000 livres (contrat du 13 février 1679);

4° Le roi, qui fut témoin aux trois contrats, ajouta 200.000 livres à la dot de Jeanne-Marie-Thérèse, autant à la dot d'Henriette-Louise, le triple à la dot de Marie-Anne, et profita des épousailles de Louis pour débarrasser les Mortemart de leurs 800.000 livres de dettes;

5° La reine, qui signa, elle aussi, aux trois contrats.

Il ne faut pas non plus oublier que Leurs Majestés furent témoins au contrat pour les deux mariages successifs de Seignelay et pour celui de Blainville. Mais ne nous écartons pas des trois sœurs.

On trouve déplorable pour les Colbert que Marie-Anne soit devenue, par alliance, la nièce de Mme de Montespan. Alors la logique voudrait que l'on reprochât à Louis-Philippe d'avoir eu pour bisaïeul un fils légitimé de la belle Athénaïs, — le comte de Toulouse, père du duc de Penthièvre, père de la duchesse d'Orléans, mère du « roi des Français ».

Et dans le sens inverse, si l'entrée de demoiselles Colbert dans de si nobles familles fut une honte pour celles-ci, on ne s'explique pas que des représentants de tant d'autres nobles familles aient tenu à figurer, à faire publier qu'ils figuraient, aux obsèques de la duchesse d'Uzès, descendante de Mme de Mortemart, née Colbert, et veuve d'un descendant de Mme de Chevreuse, née Colbert.

Dans chacun des trois mariages que l'on critique, il n'y eut en réalité rien que d'honorable pour les deux familles, et d'honorable au regard de la morale sans distinction d'époque ou de milieu.

Chevreuse ni Beauvillier n'étaient hommes à se mésallier, quelque sens que l'on attribue à cette expression. Il n'existe pas une tache dans leur vie, et tel était leur caractère, qu'ils avaient inspiré de l'affection aux personnes ayant le plus de droits pour se montrer difficiles, Fénelon par exemple, et de la déférence à d'autres qui s'étaient arrogé ces droits, comme Saint-Simon. Mme de Sévigné elle-même n'a pas découvert un défaut à leur cuirasse. Au demeurant, ils étaient, à l'époque de leurs fiançailles, plus riches que leur futur beau-père, ils n'avaient pas eu besoin de lui pour s'élever déjà très haut, et ils se savaient en mesure de conquérir des situations encore supérieures sans avoir à se soucier de protections — ni d'oppositions.

La troisième alliance est la plus significative. Ce fut le roi qui la proposa. Il n'aimait pas les Colbert, on le sait de reste, et il chérissait les Mortemart, mais ses sentiments n'influaient sur sa jugeote, ni au détriment des uns, ni en faveur des autres. Joseph Prudhomme érotomane et mégalomane, mais gardant en effet la jugeote du gros bourgeois. Il voulut essayer de sauver au moins le neveu d'Athénaïs, en l'agrégeant à une maison où l'on avait de l'intelligence et de la culture à revendre, avec tous les genres de respectabilité. Il y réussit d'ailleurs à moitié, puisque Louis de Mortemart, à dater de son mariage, mena une existence convenable en somme. Il est vrai que son beau-père, et les frères de celui-ci, puis les fils et les neveux, avaient l'œil sur lui.

En tout cas, Louis XIV, en choisissant les Colbert, — qui, répétons-le, lui étaient antipathiques, — pour transplanter au milieu d'eux ce Mortemart, reconnaissait implicitement que, sous aucun rapport, ces diables

de gens n'étaient indignes d'entrer dans sa propre famille. Car Marie-Anne Colbert fut, par la volonté royale, cousine germaine des cinq légitimés : le duc du Maine, le comte de Vexin, le comte de Toulouse, Mlle de Nantes, femme de Louis III prince de Condé, et Mlle de Blois, femme de Philippe II duc d'Orléans, frère unique de Sa Majesté. Ce qui revient à dire qu'elle était, par alliance, la nièce du monarque.

En ce qui concerne la reine, toute docile qu'elle fût vis-à-vis de son époux, elle était restée foncièrement honnête et sincèrement pieuse, et elle n'eût pas accordé l'approbation de sa présence et de sa signature aux mariages des trois demoiselles Colbert, s'il s'était agi d'unions répréhensibles à un titre et degré quelconques.

§

Presque tous ceux des fils, frères ou neveux de Colbert qui ne furent pas d'Eglise, et celle de ses sœurs qui ne prit pas le voile, contractèrent des alliances brillantes. Plusieurs de celles-ci furent préparées par lui. Elles ne sont reprochées à sa mémoire que par des auteurs qui n'auraient pas davantage manqué de le vilipender s'il avait négligé les intérêts de sa famille, — des auteurs bien résolus à tout blâmer de lui.

Cependant, il ne joua aucun rôle dans l'une de celles qui peuvent être considérées, sous un certain rapport, comme les plus belles. C'est le mariage de son frère avec Françoise Béraud, fille d'un Lyonnais prénommé Joachim, qui versa une dot de quinze cent mille livres (contrat du 2 janvier 1664). Or, Joachim Béraud, un « soyeux », s'était enrichi grâce à son association avec Mascrani, donc à la clientèle d'Oudard.

Joachim, retiré des affaires, avait acheté dans la Brie la seigneurie de Croissy (17 février 1654) et la charge de garde des rôles des offices de France. C'était un homme fort instruit, qui tint à servir de précepteur à

son petit-fils Torcy. L'élève était exceptionnellement doué, mais les résultats obtenus par son premier éducateur induisent à reconnaître chez celui-ci une haute valeur intellectuelle et morale.

Il y a un autre mariage qu'il est impossible d'attribuer à l'influence de Colbert. Il n'avait pas vingt-sept ans, et il n'était rien quand sa sœur Marie s'unit à Jean des Marets, trésorier de France à Soissons (contrat du 25 juin 1646).

Leur fils fut ce Nicolas des Marets de Maillebois, à la mémoire de qui tous les historiens s'accordent pour rendre hommage. Sa carrière fut-elle l'œuvre de son oncle? D'abord simple commis chez celui-ci, il fut maître des requêtes en 1674, intendant des finances en 1678, et disgracié cinq ans après, à la mort de Colbert. On ne lui confia un nouveau poste, celui de directeur des finances, qu'en 1703, c'est-à-dire à une époque où, les administrateurs honnêtes et compétents devenant rares, il fallait bien se résigner à mobiliser tous les derniers exemplaires de l'espèce, fussent-ils membres d'une famille que détestait Mme de Maintenon. Il fut contrôleur général en 1708, mais admis au Conseil d'en haut en 1709 seulement. Il va de soi que le Régent l'élimina de tout, en même temps que Torcy, dès le lendemain de la disparition de Louis XIV.

Entre parenthèses, le fameux Conseil d'en haut, quels étaient ses membres, en 1710? Pontchartrain, parce que chancelier de France, et Chamillart, en tant que secrétaire d'Etat à la Guerre, plus trois Bourbon et trois Colbert, d'un côté le roi, le dauphin et le duc de Bourgogne, de l'autre Nicolas des Marets, Torcy comme secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, et Beauvillier.

Qu'est-ce que Torcy dut à son oncle et parrain? Je ne voudrais pas plaisanter, je suis tout de même obligé de rappeler quelques faits où il ne paraît pas que le favo-

ritisme de Colbert, à proprement parler son népotisme, soit sensible.

C'était en un latin correct que Torcy, à huit ans, rédigeait des lettres longues et fréquentes à son père, ambassadeur à Londres. Ce fut à quatorze ans qu'il composa une remarquable thèse de philosophie. Il eut besoin de dispenses d'âge pour passer le baccalauréat en droit puis la licence. Un peu plus tard, son polyglottisme étonnait, et parfois gênait, les diplomates anglais ou italiens, danois ou espagnols, allemands ou portugais. Les mémoires qu'il a laissés, et qui ne furent imprimés que dix ans après sa mort (et à La Haye), son journal, qui n'a été publié qu'en 1884 (par les soins de Frédéric Masson), le classent, quand ce ne serait qu'en matière de style, parmi les plus grands écrivains de ce que l'on appelle le siècle de Louis XIV. Enfin il est, comme Nicolas des Marets mais sans la moindre réserve (parce qu'il était sociable, lui), louangé unanimement par les historiens pour le rôle qu'il joua durant les suprêmes années du règne. Ce fut lui qui sauva l'honneur national.

Qu'avait-il été, avant le décès de Colbert? Le secrétaire de son père, Charles de Croissy. D'ailleurs, il avait juste dix-huit ans, à ce moment-là.

Et ce Croissy, n'avait-il pas, lui, été puissamment secondé dans son ascension par son frère Jean-Baptiste?

Que l'on examine cette ascension, et l'on répondra négativement. En particulier, le favoritisme n'est pour rien — que l'on me pardonne cette lapalissade! — dans les éminentes qualités dont Croissy témoigna pendant ses six années d'ambassade à Londres, et comme négociateur à Aix-la-Chapelle, à Douvres, à Nimègue.

On aboutit à une conclusion analogue en étudiant la vie d'un autre frère, Edouard-François de Maulevrier. Il était militaire, celui-là, et toujours en campagne. Ses promotions ne se succédèrent pas avec une rapidité exceptionnelle. Il avait quarante-trois ans lorsqu'il fut

nommé lieutenant-général, et la majorité de ses collègues étaient plus jeunes. Ce n'était pas à la protection de Jean-Baptiste qu'il avait dû son avancement, c'était aux prouesses qu'il avait accomplies à Rethel (1650), à Châtel-sur-Moselle (1651), à l'assaut de Lille, à Candie, et aux blessures dont il avait été criblé.

Il serait non moins... audacieux de dénoncer l'influence politique et administrative de Colbert dans le fait qu'encore un autre de ses frères, Nicolas, évêque de Luçon, puis d'Auxerre, fut une espèce de saint, et dans les remarquables dons d'orateur, et même d'écrivain, qui distinguèrent Jacques-Nicolas, archevêque de Rouen et fils du ministre.

Il existe du reste une contre-épreuve. Blainville et Lignières, frères de Jacques-Nicolas, n'arrivèrent à pas grand'chose. On objectera que c'étaient deux médiocres. Mais le favoritisme ne consiste-t-il pas précisément à imposer dans de hautes situations des gens incapables ou indignes de les occuper?

Quant à Seignelay, qui, à dix-sept ans, émerveilla ses maîtres par sa thèse latine « sur toutes les philosophies » et sa thèse française « sur les choses les plus difficiles des mathématiques », n'oublions pas que Voltaire l'a jugé « d'un esprit plus vaste encore que son père, beaucoup plus brillant et plus cultivé ». C'est sans doute excessif, mais cela prouve que Seignelay aurait pu, pour s'élever très haut, se passer de l'aide de son père.

Mme de Sévigné, qui éprouvait pour les Colbert une sympathie restreinte, a écrit, en apprenant le décès de Seignelay : « Il nous semble que c'est la Splendeur qui est morte. » Le phénomène splendide est celui que présente cette famille, où l'on trouve un homme de génie, deux hommes, Seignelay et Torcy, qui n'étaient pas loin de le valoir, et, depuis la fin du XVI^e^ siècle jusqu'aux premières années du XIX^e^, une profusion d'hommes extraordinairement remarquables.

Y compris l'un de ceux dont l'on parle le moins, quoiqu'il ait joué durant plus de cinquante ans un rôle très important. Il s'agit d'Henry Pussort de Pavant, l'Oncle Pussort, comme disaient les contemporains. Entré au Conseil d'Etat en 1665, il fut chargé, l'année suivante, d'établir un projet de réorganisation pour la police de Paris. Son texte fut adopté, ainsi que le candidat qu'il patronait pour la lieutenance générale à innover, La Reynie, nommé le 12 mars 1667. Ce fut Pessort qui rédigea l'ordonnance du 2 avril 1667 sur la réforme de la procédure civile et celle du 26 août 1670 sur la réforme de l'instruction criminelle. Il entra au Conseil des Finances en 1672, et le roi voulait le choisir pour chancelier à la mort de Michel Le Tellier. Mme de Maintenon protesta, parce qu'il était janséniste, et naturellement son mari n'insista point. Pussort vécut encore douze ans, continuant à faire marcher à la baguette tout le Conseil d'Etat, dont il était devenu le doyen en 1691.

Homme singulier, unanimement reconnu, en son temps, comme le plus savant, le plus habile et le plus éloquent des juristes, comme aussi laborieux que son neveu Colbert, et c'est beaucoup dire, comme très charitable, et comme l'incarnation de l'insociabilité. Bourru et hargneux, violent et despotique, rien ne lui manquait pour déplaire. En particulier, il fut, d'environ 1640 à 1697, le dictateur de tous les Colbert sans exception. Ce fut notablement selon ses indications, ou plutôt ses ordres, que se préparèrent le mariage de Marie Colbert avec Jean des Marets, les mariages de Croissy, de Nicolas des Marets, de Torcy. Quant à Colbert, il était rare qu'il prît une résolution sans l'avoir consulté.

§

De même que l'on falsifie l'histoire en déclarant : « C'est Colbert qui a fondé la fortune de sa famille, et c'est grâce à lui que ses proches et ses alliés sont deve-

nus des personnages considérables », de même on formule... une contre-vérité en lui attribuant la préoccupation de « se donner pour noble de naissance ».

Presque tous les auteurs, pour ne pas dire tous, affirment que les actes tendant à justifier cette « vanterie » furent forgés, soit sur la demande de Colbert, ou spontanément par des gens désireux de prendre par son faible un ministre omnipotent. Jetons un coup d'œil sur ces actes.

Onze d'entre eux sont postérieurs au décès de Colbert. Le premier du groupe est daté de deux ans et neuf mois après ce décès, et le dernier, de cent cinquante-neuf ans et demi.

Parmi les autres, il y en a un qui a été dressé lorsque Colbert avait douze ans, un quand il avait huit ans, trois qui ont été enregistrés quand il avait six ans, un qui a été établi à l'époque où il avait moins de trois ans et demi, — et une centaine qui s'éparpillent le long de tout le XVI<sup>e</sup> siècle, et que n'importe qui peut consulter aux archives départementales, communales, paroissiales, notariales de la Marne et de l'Aube, des Ardennes et de l'Aisne, etc.

Référons-nous à un spécimen que je choisis positivement au hasard. C'est une pièce où, après examen de prestations de serment, de lettres patentes, d'actes de foi et hommage, aveu et dénombrement, de contrats de mariage, et ainsi de suite, deux enquêteurs, contrôlés par deux experts, constatent que dix-huit documents, dont les dates remontent du 3 avril 1652 au 9 juin 1557, reconnaissent en Nicolas Colbert le légitime seigneur de Vendières; en un autre Nicolas Colbert, oncle du précédent, le légitime seigneur de Magneux; en Simon Colbert, autre oncle de Vendières, le légitime seigneur d'Acy; en Jean Colbert, père de Vendières, le légitime seigneur de Terron; en Nicolas Colbert, père de Jean, le légitime seigneur de Terron, de Magneux, de Neufville et du Pas-

quier et le légitime vicomte d'Ormont; enfin, en Hector Colbert, père du dernier nommé des Nicolas et mari de Jeanne de Condé, le légitime seigneur de Magneux.

J'en suis désolé pour les auteurs qui s'acharnent à classer parmi les va-nu-pieds tous les ascendants de Colbert, ladite Jeanne était une sœur d'Antoine de Bourbon, et par conséquent une tante paternelle d'Henri IV.

L'enquête à laquelle aboutissait la pièce analysée ci-dessus avait été entreprise parce que le roi voulait faire de Maulevrier un chevalier du Saint-Esprit. Elle était imposée par les statuts de l'ordre, où l'on ne pouvait entrer si l'on ne descendait d'au moins quatre générations de « gentilshommes de nom et d'armes ». Les deux experts étaient Cotignon de Chauvry, premier président en la Cour des Monnaies et généalogiste des ordres du roi, et d'Hozier de Sérigny, juge d'armes de France. Ils signèrent la pièce le 27 décembre 1688, avec deux commandeurs qui avaient été chargés de l'enquête le 12 du même mois, et qui étaient les ducs de Saint-Simon et de Montausier, pairs de France.

On ne voit pas ces quatre personnages accorder leur caution à des titres qui leur auraient semblé insuffisants. Quand ce ne serait que Saint-Simon, légendairement irréductible en pareille matière, mais surtout Montausier, « l'homme le plus vertueux du royaume », encore plus vertueux que Beauvillier. Montausier, l'Alceste du *Misanthrope* comme Beauvillier en est l'Oronte. Montausier, qui exécrait en les Colbert les intimes amis de ses bêtes noires Boileau et Racine.

Aussi bien, six autres Colbert ont-ils « produit leurs preuves » en des circonstances et des formes identiques ou analogues. C'est Torcy en 1701, pour être agréé dans la charge de chancelier des ordres du roi, et ce sont, pour entrer dans l'Ordre de Malte, en 1688, Henry, fils de Maulevrier, et Louis-Henry, fils de Seignelay; en 1676, Pierre-Gilbert de Villacerf; en 1668, Antoine-Mar-

tin, fils de Colbert; en 1649, Gabriel de Saint-Pouange. Ce dernier, ainsi que Pierre-Gilbert, ont eu recours à des documents remontant jusqu'à 1540.

Lorsque Gabriel devint chevalier de Malte, son cousin Colbert — cousin au troisième degré, et ils se connaissaient à peine, — avait trente ans et n'était qu'un scribe dans les bureaux de Michel Le Tellier. Peut-on soutenir que la généalogie de Gabriel fut fabriquée pour plaire à Colbert ministre omnipotent?

Et pour prétendre que des membres de la famille n'auraient pu se livrer au négoce si elle avait été noble réellement, il faut feindre d'ignorer qu'en Champagne les « gentilshommes de nom et d'armes » avaient le droit de pratiquer le commerce et l'industrie, en vertu du seizième article de la Coutume de Troyes.

§

Vendières, Magneux, Acy, Terron, Ormont, Villacerf, Saint-Pouange, etc., sont dans la même province. Doit-on en rester à celle-ci, et au XVIe siècle?

Il existait en Ecosse une famille Colbert, et, à un détail près, qui sera expliqué tout à l'heure, ses armoiries étaient identiques à celles des Colbert de France: d'or à une bisse d'azur (en pal, naturellement, et ondoyante), avec la devise: *perite et recte*.

Dans l'énorme quantité des papiers laissés par Colbert, il se trouve un projet de faire chercher, non pas s'il y avait une parenté entre les Colbert des deux côtés de l'eau, car elle était certaine par définition, mais quand et pourquoi des Colbert étaient passés d'Ecosse en France, ou inversement. Cette minute n'est pas de l'écriture du ministre, ni d'aucun de ses proches. Il est cependant probable qu'elle a été dictée par Colbert en personne, et deux documents, que nous mentionnerons, établissent que l'on a entrepris de son vivant l'enquête ainsi ordonnée. Il ne s'agissait pas de courir après des

preuves de noblesse, puisque l'on était riche à cet égard depuis près de deux cents ans. On voulait simplement élucider un petit problème d'histoire intime : descendait-on d'Ecossais venus en France, ou, au contraire, un membre de la famille était-il allé faire souche en Ecosse?

Le 28 juillet 1681, George Cuthbert, baron de Castlehill, écrit, de son château de Castlehill précisément, en Inverness, que, dans les archives de la maison dont il est le chef, il a constaté ceci: au cours des six ou sept derniers siècles, plusieurs de ses ascendants ou collatéraux ont émigré en France et n'ont jamais reparu en Ecosse. Le lendemain, le *praefectus* et le *senatus* — car les deux pièces sont rédigées en latin — de la ville d'Inverness assurent que, dans les archives royales d'Ecosse et dans les registres municipaux, ils ont vérifié l'exactitude des allégations formulées par George Cuthbert.

Entre la France et l'Ecosse, depuis le règne de Guillaume dit le Lion (1165-1214), il s'était noué une amitié qui, durant quelques périodes, avait été consacrée par une alliance positive. Une garde écossaise a figuré parmi les unités de notre armée, depuis 1418 jusqu'à 1791. L'Ecosse a donné, sous l'ancien régime, trois maréchaux à la France.

Et l'on avait, entre les deux pays, échangé maintes princesses. Alexandre II avait épousé une Coucy, et son fils Alexandre III avait eu pour seconde femme Yolande, fille du comte de Dreux Robert IV et de Béatrix de Montfort. C'est la Yolande qui, veuve en 1286, apporta le comté de Montfort à la maison de Bretagne, par son remariage avec le duc Arthur II en 1294. Christiane, fille de John Balliol, cousin germain d'Alexandre II, avait épousé en 1280 Enguerrand IV de Coucy. Marguerite, fille de Jacques Ier, avait épousé en 1436 le dauphin Louis (plus tard Louis XI), et sa sœur Isabelle avait été la seconde femme du duc de Bretagne François Ier. Jac-

ques V s'était marié à Madeleine, fille du roi François Ier, puis à Marie de Lorraine, la tante du Balafré. Marie Stuart, fille de Jacques et de Marie, avait été un instant reine de France.

Or, il était notoire que, parmi les gentilshommes écossais qui avaient passé l'eau en 1280 avec Christiane, en 1287 avec Yolande, et ainsi de suite, plusieurs avaient choisi d'achever leur vie sur le continent. Et précisément, deux documents datés de 1687 et de 1771 signalent qu'un Edward Colbert et son épouse Mary Lindsay avaient accompagné Christiane, et qu'Edward mourut à Reims et y fut inhumé.

On s'explique alors la fréquence du prénom d'Edouard dans la branche désormais française des Colbert. Il est d'origine britannique, il est resté rare en nos contrées jusque vers la fin du XVIIe siècle, et il a subi chez nous des altérations que l'on retrouve dans beaucoup de papiers officiels relatifs aux Colbert: Odoard, Odoart, Oudard, Oudart. Jusque dans les actes dressés pour Maulevrier par exemple, et parfois dans le même acte, on emploie indifféremment Oudard ou Edouard.

Le premier en date des Edouard Colbert, l'époux de Marie Lindsay, a eu pour fils un autre Edouard, père d'un Fauquet Colbert, qui a eu pour fils un troisième Edouard, père d'un Gérard Colbert, seigneur de Crèvecœur, qui a eu pour fils Oudard ou Edouard Colbert, seigneur de Terron et père d'Hector Colbert, seigneur de Magneux et mari de Jeanne de Condé.

Cette généalogie est établie par des lettres patentes que Jacques VII (en Angleterre Jacques II) a fait enregistrer en son Parlement le 21 mai 1687, — et par un « certificate and testimonial » de John Campbell Hooke of Bangeston, lord Lyon, roi d'armes d'Ecosse, écrivant le 1er août 1771 d'après des renseignements fournis par la municipalité d'Inverness le 4 novembre 1769.

1769 ! Colbert était mort depuis 86 ans, Seignelay de-

puis 79, Maulevrier depuis 76, Croissy depuis 73, Torcy depuis 23 ans. Les historiens qui prêtent à la brave municipalité d'Inverness le désir de flatter tous ces trépassés, ne peuvent être que de fervents spirites.

Les lettres patentes, où sont mentionnées toutes les parentés et alliances de toutes les générations des Colbert restés en Ecosse, ont été rédigées sur une demande émanant, le 4 juin 1686, — deux ans et neuf mois après le décès du grand ministre, — de vingt-trois gentilshommes écossais qui se savaient membres, à tel ou tel degré, de la famille. Et parmi eux il y avait John Culbert, baron de Drakies, le comte de Perth, chancelier du royaume, le marquis d'Athol, garde du sceau royal, le comte Errol, connétable, le comte Keith, maréchal d'Ecosse, le comte Livingston, justicier général. Tous ces personnages, et leur souverain, et tout le Parlement d'Ecosse, s'accordant pour inventer ou falsifier, en vue de plaire à Seignelay et à ses frères, oncles, cousins, etc., les innombrables documents invoqués par les lettres patentes, n'y a-t-il pas là une hypothèse bouffonne?

Quant au « certificate and testimonial », il a été contresigné, le 4 mars 1772, par George Brodie, lord Rothesay, héraut d'armes d'Ecosse, et, le 19 du même mois, par le comte de Guines et de Souastre, ambassadeur de France à Londres. Il était en la possession d'un Colbert qui, né à Castlehill en 1736, avait pour aïeul le John de 1687, et pour père un Alexandre naturalisé français. Il devint évêque de Rodez le 28 janvier 1781, et fut élu, le 21 mars 1789, pour représenter aux Etats Généraux le clergé de sa sénéchaussée. En partant pour Paris, il avait, à tout hasard, confié ses papiers de famille à son ami M. de Cabrières, et ils furent, le 23 février 1844, remis par le petit-fils de celui-ci au neveu du prélat, le baron Colbert de Castlehill, qui résidait alors à Saint-Omer.

La seigneurie de Castlehill était contiguë à la com-

mune d'Inverness et, par ailleurs, aux seigneuries de Drakies (en écossais: Dreggie) et de Muckovie. L'érection des deux premières en baronnies datait de 1592.

La forme du patronyme avait longtemps varié, — comme celles des Stuart, des Sinclair, des Richmond, etc. — avec les régions, voire les localités. A Inverness, Cuthbert se prononçait : Cudbert, et, par suite: Cobbert. A Edinburgh, on disait: Culbert, d'où, naturellement, Colbert, et ce dernier graphisme phonétique avait fini par prévaloir.

Les armoiries avaient été identiques à celles des Colbert de France jusqu'en 1411. A ce moment, le roi d'Ecosse les avait modifiées pour commémorer les prouesses accomplies par George Cuthbert à la bataille de Harlow, contre le rebelle Mac Donald, Lord des Iles. Désormais, les Cuthbert portèrent : d'or à la fasce de gueules, et la bisse d'azur ne décora plus que le chef de l'écu.

§

La bisse, simple couleuvre, était souvent confondue par erreur avec la guivre, une vipère dévorant un enfantelet dont le buste et les bras n'ont pas encore été engloutis. Au point de vue étymologique, la différence est du reste nulle entre les mots de guivre et de couleuvre. Si l'on regarde les vieilles variantes, *givre* et *vouivre*, on pense évidemment au latin *vipera*. Mais il y a aussi les non moins vieilles variantes *gilvre* et *guilvre*, qui dérivent de *coluber*.

La figure peinte sur l'écu des Colbert, tant de France que d'Ecosse, matérialise un calembour, comme c'est le cas pour beaucoup des plus anciennes armoiries, — celles des Chabot par exemple, ou des Hersart, ou des La Bourdonnaye. Un jeu de mots entre Colbert et *coluber*. Et la proche parenté de la couleuvre et de la guivre se manifeste chez plusieurs des premiers annalistes de l'Ecosse, Bède au commencement du VIIIe siècle, For-

dun au XIIIe, Buchanan au XVIe, qui, pour désigner la famille en cause, écrivent indifféremment Cuthbert, Guibert ou Guivert, Culbert, Guilbert ou Guilvert.

Une tradition veut voir dans les Cuthbert les descendants de l'un des Guilbert, Gilbert, Guibert, Gibert, qui accompagnèrent Guillaume le Conquérant. C'est insoutenable, puisque Bède connaissait personnellement des Cuthbert en Northumbrie et en Ecosse, plus de trois siècles avant la fameuse invasion.

Une autre tradition affirme qu'un Colbert se trouvait dans la suite de Yolande de Dreux, lorsque la veuve d'Alexandre III revint d'Edinburgh à Montfort-l'Amaury puis quand, sept ans après, elle se rendit à Rennes pour s'y remarier. Il serait resté au service du duc Arthur II, et sa progéniture aurait essaimé dans toute la Haute-Bretagne, l'Anjou, le Poitou. Mais cela est une autre histoire, et d'un intérêt médiocre.

Ce qui importe, c'est d'avoir établi que Colbert ne mentait pas en se déclarant noble de naissance, — que ses descendants et ses collatéraux avaient raison de croire à l'origine écossaise de leur famille, — qu'on le calomnie en le représentant comme un nouveau riche, — que l'on mystifie les gens en leur racontant que son père, ses oncles, ses frères, ses beaux-frères, ses neveux, etc., lui durent leur fortune, dans les deux sens de ce mot...

Hélas! les légendes auront la vie dure, tant que l'on ne se décidera pas à récrire l'histoire selon la méthode des sciences naturelles, c'est-à-dire après s'être lavé de tout parti pris, après avoir bien conçu qu'il s'agit, non pas de rédiger une thèse pour telle ou telle propagande, mais d'une besogne de loyal enregistrement.

A. CHABOSEAU.

# VÉNUS OU L'AMOUR

*A Paul Valéry.*

— Maman, est-ce que tu « aimes aimer » ?

— Ça n'a pas de sens, petit. On aime ce qui est aimable. Mais tu me fatigues, enfant-archer, aux flèches de tes questions.

— On « aime aimer » : pourquoi pas? Pourquoi ne rendrait-on pas aimable ce qu'on aime, pour agir et s'y exercer? Ce serait un acte « gratuit » et... « pur ».

— Petit sale!

— Oh! maman, tu n'as pas compris. On rend vrai un tas de choses à quoi l'on pense et qu'on décide à exister.

— Ah! fils de la volupté grecque, je serai, par toi, grand'mère, un jour, de la philosophie.

— C'est une belle fin, maman.

— Je ne vieillis pas, tu le sais bien.

— Tant pis, maman. Tu coexistes.

— Petit garçon, bien assis sur tes fesses, et qui t'empaumes le menton avec des airs de gravité, écoute-moi qui suis ta mère, née à l'écume salée et au pétale de la rose qui s'y posa. Que tout est simple... j'allais dire que tout est bête. Tu compliques la moindre chose.

— Je suis l'amour.

— Quand je t'ai reçu, mis au point, porté, accompli et livré à la lumière, je n'avais point tant d'intentions que tu as de gloses sur le cœur.

— Je suis un garçon. Tu es une femme. Tu subis l'amour. Je le fais.

— Nous autres, les enfants.

— Pas seules.

— Méchant, qui me querelles, et rabroues ma féminité, tu ranimes dans ma langueur les conventions de respect qu'on doit à ses parents.

— Et la réciprocité? Dès lors que nos parents nous ont manqué d'égards au point de nous faire naître, qui ne demandions rien, ils ont rompu le pacte tacite du respect mutuel des personnalités...

— Mais tu adores la vie, petit ingrat.

— Il faut bien, c'est notre seule revanche, à nous, les désespérés. Et si j'ai inventé l'amour si bien que je le suis, c'est pour justifier mon existence.

— Amère compensation, j'en conviens: car, l'amour...

— Ça rend jeune: on aime toujours pour la première fois. Chaque amour est incomparable. Et puis j'aime aimer.

— Tu m'agaces.

— Un véritable amour ne succède pas à un autre, s'il fut véritable. Celui-là n'est pas moins que celui-ci; autre. Tout se tient à la fois. La lâcheté seule s'imagine annuler quoi que ce puisse être.

— Pourtant, quand j'aimais Mars, je n'en aimais pas un autre.

— Indigence... Autant sommes-nous que nous aimons d'êtres. Notre existence s'intensifie de la pluralité de nos amours: aucun d'eux ne décroît pour en faire croître un autre. L'amour nous multiplie. Il ne se divise pas. Pourquoi faut-il rappeler cette vérité: On n'aime pas moins parce que l'on aime plus?

— Oh! tais-toi. Tu me fais mal. Quand j'avais ton père dans la peau, j'aimais quelqu'un. Je... n'aimais pas... aimer.

— Ne nasille pas, maman. Tu ne me convaincras pas en prononçant de travers les mots de ma pensée.

« On aime d'abord quelqu'un. On saura toujours trop

tôt qui ce peut bien être. On ne l'en aimera que plus si jamais on l'a vraiment aimé.

« En souffrir? Naturellement. On a aimé, on aime: mais qui? On « aimait... aimer ». Qu'il y ait une substance sous le flux des semblants...

— Mon petit, ce n'est pas auprès de moi la volupté que tu vas dénigrer les apparences. Et puis, toi, l'amour, tu es une fameuse apparence.

— Toujours *ad hominem*. Il ne faut pas se décourager d'aimer. L'essence ineffable est notre poursuite... On n'atteint que des réalités en poursuivant des chimères.

« Les lâches trahissent l'être inconnu pour le fantôme préféré. Les forts s'affirment encore en chérissant enfin de plus en plus ce qu'ils connaissent de moins en moins, en dépouillant l'être aimé des apparences qui même auraient semblé seules les séduire.

— ...

— Il y a un temps pour être séduit. S'attacher est au delà du temps.

— ...

— On se connaissait depuis toujours dans les besoins que l'on se découvre de l'être nécessaire à qui se voue notre don.

— Ah! ça c'est vrai!ce qu'on trouve de choses en se donnant!

— Tout, excepté l'abandon. On s'imagine aimer. On doute de l'être. De cette double incertitude naît l'affirmation que l'amour est là. Le bonheur d'exister, l'amour l'inventa.

— ...

— L'amour est le prénom de la douleur.

— ...

— Je me tutoie depuis que tu m'aimes.

— ...

— Aimer, c'est apprendre que l'on était nu.

— Mais à qui parles-tu?

— On ne parle qu'à soi-même. L'amour est comme la nuit et la mort: une musique de silence, une ombre de clarté, les songes profonds où boire la fraîcheur du matin et de l'espérance.

— ...

— L'amour, c'est notre troisième personne, comme exister la première et la seconde nous en aviser. Comment vivait-on avant d'aimer? mais il n'y a pas eu autre chose qu'aimer depuis toujours, comme il n'arrivera que d'aimer à jamais. Alors, que s'est-il passé? On s'en est aperçu.

— ...

— L'égoïsme a inventé le temps pour tuer l'éternité. Puis il tue le temps. Mais l'amour le ressuscite. La durée me soulève; puis, je n'y suis plus: enfin j'existe. De l'éternité, nous sépare encore tout ce qui traîne de complaisance en soi dans l'exaltation au-dessus de soi-même. On accomplit quelque chose par l'amour, mais l'amour surtout accomplit un vivant. « J'aimais aimer », tu l'as bien dit, ô fauve Augustin de Tagaste.

— ...

— Elle dort... Pauvre mère! Je l'excède de mes propos. Allons retrouver Psyché qui veille.

Psyché attendait dans un palais du moins bon goût que dans sa hâte Amour avait livré aux entreprises des tapissiers — car si la banalité des logis de l'amour est chose plus précieuse que les lambris des rois, tout contrairement il manque parfois de discerner avec justesse le bâtiment et le mobilier, ou s'en remet à trop de gens de ces décors. Vénus-Volupté, à l'encontre de sa mère, sait le prix d'un parfait milieu où simuler l'amour même.

Psyché — un oracle l'avait ravie à son père, à ses sœurs, pour la fiancer au monstre inconnu qui la prélevait sur le pays comme la plus belle rançon.

Jeune fille de sens, elle ne craignait point à l'excès,

car elle avait tant vu se marier ses bonnes amies que les merveilles de l'hymen la blasaient et l'horreur de ses singulières accordailles la rassurait plutôt, qui est un effet de la Providence des dieux qui, selon Racine,

Jette une sainte horreur qui nous rassure tous (1).

Elle savait de reste qu'on ne prend point des femmes ce qu'elles n'accordent pas. Elle attendait ainsi, calme et menant son jeu à toutes fins par ce calme même.

Elle vit soudain resplendir un jeune homme: l'or de ses cheveux s'humiliait à ravir contre le teint de son front volontaire qui gagnait la perfection de ses joues. Elles s'empourprèrent de plaisir à l'aspect de la jeune fille. L'attache de son cou retint Psyché qui baissa les yeux bien vite — pour voir le reste. Il était nu, ce que l'on ne peut guère passer qu'à l'amour et au plus beau. Mais comme elle se troublait, un miroir la renvoya à soi-même, qui l'était aussi devenue sans que ses voiles lui eussent paru la quitter. Leur confusion les ravissait à l'envi et ils firent sans mot dire ce dont on s'avise, si peu qu'on y songe. Psyché essaya de comprendre l'étrange plaisir comme une île dont les bords s'éloignaient aux flots qui l'en écartaient déjà en la charmant encore de leur balancement. En réalité, elle n'était plus dans ce palais qu'elle n'avait point quitté. Son désir avait créé la campagne la plus sincère: air, ondes, feuillages, lumière qui se pût souhaiter. Tout le mauvais goût avait fui, sitôt que dévêtue.

Mais le jeune homme, sur cette barque qui l'emportait, n'était plus contre elle. Sa voix lui venait de l'île fuyante:

— Ne me demande jamais mon nom. Ne trouve jamais mon visage.

Alors, elle essaya de se souvenir de lui et se rendit bien compte qu'elle ne l'avait pas vu.

(1) Iphigénie.

— Il m'a prise à son éclat extraordinaire comme aux ténèbres les plus traîtresses. Qui est-ce? Je veux le savoir.

Elle abordait à l'escalier magnifique qui conduisait au regrettable palais.

Les Mains qui la servaient, comme cela se pratique dans quantité de Contes, la conduisirent avec des signes caressants dans une galerie où l'attendait une belle Personne, dans le plein de sa beauté, qui la venait visiter et lui tint ce discours:

— J'ai désiré, madame — ou mademoiselle...

— Madame, précisa hardiment la Princesse.

— J'ai désiré de vous visiter, à titre de voisine et pour voir enfin cette beauté à laquelle on n'égale rien.

— Madame, lui répondit Psyché, vous vivez apparemment fort secrète, ou l'on serait impardonnable de ne vous point reporter l'hommage d'être incomparable à quoi j'ignorais vraiment que l'on me fît prétendre.

— Vous en usez d'une manière prévenante, trancha la Dame aigre-douce, et je ne sache pas que je sois en âge d'être traitée avec indulgence par de jeunes candidates à tout ce qui s'afficherait de plus parfait sur la terre.

— Excusez ma naïveté, qui se fait moins croire qu'un tour convenu, mais je vous admirais toute tellement que la bouche me parlât de l'abondance des yeux. (Que le rôle est ingrat des femmes à l'égard des femmes. Dire qu'un godelureau lui ferait croire qu'elle paraît quinze ans!)

— Mon fils, poursuivit la Dame, — car je ne me suis pas nommée, excusez-m'en, — est l'Amour lui-même... Il m'a dit mille fois (le mensonge est naturel aux femmes, s'excusait-elle à part soi) qu'il n'y avait rien de ravissant comme vous, et, si vous vouliez que je vous le présentasse: je suis la Volupté...

— Il a, madame, des yeux de fils qui lui font préférer de vous chérir à vous admirer, quoiqu'il ne laisse pas de le faire, j'en suis certaine. Quant à le connaître, il a beau être l'Amour, j'ai un amour au cœur, et nous autres, les

jeunes femmes, nous souvenons à ce point de la jeune fille en nous qu'un seul amour nous est concevable, celui que nous aimons. Je n'aime pas l'amour, j'aime un jeune homme.

— Pourtant, on « aime... aimer », interjeta la Volupté, faisant sienne, sans y penser, cette forte parole de saint Augustin que lui serinait son fils après le bain.

— Je ne sais, madame, j'ignore tout, et ce qu'est celui que j'aime. Il est celui que j'aime et ne saurais dans cette prison disgracieuse souhaiter rien que lui qui me tirât de mon exil comme il m'y a plongée.

— Vous me permettrez de revenir vous voir, ma petite amie, dit la Volupté. Le temps passera et vous me réclamerez, je l'augure.

Psyché la reconduisit aussi poliment que si elle ne l'eût pas éconduite.

Le soir tomba, la nuit progressive s'établit, scintillante, au cristal murmurant des astres.

Soudain, à l'on ne sait quelle heure du songe qu'elle vivait, Psyché se sentit connue à nouveau par l'indescriptible amant... L'échange fut simple, mais si parfait que l'on n'eût su dire s'il se renouvelait ou ne s'interrompait point.

Elle l'entendit qui dormait, soupirant:

— On « aime... aimer ».

Bouleversée, l'Amante battit la lumière dans l'ombre... Elle hésita, vivant la menace. Qu'ajouterait-elle à son amour en lui donnant un nom? Mais elle se révoltait contre cette loi sournoise: « aimer... aimer » que la Volupté s'appropriait et que lui conseillait elle ne savait plus quel Amour.

— L'Amour, cria-t-elle dans la lumière. Lui-même. Il est le portrait plus beau et comme la beauté virile de sa mère.

Mais, au défaut de la lèvre qu'on nomma depuis sou-

rire, elle vit la béatitude physique bornée dans le sommeil et l'Ame en soi se révolta, qui est son nom.

— Psyché, je suis Psyché.

Elle se penchait, hagarde, sur le sommeil de l'Amour. Elle savait qu'elle ne le reconnaissait plus, en le reconnaissant. Celui que son rêve n'avait pu préciser, elle l'avait vu la désirer, elle le voyait assouvi d'elle.

Il ouvrit les yeux, la lumière se fit. D'abord douce, douce caresse de blanche lumière à l'horizon, comme s'entr'ouvraient les paupières, et quand le soleil monta, il la regardait.

Sa tristesse était grande. Psyché criait:

— Pardon.

Et sa lampe allumée encore pâlissait dans le jour.

Il ramena sur son corps des étoffes blêmes. A demi il cessa. Elle le regardait. Le sourire qu'elle voyait qui fut trop heureux était trop triste. Alors, elle-même *comprit* elle ne savait quoi et se détourna pour qu'il ne la répudiât point.

Il avait attendu. Elle sortit. Il ne parla plus.

Elle quittait le palais du Monstre sous les Mains compatissantes, elle emportait l'amour, elle attendait la volupté. Sa déchéance traînait après soi avec ses voiles. Dehors, elle trouva un char. Le cocher de son père qui l'avait amenée y était debout : une de ces voitures légères comme un bouclier contre le vent, montées sur deux astres de vitesse, avec les deux bêtes piaffant comme le soleil de part et d'autre du timon d'or.

Le galop enleva Psyché debout, droite, étrangère à tout, d'abord: puis le paysage animé, galopant à sa solitude comme un lévrier nous accompagne, la tira peu à peu d'elle-même.

...Est-elle triste, l'âme en peine? elle emporte un trésor que ne savaient ni la Volupté ni l'Amour, déesse et dieu. Mortelle, elle allait à la mort, à travers le dérou-

lement des choses, ayant appris qu'il importe de vivre et que mourir, aussi, s'accepte.

Elle inventait au delà de l'Amour des amours l'acte d'aimer: et l'âme universelle s'échangeait pour la première fois avec l'âme humaine.

ANDRÉ MARCOU.

# JARDINS

—

## JARDIN DE FRANCE

*Sur le seuil blanc gardé par les colonnes roses,*
*Le soir glisse sans bruit du bout de ses pieds froids.*
*Sur le cadran s'enfuit l'heure du temps des Rois,*
*Et le vent, s'effeuillant, murmure mille choses.*

*Tout passe lentement avec d'heureuses pauses.*
*Le soleil qui s'en va laisse de l'ombre aux bois.*
*Un jour radieux finit, traînant comme autrefois*
*Le vol du temps, du vent et des roses décloses.*

*Quelle ingénue éprise a gémi de douceur?*
*Quelle belle murmure à la source, sa sœur,*
*Des pudeurs que le rire aura vite fanées?*

*Au balcon tremble encore un frisson de satin...*
*Reines de Bagatelle, êtes-vous retournées*
*Vers le royaume en fleur qui fut vôtre un matin?*

—

## A FRASCATI

*Ce balcon, ourlé d'or, pose sur l'horizon*
*De l'Agro qui s'apaise en une haleine immense*
*L'homme croit dans l'espace entendre sa démence,*
*Mais ce n'est que le cri des paons sur le gazon.*

*Des sentiers chevelus autour d'une maison,*
*L'églantine pleurant son éparse semence,*
*Et, fantasque, pesant, haletant, le silence,*
*Où l'arbre craque et geint selon qu'il est saison.*

*Tout parle d'abandon: tant de splendeurs défaites!*
*Les grands palais, là-haut, isolés sur leurs faîtes,*
*Ont clos leurs volets verts au fond de leurs jardins.*

*Et du passé léger, envolé sans ressource,*
*Dans un lieu que je sais, tout au bout des gradins,*
*Seuls, les cyprès penchés murmurent à la source.*

—

## LA REINE ENNUI

*La pelouse a frémi, le dragonnier pantelle,*
*L'or sur la vasque endort l'incarnat des poissons*
*Et les oiseaux soudain ont cessé leurs chansons,*
*Les roses ont plié doucement : c'était Elle.*

*Tenant entre deux doigts la raide brocatelle*
*D'argent perlé, pourpré, lourd d'orfrais brabançons,*
*Et traînant les rubis défaits de ses chaussons,*
*La reine Ennui s'en vient, cette pâle immortelle.*

*Distraite, elle effeuille les grappes des lilas,*
*Prend l'améthyste à la pensée en gestes las,*
*Regarde la chimère à l'urne prisonnière,*

*Puis, ayant mis, pour voir, l'étoile en ferronnière,*
*La colombe à son bras, des lys comme fuseaux,*
*A bout d'inventions fait des ronds sur les eaux* (1).

—

## VILLA SCIARRA

*Jardins! Enchantements assoupis où s'incline*
*La branche sous son poids soyeux de roses thé.*
*Dans la vasque sauvage et qu'engourdit l'été*
*L'acacia fait pleuvoir une neige opaline.*

*Les pins amassent l'ombre au flanc de la colline;*
*Les couleurs se taisent. Mais l'espace est hanté*
*Par de grands paons d'émail, traînant leur royauté*
*Sur l'herbe, avec un bruit menu de mousseline.*

(1) L'étoile est l'emblème de la famille romaine des Aldobrandini; la colombe, de la famille des Panphily, le lys, de celle des Farnèse.

*Les parfums ont dans l'air tant de frémissements;*
*On sent mouvoir et vivre en soi des chants dormants,*
*Mais, las, on laisse choir toute l'âme aux corolles.*

*Sur ces degrés brisés où l'arbre verse un pleur*
*Glissent incessamment de légères caroles,*
*Princesses, qui tiennent aux doigts leurs noms de fleur.*

SIMONE DE MARQUI.

# L'ANTISÉMITISME ET BERNARD LAZARE

—

Rééditer un jour ce grand livre d'érudition et de raison, *L'Antisémitisme; son histoire et ses causes,* on ne saurait mettre en doute que le dessein en occupât Bernard Lazare. Son intention n'est point problématique. Toutefois, entre le moment où le livre avait paru chez Léon Chailley, en 1894, et l'heure funeste où, en 1903, un mal impitoyable emporta notre ami, des circonstances graves s'étaient produites. Aux attaques passionnées et incohérentes d'un Edouard Drumont, incitant à des actes de brigandage épidémique, en Algérie principalement, une racaille fanatisée, avaient succédé le déchaînement organisé, l'opiniâtre haine du Juif, origine de l'affaire Dreyfus. Bernard Lazare, dès la première alerte, se dressa, — s'il n'est pas plus exact de dire que c'est lui qui l'avait provoquée. Son cœur de prophète s'était indigné; sa réflexion d'homme n'aspirant qu'à la liberté et à la justice le soutint, l'enflamma, le dirigea à travers les lourds brouillards des événements les plus troubles. Sa droiture, trop pure et loyale pour avoir été dans sa conscience un héroïsme, opposa son dédain à toutes les vilenies des marchandages, des compromissions où la lâcheté des hommes politiques réussit à enliser l'honneur et le sursaut des plus justes revendications et de toute la fierté humaine.

Epargner à de puissants coupables la honte des révélations définitives et du stigmate certain importe, en vé-

rité, davantage que reconnaître l'innocence d'un martyr, que réparer une injustice concertée et certaine, que rétablir un droit, soit pour un individu opprimé, soit pour une classe de citoyens molestés. Mais Bernard Lazare comptait parmi ceux qui ne comprendront jamais que le culte de la richesse ou des hautes situations sociales doive nécessairement l'emporter sur les considérations les plus élémentaires de l'équité.

Réfractaire à l'autorité qui s'appuie sur l'intérêt conjugué de la finance et des pouvoirs publics, gouvernementaux, parlementaires, judiciaires ou religieux, il allait bientôt étudier la condition des Israélites dans les terres d'oppression, en Russie, à travers l'Orient, en Roumanie. Les résultats de son enquête, publiés dans un des *Cahiers de la Quinzaine* ouverts par Charles Péguy, sans acception de croyance ou de parti, à toutes recherches généreuses et désintéressées, n'ont pas manqué d'émouvoir l'opinion et de susciter des polémiques plus ou moins imbues d'hypocrisie ou de prévention. De Bernard Lazare la raison inflexible n'abdiquait devant aucune tentation de lucre, de prestige, de renommée ni même de tranquillité. Il n'avait rien caché de ce qu'il avait vu, et, comme il ne lui suffisait pas de voir sans savoir ni comprendre, il avait percé à jour les mobiles d'une basse passion effrénée et des plus implacables préjugés.

Parce que, prétendit-on, il appartenait à la race juive, c'est lui-même qu'il a défendu en défendant la cause des Juifs, et sa défense est entachée de parti pris. Ceux qui parlent de la sorte n'ont point connu Lazare. Si personnelle que l'aurait pu menacer une vindicte ou une haine, il l'eût dédaignée, il ne se fût pas buté à la combattre avec les arguments de son savoir et de son droit, si d'abord il n'avait estimé sa cause juste et fondée. De plus, il n'a jamais, dans un de ses ouvrages, entrepris l'apologie d'une race. Il a le sentiment que toute notion de race est périmée. Pas plus les Sémites que les Aryens

n'ont, au cours des siècles, conservé la pureté d'une race sans mélange. Ce qu'on appelle l'esprit juif ne s'est maintenu que dans la mesure où les persécutions ou des prescriptions légales ont contraint les Juifs, ou réputés tels, de vivre à l'écart, groupés entre eux dans le ghetto, autour de la synagogue. Les caractères attribués à la race juive ont évolué: certains qu'on signalait autrefois ont disparu, cèdent à d'autres, déterminés par l'état social qu'elle a conquis ou qu'on lui impose de nos jours. Dans les pays où l'on permet aux Juifs de s'assimiler, la plupart de ces caractères ont disparu ou disparaissent dès que la stricte observance de la religion hébraïque, suprême garantie de sauvegarde, va s'affaiblissant.

Lorsqu'il débuta dans la vie, Bernard Lazare ne se savait pas juif, ne se souvenait pas d'être juif, et rien ni personne ne le lui rappelait. Languedocien issu d'une de ces lignées établies dans la contrée grâce à la tolérance intéressée des papes d'Avignon, il ne différait point de ses concitoyens chrétiens, catholiques ou protestants, et, comme beaucoup d'entre eux, il ne suivait les pratiques d'aucun culte. Bien plus, esprit infiniment curieux de la pensée et des mœurs des peuples, l'histoire des religions avait fait de lui un disciple respectueux, encore qu'indépendant, des Renan et des Duchêne. La religion était l'objet de ses études, la religion chrétienne principalement; mais son cœur n'était pas docile, ni son cerveau subjugué.

Arrivé jeune à Paris pour parfaire ses études et cultiver, comme on dit, les lettres, la hardiesse de ses appréciations sur les poètes et les écrivains qui s'amollissaient ou se pervertissaient aux agréments faciles du succès attira tôt sur lui l'attention et réjouit ses amis. Ephraïm Mikhaël, poète égal aux plus grands, de qui la mort prématurée à l'âge de vingt-quatre ans, en mai 1890, n'a point entamé l'affectueuse et confiante admiration de ceux qui l'ont connu et qui l'ont lu, avait, collaborant

avec lui, écrit une légende dramatique en trois actes, *La Fiancée de Corinthe.* Elle n'a d'autre prix que d'un essai, mais on y surprend les signes d'une inspiration analogue à celle des contes dont Lazare allait, en 1892, composer le recueil intitulé *Le Miroir des Légendes.* Langue ferme, imagée, sonore; pensées pleines dont le sens se généralise sous le voile du symbole; la rigueur des dogmes, le vain formulaire des rites et des croyances s'y dissipent aux souplesses pénétrantes de l'intelligence humaine et de la bonté. Mais cette bonté intelligente implique une sévère clairvoyance. Que de pusillanimités, que de médiocres flatteries ont engourdi la conscience des peuples, endormi leur esprit en de complaisantes satisfactions, énervé et détruit au fond des cœurs le désir de la révolte et de toute élévation!

Bernard Lazare suivait sa voie lorsque des fictions du *Miroir des Légendes* il s'en venait aux vitupérations de ce pamphlet *Les Quatre Faces,* publié en premier lieu dans *les Entretiens Politiques et Littéraires,* et, d'un ton de véhémente âpreté, dénonçait, de certaines gloires du Parnasse triomphant alors, les défaillances calculées, les affectations faciles, par quoi elles se ravalaient à être trop bien approuvées du vulgaire. Théodore de Banville (lui, hélas!), parce qu'il possède une incontestable personnalité, « n'en est que plus blâmable et, s'il mérite moins d'être haï, ne s'étant pas abaissé à saluer pour maître le monstre à mille têtes, qui est l'ennemi, c'est qu'il a toujours agi selon sa norme, il fut constamment lui-même »: un vaudevilliste. J'insiste sur cette accusation, parce qu'elle est une de celles, infiniment rares, où, selon moi, Bernard Lazare a poussé jusqu'à l'abus ses exigences, où il s'est trompé. En admettant que, dans certaines circonstances, Banville méritât d'être tancé de la sorte, n'est-ce point une erreur d'affirmer que, conteur, il se soit borné à ne donner qu'un banal démarquage de Balzac, et, poète, « pauvre cervelle d'oiseau », que, pour

flatter les instincts blasphématoires des bourgeois aimant à rire, il ait changé sa lyre en clarinette? Qu'on ait à tort égalé ce poète exalté ou spirituel, de second plan si on y tient, à un Leconte de Lisle, et, avec moins d'apparence encore, à un Baudelaire, n'empêche que, dans maint morceau des *Exilés,* dans ses comédies d'une fantaisie par instants si pathétique, le son de la lyre frappe harmonieusement; la clarinette fine vibre et frémit en d'autres parties de son œuvre; pourquoi la mépriser?

Aux côtés de Banville, les poètes dont les effigies sont fixées au pilori, François Coppée n'était pas dénué d'un véritable tempérament d'artiste, — mais Bernard Lazare dans l'attitude raide de la jeunesse se montre tout d'une pièce! — Catulle Mendès, Armand Silvestre surtout ont été, depuis, bien oubliés.

Une série double d'évocations littéraires, *Figures Contemporaines: ceux d'aujourd'hui, ceux de demain,* parut dans *Figaro* avant d'être réunie en un volume, en 1895, chez Perrin. Plus d'un portrait, favorable ou contraire, demeure ressemblant en dépit du temps écoulé. Rien ne leurre ni n'égare la perspicacité du peintre. Alphonse Daudet et J.-H. Rosny, Brunetière et Lemaître, Heredia et Rodenbach, Sully-Prudhomme et Henri de Régnier, Robert de Montesquiou et Paul Verlaine... tous pourraient être cités, mais c'est à la préface du livre que je m'arrêterai de préférence. L'auteur y définit la conception qu'il se forme du rôle et des droits de la critique, analyse les diverses sortes de critique, expose les raisons qu'il a de préférer aux autres la critique qui s'exerce en vertu d'idées, « forces qui concourent à son existence, qui sont nécessaires à sa parfaite harmonie ». Il ne se contentera pas d'une critique d'instinct, de sensibilité ou de caprice; elle sera l'extériorisation de sa pensée:

Tout être qui vit d'idées doit accroître en lui l'énergie conservatrice de ses idées, il doit lutter pour elles, les accorder avec leurs harmoniques, les défendre contre les idées enne-

mies, et pour cela il doit cultiver sa haine contre les adversaires.

Il ne lui suffit pas qu'une œuvre soit bien faite conformément à un canon de beauté préétabli. C'est le canon qu'il faut combattre s'il contredit notre pensée:

Nous devons rejeter toute œuvre qui s'y rattache, parce qu'elle est attentatoire à nous-même, parce qu'elle nous est funeste et nuisible... Voilà pourquoi il convient de cultiver sa haine contre les adversaires : voilà pourquoi la haine est bonne. Elle préserve et elle purifie, elle engendre et supporte le véritable amour.

Les haines donc cultivées par Lazare naissent de la raison. Elles proviennent d'une étude, d'une connaissance foncière de la nature humaine. Elles dépendent de son amour, et, comme son amour agit, elles le conditionnent, elles s'y intègrent.

Je n'ai pas pris à tâche d'analyser la portion purement littéraire de l'œuvre de Lazare, mais d'en dégager l'impression d'une constance dans son attitude; vis-à-vis de la vie, vis-à-vis de ce qu'ont fait de la vie les hommes ambitieux de puissance ou puissants par l'autorité, par la richesse, cette attitude ne fut pas changeante. Lettres, sciences, art sont exploités, non moins que la politique, au profit de concupiscences et d'intérêts personnels, ou d'avantages d'un ordre tout matériel. Qui trouve encore la force de se déprendre des influences, des relations utiles, de ne pas se conformer au code des bienséances mensongères, dût-il s'en suivre l'abandon total ou partiel des convictions les plus intimes, la ruine d'une probité intellectuelle? Grandeurs qui avilissent, honneurs qui déshonorent, Bernard Lazare pensait de ces choses et des gens qui n'en font pas fi exactement ce qu'en pensait Flaubert. Mais il ne lui suffisait pas d'y opposer son mépris; la haine était chez lui combative; il ne désespérait pas, en dénudant les bassesses, de parvenir à les confondre, à les détruire, pour le moins, de réputation.

§

Aux infamies hasardeuses dont, chaque matin, Drumont gorgeait la voracité des foules, Bernard Lazare répliquait par la publication de son étude documentée, savante, presque trop impartiale, *L'Antisémitisme; son histoire et ses causes.* Si surprenant à notre époque apparaissait le réveil des préventions de race et de confession, que, malgré la faveur invraisemblable de cette campagne acharnée, les esprits les plus pondérés s'imaginaient qu'une vague mauvaise déferlait; elle passerait et se dissoudrait sans trace. Bernard Lazare n'y fut point dupé. En premier lieu, puisque par ses origines, par ses liens de famille, l'honneur lui était accordé d'appartenir à une classe d'êtres humains traînés dans l'abjection, persécutés, son devoir, bien qu'il ne crût pas à la distinction des races et ne participât à aucun culte, lui dictait de se souvenir du nom jusqu'alors oublié de juif et de réclamer son lot d'outrages à endurer et d'oppression à subir. Cette solidarité ne va pas jusqu'à l'aveugler et à le subjuguer. L'antisémitisme n'est pas une invention de Drumont, il s'est perpétué à travers les âges et depuis les temps les plus anciens. Si au XIX^e^ siècle il s'était assoupi au point qu'on le croyait presque oublié dans l'Europe occidentale et aboli aux Etats-Unis d'Amérique, où le Juif était par tous à peu près considéré comme absorbé dans la masse des citoyens d'une patrie, on n'ignorait pas qu'il n'en était pas de même dans l'Afrique du Nord, en Asie Mineure, en Russie, en Roumanie. Là, l'antagonisme persistait. Pour quelles causes, se demandait Lazare, en vertu de quelles discordances invétérées de coutumes et de tendances, l'antisémitisme, latent ou avoué, ronge-t-il encore le cœur de tant de peuples? L'autorité de la religion s'est atténuée, mais aux causes religieuses se sont ajoutées ou se substituent, au cours de l'évolution des temps, des causes politiques, des causes nationales, des

causes économiques. On ne saurait imaginer que tant de causes diverses et persistantes eussent été à l'origine ou dans leur développement tout à fait dépourvues de griefs positifs, volontaires et probablement réciproques. Beaucoup, s'il convient de les réprouver, n'en sont pas moins fort explicables. L'historien ne doit pas accepter la tâche de glorifier l'antisémitisme non plus que le philosémitisme. Discerner la nature de ces causes, en analyser l'objet, les modalités, les prétextes, les motifs de durée, d'accalmie, de reprise, rechercher les indices qui autorisent d'espérer, grâce à la transformation incessante de la société, qu'un jour s'éteindront tout vain particularisme, tout exclusivisme de race, de caste ou de nation, tel est le plan que s'est tracé Bernard Lazare en élaborant son ouvrage. En dépit des difficultés du sujet, il l'a mené à bien, selon sa conscience, grâce aux énergies de sa patience et de sa réflexion, grâce à son ardeur admirable vers tout ce qui est vrai, vers tout ce qui est droit.

A peine le livre eut-il été mis en vente et discuté comme une œuvre d'érudition loyale et sûre qu'il est en effet, le maladroit Drumont, pour répondre à un article d'Emile Zola, *Pour les Juifs*, paru dans le *Figaro*, avait, dans sa balourdise fanfaronne d'ignorant, pris à partie Bernard Lazare. La réponse fut vive et engendra, de part et d'autre, une polémique dont l'histoire tient dans une brochure de vingt-six pages, P.-V. Stock éditeur, et qui est étrangement instructive, *Contre l'Antisémitisme*.

Drumont avait écrit:

> Les antisémites se proposent de délivrer les travailleurs exploités par tous les monopoles juifs.

Lazare se récrie:

> Eh quoi! les Juifs seulement?... Et les monopoleurs, les exploiteurs, les entrepreneurs chrétiens, qu'en ferez-vous? Vous les supprimerez? Alors pourquoi êtes-vous seulement antisémite? Vous les garderez? Alors votre sociologie devient inférieure.

Il y a, poursuit-il, il y a aussi des juifs, comme il y a des chrétiens, qui gagnent quarante sous par jour, et les Rothschild ne les invitent pas au mariage de leurs filles... Croyez-vous que les travailleurs de France, dont le sort vous préoccupe tant, seront plus heureux quand ils seront sous la coupe des industriels qui font patronner leur établissement par Notre-Dame de l'Usine?

La cause initiale, occulte, qui a déclenché le réveil de l'antisémitisme en France, c'est un besoin de représailles, c'est un appétit de revanche, à la suite du « krach » célèbre de l'Union Générale, cette défaite retentissante de la spéculation et du capital catholiques. C'est une raison de rivalité, de concurrence économique et financière.

Son adversaire lui reproche de n'avoir, dans *l'Antisémitisme,* découvert que des mobiles religieux à la haine des chrétiens pour les juifs déicides, alors que « les Arabes, qui adorent Mahomet, ont plus de haine encore pour les Juifs que les chrétiens qui adorent Jésus ». Tout de suite l'objection surgit:

Si M. Drumont connaissait les Arabes, il ne dirait pas, d'abord, qu'ils adorent Mahomet, il ne soutiendrait pas ensuite que les raisons de leur haine contre les Juifs, de même que les mobiles de leur haine contre les Chrétiens, ne sont pas religieux.

Et, à l'usage de celui qui l'a si mal lu ou compris, il résume l'esprit de son livre en un magistral paragraphe, qui n'omet rien d'essentiel :

J'ai écrit qu'il y avait à l'antisémitisme des raisons profondes et sérieuses... J'ai écrit qu'il ne fallait pas croire que les manifestations antisémites furent, dans le passé, simplement dues à une guerre de religion. Je le maintiens encore. J'ai écrit que la raison de l'antisémitisme dans l'histoire fut que, *partout et* JUSQU'A NOS JOURS, le Juif fut un être insociable. Je le dis toujours, mais à la suite de cette constatation qui se trouve au premier chapitre de mon livre, je déclarais que mon but était d'examiner *si ces causes générales persistent*

*encore et si ce n'est pas ailleurs qu'il nous faudra chercher les raisons de l'antisémitisme moderne.* Ces raisons, je les ai étudiées minutieusement. J'ai constaté que le Juif n'était insociable que dans les pays comme la Roumanie, la Russie, la Perse, etc., où on le met hors la loi et où on l'oblige à se renfermer dans un ghetto qui lui crée un exclusivisme intellectuel et moral. J'ai établi que le reproche que fait l'antisémitisme moderne aux Juifs modernes, ce n'est pas d'être insociables, mais d'être trop sociables; ce n'est pas de se livrer uniquement à l'usure et à la finance, mais au contraire de porter leur activité sur d'autres points et de se mêler à toutes les manifestations de la vie contemporaine. Enfin, en terminant ce livre, j'ai écrit (pages 389 et 390) : *les causes de l'antisémitisme sont nationales, religieuses, politiques et économiques, ce sont des causes profondes qui dépendent non seulement des Juifs, non seulement de ceux qui les entourent, mais encore et surtout de l'état social.*

Puis, sans rien modifier à l'esprit général du livre, il introduit cette réserve très fière:

Je récrirais aujourd'hui ce livre que j'aurais sans doute bien des choses à y changer, bien des choses à y ajouter, mais si je me fais un reproche, c'est justement de n'avoir pas précisé les causes religieuses de l'antisémitisme; c'est de n'avoir pas suffisamment montré combien elles servent les intérêts économiques de certains capitalistes.

Aujourd'hui — précise-t-il — comme hier j'affirme que la lutte contre le Juif est un épisode de la *lutte intestine entre détenteurs du capital,* une forme de la concurrence; en voyant ce combat commercial contre le Juif se compliquer d'un combat contre le Franc-Maçon et le Protestant, je ne changerai pas d'avis.

Aujourd'hui comme hier je prétends que l'antisémitisme sert uniquement le capital chrétien ou plutôt catholique.

Un aspect imprévu de l'aveuglement antisémite dans notre pays renforça, vers ce temps-là, ses conclusions. Le rôle que Bernard Lazare se réserva dans la conduite de l'affaire Dreyfus, son obstination calme et inébran-

lable, lui assurèrent l'estime de ceux d'entre ses adversaires qui étaient de bonne foi, mais gênèrent souvent, parmi les partisans de la révision du procès, les politiques et les habiles, résolus aux demi-mesures qui *arrangent* les choses et ne concluent rien. L'abnégation de Lazare, la hardiesse de Zola, bien qu'elle nous semble à présent circonspecte et incomplètement informée, entraînèrent ces alliés suspects au delà de la zone d'expédients arbitraires et de capitulations dont ils se fussent contentés. « La vérité était en marche » ; elle gagnait peu à peu les sommets rayonnants. Les juridictions civiles et militaires, l'une après l'autre, se trouvaient contraintes de reconnaître l'erreur commise ou l'iniquité, et d'admettre qu'un innocent avait été martyrisé. La haine, les persécutions allaient être, sinon châtiées, du moins confondues à jamais, quand intervint un adroit croc-en-jambe: Dreyfus accepta qu'on lui fît grâce. La réhabilitation nécessaire s'en trouvait différée. Que la victime, épuisée de souffrances, lasse de tant de brutalités et de violences, n'aspirât qu'au silence et à la paix, on le conçoit. Mais que quelqu'un, s'intéressant à son honneur, ait osé lui conseiller une telle humiliation de conscience, un tel abaissement de sa dignité... Bernard Lazare, plusieurs avec lui, s'en fussent affligés ou peut-être indignés si les péripéties de la lutte ne les eussent suffisamment instruits des ressources inépuisables en stratagèmes de tant de puissances avilies et pusillanimes.

On n'a pas compris que Zola, que Lazare, les autres, les purs, les magnanimes, revendiquaient, avec cette liberté pour un homme qui en avait été privé, le droit pour tous également absolu de vivre libres, d'agir, de penser librement, quelles que soient leur foi et leurs opinions, hors des atteintes d'un despotisme secret, asservi aux préventions de puissances organisées, irresponsables. Les hommes qui participent au pouvoir, les hommes qui rendent la justice sont des hommes, de la même nature que

les autres. Ils ont, en partage, autant que chacun, la possibilité de se tromper ou d'être trompés, et le moins qu'on puisse exiger d'eux, c'est d'exposer en public les motifs qui déterminent leur décisions, leurs jugements; c'est d'admettre les objections; c'est d'abdiquer quand on les réfute.

Ah, certes, non! Lazare ne fut pas un historien comme sont trop souvent les historiens de carrière; il ne fut pas un sociologue de principe, à qui le souci de l'humain fait défaut. Ne se vit-il pas accuser même de ne défendre pas assez exclusivement le Juif dans le Juif, de rattacher sa cause à la cause, en dehors de lui, d'autres vrais ou prétendus opprimés?

Voici, inédite, la réponse qu'il fit à un blâme de cette sorte:

Tout ce que vous me dites, lit-on dans une lettre datée de Nimes, 18 septembre (pas de millésime, le texte la situe aux environs de 1900, et plutôt un peu avant), tout ce que vous me dites, Monsieur, sur les Juifs et sur leurs destinées, je le pense, puisque je pense que, pour tout être, pour toute collectivité opprimée, le plus ardent des désirs doit être celui de la liberté. Or, parmi ceux sur qui pèse l'esclavage abominable, lesquels sont plus oppressés que les Juifs, ceux surtout d'Orient et de Russie, que vous me reprochez, à tort, de ne pas connaître et de ne pas apprécier!

Cependant, je vous l'assure, si je puis les servir, aider à les libérer, à soulager leurs maux, à les conduire vers des destinées meilleures, je suis prêt.

Mais vous me dites, et c'est encore un reproche, que je m'occupe de l'humanité, du prolétariat (de bien grands mots, ajoutez-vous).

Pensez-vous donc qu'en agissant ainsi je ne travaille pas pour ceux d'entre Israël qui souffre? Pourquoi restreindre son action? Croyez-vous que les vieux prophètes ne parlaient que pour Juda? S'ils n'avaient parlé que pour lui, ils ne seraient pas éternels. Ils vivent encore parce qu'ils ont aidé les hommes à créer la justice qui se réalisera un jour.

Vous êtes un patriote juif. Rêvez-vous donc uniquement pour votre peuple une misérable et égoïste vie? Si vous devez un jour ramener en Palestine les débris d'Israël pour en faire un peuple de marchands ou d'agriculteurs dont l'esprit sera borné par le champ ou par le comptoir, alors périsse Israël. Un peuple ne vit que lorsqu'il travaille pour l'humanité. Je ne comprends donc pas vos reproches.

Mais nous aurions beaucoup à dire et j'aurai le plus vif plaisir à causer avec vous...

§

Dès 1907, dans deux ouvrages d'intention littéraire, Lazare avait enfermé la somme de ses idées sur la vie continue au delà des générations, sur le besoin inextinguible de justice, conscience de la bonté, qui s'unit à la recherche d'une beauté intellectuelle, fervente, par qui triomphe la raison: l'homme y accomplira ses destinées, si seulement il s'entrevoit, s'il se comprend tel qu'il pourrait être ayant renoncé aux audaces méprisables de la force brutale ou sournoise, aux voluptés égoïstes de l'oppression et du lucre.

Les contes et récits de *la Porte d'Ivoire,* « divers comme les songes qui nous hantent et les pensées qui nous assaillent... ont été parfois, confesse l'auteur, le commentaire vivant de mes idées »,

d'autres fois, ils les ont engendrées; souvent, j'ai tenté d'objectiver en eux quelques idéologies pour les rendre plus saisissantes, pour en mieux faire voir les conséquences ou la portée, et, certains soirs, ils ont été les amis de ma solitude et l'ont peuplée.

Assurément, dans cette suite d'évocations qui vont « de l'Antioche du VIIIe siècle à l'Espagne du moyen âge, de la Rome de Borgia à notre temps », ce qui intéresse, c'est moins « le squelette de ces âges écoulés, c'est-à-dire leur archéologie » — à peine effleurée, d'ailleurs, — que, au fond des âmes de nos contemporains, la ressemblance des

passions ou des idées avec beaucoup des passions et des idées de nos aïeux. L'amour triomphe, l'honneur est froissé et se redresse, le doute ronge, l'or avilit et corrompt, l'orgueil exalte ou durcit le cœur, l'oubli engloutit, une attente éternelle de vie renouvelée ou d'un bonheur qui sans cesse recule, à tout jamais insaisissable, perpétue des temps anciens aux heures d'aujourd'hui les anxiétés pareilles, les mêmes déchéances, des sursauts égaux, des espérances déçues, des convictions que nulle atteinte ne réduit ou n'entame en dépit des remous des modes et des apparences.

Est-ce que, sur les vieilles villes de tumulte et de négoce, ne se dresse parfois, empli d'une existence éternelle, le spectre de quelque homme souverain, poète, artiste ou philosophe, de qui la vie terrestre a été une répudiation de tous ces leurres et de toutes ces faiblesses? Est-ce que « errant au crépuscule par les vieux quartiers des cités », on ne rencontre « des ombres de l'autrefois, plus familières », on n'entend « des voix mortes depuis longtemps et dont l'écho, à cette heure, se répercute dans l'esprit qui est préparé à les entendre, car les âmes des choses et des êtres disparus hantent seulement la mémoire de ceux qui les aiment »?

Ah! c'est par ce qu'il a de vivant que le passé nous séduit; ce qui de lui est mort : ses lois, ses coutumes, ses mœurs, nous intéresse peut-être, mais ne peut nous séduire, et il nous faut pour cela connaître sa pensée et sa passion.

*Les Porteurs de Torches* ont écouté « ces grandes voix dont l'écho émeut les solitudes et fermente en l'intellect éclairé des plus purs de nos contemporains ». « Il ne faut pas », affirme l'un d'entre eux, « croire qu'hier soit mort parce que le sable des sabliers en a marqué la chute; hier vit en nous, il est notre substance. » Assurément; mais quelle vanité si l'on s'y laissait enliser, si l'on n'en tirait un conseil qui éclaire l'avenir:

Le passé donne de la grandeur au présent, et c'est par lui que nous nous rattachons à l'obscur avenir. Ce sont les morts qui éclairent notre route, les morts dédaigneux des hommages serviles, et bienveillants pour ceux qui savent les écouter. Ne méprise pas les morts qui te tendent le flambeau.

Or, portant en main le flambeau, ne t'arrête jamais. Marche. Sachons rendre favorables à nos entreprises les morts que nous aimons. Rendons-nous Bernard Lazare bienveillant, et sachons l'écouter.

Toute fiction s'appelle, de nos jours, un roman. Dans son roman, Lazare suppose une ville immense et morne, une ville de routine et d'accoutumances endurcies, dont les formules qui l'enserrent et la régissent sont sourdes à la pitié, aveugles aux phares du bon sens et de la critique saine. A Géronta on ne songe ni ne crée. La matérielle satisfaction dispensée à ses loisirs par l'amas de ce que lui procure le travail d'innombrables générations lui suffit, et lui épargne les fatigues de l'esprit, le désir d'un changement, l'ambition de penser haut, plus noble ou meilleur. Ce qui a été établi par les aïeux est bien, quiconque rêve mieux est un dément ou un bandit. Tout ce qui est à Géronta est, de ce fait, aussi parfait qu'il convient. On prêche aux enfants la doctrine de la perpétuité de l'être, mais, en même temps, on leur inculque « des notions pratiques qui leur permettent, même s'ils sont doués d'une faible intelligence, de reconnaître qu'il est bon de se placer sur ce globe, quoique transitoire, dans des conditions supportables de bien-être... »

Ces jeunes cervelles comprennent rapidement qu'une tarte doit être divisée en trois plutôt qu'en quatre et qu'un robuste camarade a, par surplus, le droit de s'emparer de la totalité des rations faites. On console les spoliés, et on les encourage à accepter ce vol par d'admirables descriptions des régions célestes.

A Géronta, enseigne-t-on à l'étranger qui s'enquiert, l'ordre dans la société repose sur le respect de la pro-

priété et sur un certain nombre de conventions qu'il importe de maintenir pour le bien commun. Généralement on en souffre, mais l'honneur commande de périr plutôt que de les enfreindre, plutôt que de porter une atteinte, si légère soit-elle, au droit de propriété; plutôt que de voler. Il est utile, d'ailleurs, que sous la classe de ceux qui se sont enrichis par des spoliations, puisqu'il n'existe pas d'autres moyens de s'enrichir, se débatte une classe de pauvres. Dès qu'un négociant, ou un industriel, ou un financier a conquis la fortune, il n'a plus qu'un but: la justifier, et il devient économiste, à moins qu'il ne préfère s'adonner à la philanthropie. Le philanthrope ne se satisfait pas de pleurer devant les plaies d'autrui, de laver ces plaies et de les panser, il se glorifie d'accomplir cet acte qui lui apparaît non tant naturel que méritoire. Faire la charité est une nécessité sociale; entretenir le pauvre est le devoir du riche, c'est le moyen de maintenir l'injuste. L'économiste va au delà: qu'est-il? un citoyen patenté qui a la charge pénible de prouver aux pauvres la légitimité et la douleur de leur état.

Le « porteur de torche » qui, lui, ouvre les yeux sur le monde, voit la beauté, la saisit au dehors, et il la cultive en soi. Mais en lui n'est-elle pas, s'il s'en tient à cela, « comme une vierge en suaire est dans un tombeau »? Nos pères s'animaient de cette divine vertu sans laquelle l'humanité ramperait encore dans les ténèbres et dans la boue fétide, la curiosité. N'être qu'un pauvre chercheur d'inconnu, à quoi bon? L'erreur s'étale, le mal domine. Ayant vécu, ayant pensé, ayant souffert, qu'il s'éveille donc aux appels libérateurs et qui fécondent, qu'il ensemence à son tour les jachères humaines. L'essentiel ne consiste-t-il en la tâche de montrer à chaque individu la valeur de ses sophismes, de grossir. s'il est besoin, les conséquences de ses actes, si on les a trouvés contraires à sa conception de la justice? Ainsi l'on vit, l'on vit enfin, et le but de l'homme, le seul, l'unique but est de vivre.

Il ne s'agit que d'entendre la vie. Il faut la haine pour abattre, mais il faut tout l'amour afin de rebâtir.

§

A cet amour, à cette pensée de la totale justice, une circonstance s'offrit pour Lazare de manifester sa fidélité sûre et indépendante.

1902. Le ministère Combes. La circulaire entraînant la fermeture d'un grand nombre d'établissements congréganistes, application pour le moins discutable de la loi de 1901 sur les associations. Cette circulaire et l'application des décrets ministériels, les partis radicaux et socialistes l'approuvaient, les progressistes les blâmaient, les nationalistes, impérialistes, royalistes et cléricaux les combattaient avec violence.

*Les Cahiers de la Quinzaine* s'enquièrent auprès des partisans de la liberté et de la raison. Bernard Lazare interrogé répond, le 6 août 1902, par une « consultation » qu'à son honneur je tiens à résumer, le plus succinctement qu'il soit possible :

J'ai uniquement appliqué à l'étude des affaires présentes les principes et les règles qui nous ont guidés dans l'affaire Dreyfus.

Pour apprécier avec précision les faits qui ont suivi la promulgation de la loi sur le Contrat d'Association (1er juillet 1901), le décret du 27 juin 1902, la circulaire ministérielle du 15 juillet 1902, il rappelle d'abord l'article 13 de la loi du 1er juillet 1901 :

Aucune congrégation religieuse ne peut se former sans une autorisation donnée par une loi qui déterminera les conditions de son fonctionnement;

Elle ne pourra fonder *aucun nouvel établissement* qu'en vertu d'un décret rendu en Conseil d'Etat.

Il se réfère encore à l'Avis du Conseil d'Etat en date du 27 janvier 1902, à la circulaire ministérielle du 2 février 1902, et il observe que

La dissolution de la congrégation ou la fermeture de tout établissement pourra être prononcée par décret rendu en Conseil d'Etat.

Jamais la loi, ni les décrets qui la règlent, ni le mode suivant lequel elle a été jusqu'au 15 juillet dernier exécutée, ni l'avis qui la précise, n'ont visé les établissements scolaires, ou autres, privés ou publics, ouverts *avant* la promulgation de la loi du 1er juillet 1901.

Si, toutefois, la loi est ainsi faite que son mode d'exécution dépende de l'état d'esprit d'un ministre, c'est une mauvaise loi, puisqu'elle consacre uniquement l'arbitraire gouvernemental, arbitraire qui est aujourd'hui anticlérical, qui sera demain réactionnaire, arbitraire qui permettra à un ministre futur d'anéantir l'œuvre du ministère présent.

Le parti au pouvoir trouvait insuffisante cette loi. Que ne proposait-il une loi nouvelle? Ou s'il estimait son interprétation la seule légitime, que ne faisait-il établir son droit par une décision des tribunaux, un arrêt de la Cour de Cassation?

En dehors de cela, on était fatalement conduit aux excès de pouvoir et à la violation de la liberté individuelle.

Cette situation absurde est aggravée par l'inconséquence ahurissante des opinions ou des partis politiques. Qui proteste au nom de la liberté violée? Les progressistes, les réactionnaires. Qui approuve l'emploi de la force au service des droits de la société civile? Les républicains! L'attitude de chacun est déterminée, non par une idée de justice ni par le respect de l'autorité, mais par une prévention politique. Les défenseurs des congrégations, dans aucune autre circonstance, ne se sont souciés de la liberté individuelle; dans la circonstance présente, ce qu'ils revendiquent, c'est en faveur de l'Eglise le maintien d'un privilège. Les partisans du gouvernement n'agissent pas en vertu d'un principe philosophique ou d'ordre social, ils n'invoquent rien que l'intérêt, selon eux supérieur, de la République et de la

Démocratie, liant ainsi l'intérêt de la démocratie à une illégalité.

Dans ce désordre flagrant, à quoi convient-il donc que la raison ait recours? Plus que jamais à la liberté. L'important, c'est de libérer nos esprits, et de combattre, d'où qu'elles viennent, ce que nous croyons des doctrines d'erreur. Il n'y a pas à défendre l'Eglise, son dogme, ni, dans le cas actuel, ce qu'elle prétend ses droits, que nous regardons comme des abus ou des privilèges; nous n'avons à parler que selon notre conscience pour la justice et pour la liberté. On a tout obscurci en mêlant à ces débats la question de l'enseignement soit libre, soit d'Etat, et en opposant à la Congrégation l'Université, dont les dogmes ne valent pas mieux, au surplus, que les dogmes formulés par l'Eglise. Ils restreignent, ils contraignent. La liberté de l'enseignement devrait être absolue, et elle le devrait être au bénéfice de la *raison*, car c'est elle, elle surtout, qui est actuellement, et des deux parts, bâillonnée.

La neutralité scolaire, telle qu'on l'a établie, n'est qu'une dérisoire hypocrisie. Le maître laïque est enchaîné; il lui est interdit de rien enseigner, de rien critiquer de l'Eglise ou de la religion, tandis que, en dehors de l'école, le prêtre parle aux enfants de ce qu'il veut.

Une crainte puérile perpétue cette apparence de neutralité scolaire. Si elle n'était pas observée, le nombre des écoliers de l'école laïque diminuerait beaucoup. Ne vaut-il pas mieux « former cent intelligences libérées que des milliers d'intelligences amorphes et esclaves? »

Ni à l'instituteur, ni au prêtre, l'enseignement selon ce qu'il pense ne devrait être défendu. Au lieu d'enlever aux autres la liberté, c'est à nous qu'il serait bon de l'étendre; la liberté devrait être entière pour la raison.

Si nous n'y prenons garde, demain on nous mettra en demeure d'applaudir le gendarme français qui prendra l'enfant par le bras pour l'obliger à entrer à l'école laïque.

Après avoir parcouru les étapes de la pensée de Lazare et discerné ce que l'expérience et le labeur réfléchi durant tant d'années de lutte y ont assuré d'enrichissement lumineux, de sérénité révélatrice, de culte envers l'humain, on s'expliquera l'hommage, un peu spasmodique, de gratitude que lui a dédié Charles Péguy :

Jamais je n'ai vu un homme, je ne dis pas croire, je dis savoir à ce point, je ne dis pas seulement qu'une conscience est au-dessus de toutes les juridictions, mais qu'elle est, qu'elle exerce elle-même dans la réalité une juridiction, qu'elle est la suprême juridiction, la seule.

Péguy, avec un légitime mépris, raille ceux-là qui se sont obstinés, « d'énormes quantités d'imbéciles », qui s'obstinent à croire que

Bernard Lazare fut un jeune homme, un homme jeune, on ne sait pas bien, venu à Paris comme tant d'autres, pour s'y pousser, pour y faire sa fortune, dans les lettres, comme on disait encore alors, dans le théâtre, dans les contes, dans les nouvelles, dans le livre, dans la nouvelle, dans le recueil, dans le conte, dans le fatras, dans le journal, dans la politique, dans toute la misère temporelle... Un jeune juif de Nîmes... On trouverait encore des gens qui feraient tout un travail sur Bernard Lazare symboliste et jeune poète et ami des symbolistes ou ennemi des symbolistes. On ne sait plus. Et dans l'affaire Dreyfus même je ne serais pas surpris... [hasarde Péguy] que, même du côté de Dreyfus, on ait été jusqu'à le regarder comme un agent, que l'on payait, comme une sorte de conseil juridique, ou judiciaire..., comme un faiseur de mémoires, salarié, comme un publiciste, comme un pamphlétaire à gages... Par conséquent comme un homme qu'on méprise, comme un homme à la suite. Peut-être comme un agent d'exécution.

J'ai dit de lui qu'il fut une conscience. Péguy salue le héros, « un héros qui, en outre, eut de grandes parties de sainteté... Ce sont de tels hommes qui comptent, et qui comptent seuls », — mais, remarque-t-il en conclusion :

Israël passe à côté du Juste, et le méprise. Israël passe à côté du Prophète, le suit, et ne le voit pas.

La méconnaissance des prophètes par Israël et pourtant la conduite d'Israël par les prophètes, c'est toute l'histoire d'Israël.

La méconnaissance des saints par les pécheurs et pourtant le salut des pécheurs par les saints, c'est toute l'histoire chrétienne...

J'ajouterai à cette conclusion de Péguy la mienne qui, à mon opinion, s'applique mieux encore à Bernard Lazare : la méconnaissance des libérateurs de l'esprit par l'ensemble et, jusqu'à un certain point, par l'élite des hommes, et pourtant la délivrance progressive des hommes par les libérateurs de l'esprit, c'est toute l'histoire humaine.

Le juste, le saint, le prophète, le héros, a dérobé aux yeux du vulgaire le spectacle de ses activités familières; il n'a manifesté que sa pensée ,il n'a cultivé que sa pensée; il l'a nourrie de son expérience d'homme, en même temps de son savoir. Il a cru chaque jour davantage en un avenir de justice, d'intelligence et de bonté. Parce que, d'heure en heure, il sentait croître en lui la foi en un idéal de lucidité désintéressée, qu'il appelle la raison, il sait que, répudiant à la fin la honte de leurs mesquines agitations, de leurs rancunes, de leurs ambitions et de leurs puériles forfanteries, les hommes accompliront leur destinée, qui est de jouir des délices, si chèrement acquises qu'elles peuvent apparaître tout d'abord, sinon d'un total et universel amour, au moins d'une tolérance absolue et de la compréhension réciproque dans la sérénité.

Poursuivre un tel idéal, n'est-ce pas s'aveugler sur les plus inévitables heurts de la réalité, n'est-ce pas construire dans le vide? Lazare, de même que d'autres philosophes, ne se paye pas d'illusions. Il présente ce qui pourrait avoir lieu si l'homme comprenait son vrai bien,

qui est d'aspirer à la sagesse; il n'espère pas que l'homme renonce soudain, pour se conformer aux conceptions qu'il lui propose, sa sottise immémoriale ni ses lâches acceptations. Qu'importe? La caravane longuement subit la sécheresse, la dureté infertile et sans source, les ouragans à travers l'aridité incessante du désert ,la marche pénible, lente, dans les remous du sable qui brûle les pieds, et n'atteint que bien tardivement déjà les lieux d'où de perçants regards aperçoivent, indécise dans l'étendue impitoyable des cieux, la grêle promesse de quelques cimes de palmiers : là on aura des fruits pour se nourrir, une nappe d'eau rafraîchissante, le repos, l'apaisement, le bonheur. Que de cruautés à endurer pour celui qui se résout à s'arracher du tumulte des cités où il prenait sa part des rapines, du mensonge et de la force triomphante! Est-ce un motif pour lui taire et lui cacher la bienfaisante merveille des oasis, qui peut-être l'attireront, et où peut-être il n'arrivera pas? Qui sait même si l'oasis sera aussi belle que l'imagination se la figure? Soit, mais elle ne saurait être souillée — et c'est plus qu'il ne faut — des miasmes et des corruptions de l'hypocrisie sociale; elle s'offrira intacte en sa pureté, accueillante à l'espoir; l'homme y pourra renaître dans sa dignité primordiale et reconquérir la joie de vivre dont le désir à jamais est enclos dans son cœur.

§

Bernard Lazare avait, lorsqu'il tomba malade de la maladie qui l'emporta, en préparation deux ouvrages, *le Fumier de Job* et *la Grenade*. Des fragments sans suite, des notes brèves et nombreuses, pour un usage rarement précisé, forment un dossier volumineux. Mais Lazare s'était proposé de donner à ces écrits la forme de dialogues, et par conséquent l'on trouve parmi cette accumulation de notes des phrases, des pensées qui eussent été dites et présentées par le contradicteur imagi-

naire de ce qu'il aurait dit en son nom, des pensées vraiment les siennes. L'opposition est si flagrante par endroits qu'il ne saurait s'élever à cet égard aucun doute. D'autres fois, elle est spécieuse; on hésite; n'est-ce quelque menue nuance, un repli momentané du sentiment, une idée plus subtile dont n'est exprimé que le point le plus délicat? Scrupule, comment adopter avec quelque apparence de certitude une opinion? On se retient de prendre parti, on s'abstient.

Est-ce bien ou mal agir? Les fidèles gardiens de la mémoire de Bernard Lazare ont distrait de ces matériaux un choix qui donne idée de ce qu'aurait pu devenir *le Fumier de Job,* qui laisse apercevoir ce que, dans l'ensemble, il aurait signifié. Quel inconvénient verrait-on à publier le tout, en marquant par des différences de typographie les catégories : idées assurément de Lazare, idées assurément prêtées à l'interlocuteur; idées dont l'attribution semble douteuse? Si, dans l'avenir, ces textes tombent entre des mains moins respectueuses, qui sait ce qu'en pourront tirer au gré de leurs tendances personnelles des esprits moins avertis des intentions de l'auteur?

*Le Fumier de Job* reprend, élargit, précise *l'Antisémitisme, son histoire et ses causes.* L'évolution historique en est moins le sujet que la nature profonde de ce qu'on dénomme l'esprit juif. Au long des siècles l'importance du Juif fut toujours considérable. Ceux qui l'ont en horreur sont les premiers à grandir son influence. Bossuet, et après lui Drumont, en fait le pivot de l'histoire du monde; et, si l'on en croit Drumont, cent mille Juifs auraient imposé leur domination à trente-six millions de chrétiens. Le chrétien se comporte en présence du Juif comme devant un monde inconnu; la conception qu'il s'en forme est d'ordre plutôt mystique qu'humain. Le Juif a rempli sa mission en préparant les temps chrétiens, ce Juif conventionnel, le déicide.

Ce que chez le Juif le Chrétien ne réussit point à s'expliquer, c'est la permanence de sa joie, son optimisme, son amour de la vie; c'est qu'il ne dissimule pas que l'attriste l'idée de mourir; c'est qu'il place son espoir dans l'avenir, dans la venue du Messiah.

Il n'a pas, en effet, comme le Chrétien, le sentiment de l'immortalité, mais de la continuité. Il fût demeuré strictement individualiste, si pour se défendre, pour se conserver, il n'eût été obligé d'acquérir une vertu nouvelle, la solidarité. Le chrétien a démoralisé le Juif en l'abaissant à n'être plus qu'un trafiquant, qu'un usurier, et à se taire pour éviter d'être persécuté, à se faire petit. Souvent son besoin de gagner, de garder la paix engendrait, avec la méfiance, la ruse ou la résignation.

Si ce lui est une volupté de paria que les chrétiens appellent son peuple le peuple élu, il accepte toutefois de supporter outrages et vexations avec patience, mais s'il est un esclave social, rien ne l'empêche de s'affranchir moralement. Tout Juif, même l'ouvrier, raisonne sa foi, l'examine; sa croyance ne s'asservit ni à un dogme ni à un prêtre. Le talmudisme prépare au libre examen. S'il se rallie plus facilement aux données de la science, ce n'est pas qu'il soit plus intelligent; il n'a pas d'obstacles à vaincre, il n'a pas à rejeter des siècles de métaphysique; au contraire, il ne reconnaît d'autre supériorité que celle du savant.

La destinée du Juif est admirable de résistance et d'affranchissement intellectuel. Un libre esprit ne peut que se laisser conquérir à la fierté d'être Juif; il comprendra en quoi, pourquoi il l'est.

Mais, contrepartie amère, si, malgré les iniquités qui accablent, malgré la tristesse des humiliations muettes, les communautés israélites restent des réservoirs de vertus morales et d'optimisme, la facilité d'adaptation chez ceux qui s'assimilent a fait d'eux trop souvent des satisfaits à leurs tour tyranniques, égoïstes et grossiers.

L'amour de l'or a corrompu les plus prospères, autour desquels un peuple esclave s'empresse. Tandis que le Juif pauvre et persécuté demeure, en dépit de sa souffrance, attaché à la terre, en Russie, en Galicie, les enrichis ou acceptent l'idée du cosmopolitisme, ou de s'assurer une patrie nouvelle en Palestine. Or, que le Juif accède au sionisme, qu'il croie même se libérer en se convertissant au christianisme, le tuf, le roc ne s'altère jamais ni ne s'anéantit, chez le Juif : amour de la vie, croyance en la beauté et en l'excellence de la vie, absolue incroyance en l'immortalité de l'âme. Le Juif participe à l'œuvre de libération humaine, s'il reste lui-même, s'il garde sa personnalité, s'il développe en lui ses qualités les meilleures, les plus nobles.

O Juif demeuré juif d'esprit dans la conquête magnifique d'une universalité supérieure, ô Juif sur qui s'acharnaient les outrages, les malédictions, le reniement de tes coreligionnaires, sublime Spinoza, qui, plaçant la raison plus haut que toute autre chose, proclamais que la sagesse est une méditation de la vie et non pas de la mort, ton assentiment aurait reconnu un frère d'âme et de cerveau dans l'auteur du *Fumier de Job,* dans notre Bernard Lazare. De même que Spinoza, Bernard Lazare n'était point homme à reculer devant les conséquences d'une logique rigoureuse de générosité et de renoncement.

La vision du *Porteur de Torche* se souvient de la Géronta veule et engourdie; *la Grenade* se fût ouverte sur l'enserrement méthodique et mûri de ses méditations nouvelles, mais elle n'existe guère qu'à l'état de projet, à peine d'ébauche. Quelques passages découvrent déjà de quel accent de magnanime philosophie le livre complété eût superbement vibré :

Les justes lois! Il n'y a pas de justes lois! La plus formidable des inégalités est celle qui consacre le principe de la loi égale pour tous. Si on nous applique à tous la même loi,

nous ne sommes pas jugés équitablement, car ce n'est pas nous qu'on juge, mais nos actes, auxquels on attribue une valeur absolue et constante, alors qu'ils sont relatifs et diversement appréciables, puisque diversement conditionnés et justifiés... C'est pour cela que les lois n'ont rien à voir avec la justice, et la loi égale pour tous consacre l'inégalité; et le pauvre croit avoir fait une conquête avec l'égalité de chacun devant la loi.

Qu'entend-on par le devoir de l'homme envers la société?

On ne pense désormais qu'à une chose: réaliser la vie heureuse collective!... l'aspect du monde est-il seulement économique?... L'homme animal social, — soit! mais d'abord animal (tout court).

Et, pour ce qui concerne l'attitude du sage, cette maxime d'où surgira ma conclusion :

Tu veux penser librement? Abats ton toit.

La sagesse de Bernard Lazare, dès son entrée dans l'existence virile, ne s'était point accommodée de l'abri d'un toit. Elle s'exposait aux rafales, avec sérénité. Elle les contempla, elle les endura, placide en apparence, et presque indifférente. Car il savait où il marchait, il savait qu'il contrariait les appétits déchaînant contre lui leurs menaces, que se rueraient les intérêts coalisés, les préventions, l'ignorance des foules stimulées par les puissants, par les riches à qui profitent la duperie et l'iniquité.

Parce qu'il était juste et, de toute son âme, épris de bonté, de droiture, de sagesse, parce qu'il était clairvoyant et détaché de tout profit personnel, il avait élu le devoir de maintenir, contre les phases contradictoires ou défaillantes de son évolution, la portée nettement, universellement émancipatrice de l'Affaire Dreyfus;

pour cela, il écrivit son histoire de *l'Antisémitisme* — qu'il se proposait de parachever par *le Fumier de Job*;

pour cela, il écrivit *les Porteurs de Torches,* qu'il aurait voulu compléter par *la Grenade.*

Homme de loyauté, d'énergie, de résolution et de l'érudition la plus généreuse, homme d'entier dévouement aux joies de la raison, exempt de tout désir ou de tout but inférieur, il réalisa le type le plus pur de l'historien, de l'écrivain dans la plus haute acception morale de ce titre; il réalisa plus encore, un type plus haut et plus complet, et qui englobe l'autre, il fut, dans la plus haute acception morale de ce nom, un homme.

Et amis ou inconnus, adversaires ou partisans, ceux qui l'honorent honorent en lui l'homme; quiconque l'honore s'honore soi-même.

ANDRÉ FONTAINAS.

UNE

# QUERELLE DE JOURNALISTES SOUS LOUIS-PHILIPPE

## ALEXANDRE DUMAS PERE CONTRE BULOZ

—

### I

Le 5 décembre 1844, on lisait dans le journal *La Presse* l'article suivant, dont la verve batailleuse et la joyeuse étourderie sont tout à fait dans la tradition du romancier qui enfanta Athos, Porthos et Aramis :

L'anecdote qu'on va lire est extraite d'une lettre de M. Alexandre Dumas, que publie ce matin la *Démocratie Pacifique* :

Le jour où le bruit de la promotion de M. Buloz au commissariat royal (1) se répandit dans le public, j'écrivis à l'un de ses amis logeant dans la même maison que lui, le voyant à toute heure du jour :

*Mon cher B...,*

*Dites de ma part à Buloz que le plus grand malheur qui pouvait arriver à l'art et aux artistes, et peut-être même à lui, c'était qu'il fût nommé commissaire du roi.*

*Tout à vous,*

ALEX. DUMAS.

C'est que je connaissais de longue date M. Buloz, non pas précisément pour un méchant homme, mais pour un homme ignorant, brutal et inintelligent. Au reste, il était difficile de mieux choisir la massue avec laquelle on voulait assommer cette littérature vivace, qui avait résisté à tous les interrègnes

(1) Fonction d'administrateur du Théâtre-Français, créée par le décret de Moscou (1812), exercée de 1838 à 1848 par François Buloz, fondateur de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue de Paris*.

qui s'étaient succédé au Théâtre-Français depuis le départ de M. Taylor jusqu'à l'entrée en fonctions de M. Buloz.

La France ayant perdu à l'extérieur toute influence politique, ne fallait-il pas aussi, pour que la pensée qui la faisait agir fût conséquente avec elle-même, que la France perdît toute influence littéraire? Le système conservateur du théâtre devait être mis de niveau avec le système conservateur du cabinet.

C'est une singulière aberration d'esprit, ou tout au moins un singulier déplacement de mots, n'est-ce pas, que de donner à un pareil système le nom de conservateur? Cela ne ressemble-t-il pas infiniment à ce qui arrive à M. Raoul-Rochette, qui a gardé son titre de conservateur des médailles, quoique les médailles aient été volées?

Et lorsqu'on pense cependant que dans chaque ministère qui succède à l'autre, et qui, dans chaque succession, consacre de plus en plus cet abus de mots, il y a toujours, au bas chiffre, un ou deux académiciens qui conservent la langue, comme M. Guizot conserve la dignité nationale (2), comme M. Buloz conserve la gloire dramatique, comme M. Raoul-Rochette a conservé les médailles!

Nous avons dit que M. Buloz était ignorant, prouvons :

Un jour, M. le directeur des Beaux-Arts passe dans la rue de Richelieu, jette, par hasard, les yeux sur l'affiche du Théâtre-Français, et lit ces mots :

CINNA

*Tragédie en cinq actes et en vers, de* Racine.

Je ne me trompe pas, c'est bien Racine que je dis et que je veux dire : c'était imprimé ainsi. Sur quoi était-il imprimé? Sur l'affiche du Théâtre-Français. Où cette affiche était-elle collée? A la porte du Théâtre-Français!

Il va sans dire qu'il y avait cinq cents autres affiches pareilles éparpillées sur les murs de la capitale, à des distances plus ou moins rapprochées du susdit théâtre.

La chose parut curieuse à M. le directeur des Beaux-Arts. Jusque-là, il avait cru que *Cinna* était de Corneille. Ce qu'il lisait donnait un démenti à toutes ses croyances. Il commence

(2) C'est l'année de l'affaire Pritchard.

par s'assurer que l'erreur ne venait point de sa mémoire; puis il se procura une affiche qu'il colla avec quatre pains à cacheter au milieu de la glace de son cabinet.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, lorsque M. le commissaire du roi vint pour affaires d'administration dans le bureau de M. le directeur des Beaux-Arts.

C'était cette visite qu'attendait M. le directeur des Beaux-Arts, et c'est dans cette attente qu'il avait, avec quatre pains à cacheter, collé sur sa glace l'affiche du Théâtre-Français.

Les deux fonctionnaires, je ne confonds pas l'un avec l'autre; peste! l'un est un homme d'esprit, lettré, trop lettré peut-être, qui a fait avec un autre homme d'esprit les *Soirées de Neuilly :* vous vous les rappelez, n'est-ce pas? Les deux fonctionnaires, dis-je, causèrent d'abord de leurs affaires administratives; puis ces affaires terminées, M. Buloz se leva.

— A propos, monsieur le commissaire, dit le directeur au moment où celui-ci prenait sa canne et son chapeau, avant de vous en aller, lisez donc cette affiche.

Et du doigt il lui montra l'affiche collée sur la glace avec quatre pains à cacheter.

M. le commissaire du roi s'approcha et lut :

CINNA

*Tragédie en cinq actes et en vers, de* Racine.

— Eh bien! fit-il.

— Eh bien? reprit le directeur.

— Quoi? demanda le commissaire du roi.

— Rien. Lisez encore.

Et M. le commissaire du roi relut :

CINNA

*Tragédie en cinq actes et en vers, de* Racine.

— Après? fit-il.

M. le directeur des Beaux-Arts commença à croire que c'était M. le commissaire du roi qui, comme on dit en termes d'atelier, le faisait poser.

— Ne voyez-vous pas? demanda-t-il.

— Quoi?

— *Cinna?*

— Eh bien! oui...

— Tragédie en cinq actes et en vers de *Racine?*

— Eh bien! oui...

— Vous voyez?

— Sans doute.

— En ce cas, lisez une troisième fois.

— Quand je lirais cent fois, cela ne changera rien à la phrase. « *Cinna,* tragédie en cinq actes et en vers de *Racine.* » Que trouvez-vous à redire à cela?

— Une seule chose.

— Laquelle?

— C'est, reprit le directeur des Beaux-Arts, étonné d'une si persistante ignorance, c'est que *Cinna* n'est point de Racine, mais de Corneille.

— Ah! pédant! fit M. le commissaire du roi en haussant les épaules et en retournant à son théâtre.

Je tiens l'anecdote de M. le directeur des Beaux-Arts lui-même.

ALEXANDRE DUMAS.

Pour trouver les origines de l'affaire qui a inspiré l'article qu'on vient de lire, reportons-nous à la *Démocratie Pacifique.* Dans le numéro du 27 novembre 1844, elle avait publié une lettre :

A M. D. L.
Rédacteur de la *Démocratie Pacifique.*

Le rédacteur en question, c'est M. Désiré Laverdant, autrefois membre de la fameuse bande de Gérard de Nerval, qui a livré la bataille d'*Hernani,* fouriériste, ennemi intransigeant de l'art pour l'art, et chargé du feuilleton littéraire de la *Démocratie Pacifique,* organe phalanstérien; celui qu'Eugène de Mirecourt accuse, dans sa venimeuse brochure *Fabrique de Romans, Maison Alexandre Dumas* (3), d'être un des jeunes collaborateurs anonymes du célèbre dramaturge et romancier, auteur de la lettre dont il s'agit.

Pendant plusieurs années, la presse sociétaire avait

(3) Paris, février 1845.

guetté M. Alexandre Dumas. On avait reconnu maintes fois qu'il était un des dieux du romantisme, qu'il avait écrit des pièces — *Antony, Richard Darlington, Térésa* — auxquelles, sans se faire trop de violence, on pouvait donner une interprétation tant soit peu phalanstérienne pour les accorder à la doctrine passionnelle du « petit bourgeois maniaque » de M. Seillière, Charles Fourier (4). On lui avait demandé des romans-feuilletons, et, après quelques mois d'attente, on en recevait un, *Les Frères corses*, dont on ne réussissait pas toujours à obtenir la suite à cause des autres préoccupations du romancier. Ensuite, convaincu qu'il y avait en lui l'étoffe d'un prophète, d'un réformateur, on avait lancé des appels. Depuis quelque temps, Dumas ne produisait plus rien pour la scène; il abdiquait la royauté dramatique que la *Démocratie Pacifique* lui accordait avec beaucoup de bonne volonté, abandonnant les tréteaux aux Scribe et aux Empis. Désiré Laverdant était fort peu content d'un tel état de choses. Il le priait, l'implorait de reprendre la couronne.

Poète, lui dit-il, un dernier mot. M. Empis est à cette heure l'empereur et le roi du drame en France. Vous plaît-il que se continue une pareille royauté, Alexandre Dumas étant en vie et bien portant (5)?

Et voilà que le grand homme répondait, le 27 novembre de la même année! Incapable de résister à l'appel trois fois réitéré de Laverdant, il y cède enfin, « à regret, à contre-cœur... Vous avez le droit d'interroger, j'ai perdu celui de ne pas répondre... Je ne désire rien, je ne demande rien, je n'accuse personne; je fais le procès-verbal de l'art en l'an de grâces 1844, voilà tout ».

Il est vrai, ajoute-t-il, que tous les grands dramaturges, Hugo, Vigny et le troisième — devinez son nom — se sont tus :

(4) E. Seillière, *Le Mal romantique*, 1908.
(5) *Démocratie Pacifique*, 13 nov. 1844.

C'est que tant de dégoûts les ont abreuvés sur la route du théâtre, qu'ils ont été contraints ou de garder le silence, ou de créer une autre tribune.

Et l'explication, c'est que — rappelons-nous bien que nous avons promis de n'accuser personne — le roi Louis-Philippe ne porte pas le moindre intérêt aux arts (6), et que, à la place de cet admirable, cet excellent baron Taylor, commissaire royal à la Comédie-Française sous Charles X, lui-même amateur d'art, collectionneur, mécène, a succédé, après l'intervalle négligeable que constituait le commissariat de Vedel, un M. François Buloz, propriétaire de deux revues littéraires, la *Revue des Deux Mondes* et sa jeune sœur, *la Revue de Paris.*

Nous y voilà! Sans nous arrêter à Louis-Philippe le philistin, et sans écouter les médisances d'Eugène de Mirecourt sur le compte de Dumas, qui serait revenu à la foi bourbonienne après le triomphe orléaniste de 1830, uniquement parce que le nouveau roi, en prenant le pouvoir, lui aurait refusé un portefeuille de ministre (7), tenons-nous-en à la querelle avec Buloz, responsable du silence de Dumas pour ce qui concerne la scène parisienne. « M. François Buloz nous mènerait trop loin pour ce soir; d'ailleurs le commissaire du roi actuel mérite bien une lettre à lui seul. » Attendons donc avec impatience le 4 décembre, date de la seconde lettre de Dumas à Laverdant. Ce jour-là nous apprenons ce que *la Presse* nous a déjà révélé, à savoir que le service fait par les dramaturges au Théâtre-Français « n'était plus tenable sous un homme comme M. Buloz ».

Nous avons vu que Buloz était ignorant. Cette deuxième lettre à la *Démocratie Pacifique* va prouver aussi qu'il était brutal. Nous sommes en 1841, époque des dernières

(6) « Louis XIV aimait les poètes; Louis XV ne les aimait pas, mais il les craignait, ce qui revient au même. Le roi Louis-Philippe ne les aime ni ne les craint; c'est un des progrès les plus sensibles du gouvernement constitutionnel. »

(7) Mirecourt, ouvrage cité, p. 16.

répétitions du *Gladiateur* d'Alexandre Soumet au Théâtre-Français. Soumet est fatigué, malade, il prie Dumas de le remplacer pour la dernière répétition, et lui donne un petit billet d'autorisation. Dumas se rend au théâtre. Le concierge le reçoit fort poliment (« Il y a quelquefois d'étranges erreurs sociales. »)

Je suis accueilli, nous dit-il, par les artistes comme devait l'être l'auteur de vingt-cinq drames ou comédies, et par M. Buloz, avec le grognement qui lui est habituel, et que les gens qui ont affaire à lui sont forcés d'accepter pour un langage.

La répétition commence; Dumas trouve que la pièce n'est pas prête; des amis de Soumet qui sont présents sont aussi de cet avis. Il s'approche du commissaire.

— Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? demande M. le commissaire du roi.

— Il y a, mon cher monsieur, qu'il est matériellement impossible que la pièce de Soumet passe demain.

— Qu'est-ce qui dit cela? (*sic*).

— Moi!

— Il faudra cependant bien qu'elle passe, que vous le disiez ou non.

— Vous êtes libre de la faire passer, mais je proteste contre la représentation.

— Qui êtes-vous pour vous mêler de cela?

— Je pourrais dire que je suis l'auteur de *Henri III* et de *Mademoiselle de Belle-Isle,* ce que vous ne savez pas, peut-être! Mais, comme ce titre ne me donnerait pas le droit de protester contre la représentation du *Gladiateur,* je me contenterai de vous dire que je suis le mandataire de M. Soumet.

— Où est votre procuration?

— La voici.

— Je ne connais de procurations que celles passées devant notaire. Ainsi continuons.

— Et si je m'oppose à ce que l'on continue, qu'arrivera-t-il?

— Il arrivera que j'appellerai les pompiers, et que je vous ferai mettre à la porte.

Le lendemain, Dumas envoyait ses seconds chez Buloz pour arranger une rencontre.

M. Buloz me fit répondre que je devais savoir qu'il n'y allait jamais.

Il y a enfin un troisième point à établir : l'intelligence de Buloz. Dumas s'y prend comme il suit : Buloz avait reçu, des mains de Vedel, son prédécesseur, l'actrice Rachel. Chargé d'une œuvre réactionnaire (8), pour laquelle Rachel, seule capable de ressusciter la tragédie classique, était un admirable instrument, il n'avait, pour en venir à bout, qu'à trouver un acteur doué du même talent.

Alors on éloignait du théâtre M. Scribe, comme on en avait éloigné M. Soumet, M. Victor Hugo, M. de Vigny et M. Casimir Delavigne lui-même.

Cet homme existait — c'était Frédérick Lemaître — et Buloz avait passé près de lui sans le voir.

Pendez-vous, Monsieur Buloz.

La lettre termine en racontant l'expérience de Harel, directeur de l'Odéon, puis de la Porte-Saint-Martin, qui s'était avisé d'écrire une comédie — *Les Grands et les Petits* — et de la présenter à la Comédie-Française. « Malheureux, il avait mis le pied à bord du *Bellérophon* » ; Buloz refusa la pièce, et Harel y ajouta une préface dans laquelle il vidait sa colère sur la tête de l'infortuné commissaire du roi. Après avoir longuement cité de ses vitupérations, Dumas promet de continuer prochainement. Si Buloz fait peur aux ministres en les menaçant de ses deux revues, lui, Dumas, s'en moque.

« *Hache du bourreau, tu ne nous fais pas peur!* »

(8) Il a reçu mission, dit la lettre, « d'arrêter l'essor de la littérature moderne, inquiétante pour le pouvoir, à cause des idées sociales et politiques qu'elle remue incessamment ». Voilà un petit hommage aux principes socialisants de son ami Laverdant.

§

Le lendemain, 5 décembre 1844, l'affaire se complique un peu. Dumas donne sa troisième lettre, pour s'attaquer cette fois aux revues de Buloz. Il décrit la fondation de la *Revue des Deux Mondes* en 1829. Buloz achète le *Journal des Voyages* du comte Ribling de Leuven et en fait une revue; il demande la collaboration de Dumas. Celui-ci donne pour commencer la relation d'un voyage en Vendée, puis un roman, la *Rose Rouge,* pour lequel il reçut 100 ou 150 francs. Ce furent les prémices d'une longue collaboration, pour laquelle Dumas ne recevait pas grand'chose en argent. Sollicité par deux autres journaux qui lui offrent une récompense moins dérisoire, Dumas reste fidèle. Aux noms des rédacteurs s'ajoutent les noms de Hugo, Sue, Sand, Vigny, et, l'appétit venant en mangeant, vers la fin de 1835, Buloz achète la *Revue de Paris.*

Possédant désormais deux revues, l'ingratitude de Buloz éclate. Il se brouille d'abord avec Balzac au sujet du *Lys dans la Vallée.* Le procès a lieu (9), et Buloz traite son adversaire de *romancier aux abois, qui n'a jamais rien terminé,* et à qui il avait eu tort de se fier. Puis vient le tour de Victor Hugo. Le poète fait la fortune de la *Revue de Paris* en lui donnant *Claude Gueux.* Caresses et louanges! Gustave Planche, dans la *Revue des Deux Mondes* (11), appelle Hugo *son ami,* et lui fait trois pages d'éloges. — « M. Hugo, l'ami de Gustave Planche! » — Et Dumas cite longuement un nouvel article de ce critique, un compte rendu des *Voix Intérieures,* du 15 juillet 1837, qui contient « trois pages d'injures (12) ». Hugo

(9) En 1851, Buloz opposera un démenti formel à toute cette histoire. Voir Mme Louise Pailleron, *François Buloz et ses amis,* t. II: *La Revue des Deux Mondes et la Comédie-Française,* pp. 251 et suiv.

(10) *Ibid.,* t. I.

(11) *Revue des Deux Mondes,* 1er mars 1834 : *Les royautés littéraires, Lettre à M. Victor Hugo.* Dumas dit vrai : les *mon ami* y foisonnent. « Vous avez rendu à la période française l'ampleur flottante et majestueuse qu'elle avait perdue depuis deux siècles », etc.

(12) Dumas exagère. Certes, Planche ne flatte pas le poète, mais c'est une critique légitime. Voir aussi la *Revue de Paris,* nov. 1837: *La Co-*

rédige sa réponse en vers — c'est le poème XIII des *Voix Intérieures* :

Jeune homme, ce méchant fait une lâche guerre.
Ton indignation ne l'épouvante guère.
Crois-moi donc, laisse en paix, jeune homme au noble cœur,
Ce Zoïle à l'œil faux, ce malheureux moqueur.
Ton mépris? Mais c'est l'air qu'il respire! Ta haine?
Ta haine est son odeur, sa sueur, son haleine!
Il sait qu'il peut souiller sans peur les noms fameux,
Et que, pour qu'on le touche, il est trop venimeux.
Il ne craint rien; pareil au champignon difforme
Poussé dans une nuit au pied d'un chêne énorme,
Qui laisse les chevreaux autour de lui paissant
Essayer leur dent folle à l'arbuste innocent;
Sachant qu'il porte en lui des vengeances trop sûres,
Tout gonflé de poison, il attend les morsures.

Et Dumas d'ajouter :

Le Zoïle à l'œil faux avait bien quelque analogie avec M. Planche; mais le champignon énorme ressemblait fort à M. Buloz.

Ensuite, par parenthèses, il cite, dans la *Revue des Deux Mondes*, deux chroniques littéraires, celle de novembre 1834 (13), où la candidature de Hugo à l'Académie Française est sérieusement soutenue, et celle de décembre 1836, dans laquelle, en raison de ses déclarations sur l'absence du grotesque dans l'art grec, sa suppression d'Aristophane, ses idées « tout à fait personnelles » sur Eschyle, Sophocle et Euripide, on lui recommande plutôt de faire valoir ses titres d'archéologue et de se présenter comme candidat à l'Académie des Inscriptions (14) !

Dumas ne néglige pas non plus le cas d'Eugène Sue et de George Sand. C'est toujours la même histoire, toujours le même dépouillement des revues de Buloz pour prou-

*médie-Française et M. Victor Hugo*, qui contient beaucoup de sarcasmes contre Hugo à cause de son procès avec le Théâtre-Français. D'autres articles de la même année sont un peu sévères.

(13) Erreur de date: l'article est du 15 déc. 1834.

(14) Allusion malicieuse aux théories de la préface de *Cromwell*.

ver qu'il y a complète solution de continuité entre sa façon de traiter ces auteurs avant et après que la publication de leurs œuvres a passé en d'autres mains que les siennes. Enfin ce champion de tout le monde revient à ses propres expériences. Courtisé par tous les journaux de Paris, il restait fidèle à Buloz, dont il acceptait un prix inférieur de cinq cents francs par volume à celui qu'il obtenait ailleurs. Une fois, Dumas avait destiné le *Chevalier d'Harmental* au *Siècle* : Buloz le lui demanda pour la *Revue de Paris*; Dumas consentit à perdre 2.000 francs pour accéder à sa demande. Puis Buloz fit quelque chose d'absolument inouï — il lut les quatre volumes! Après quoi, il les renvoya à l'auteur, qui les vendit au *Siècle* et recouvra ainsi son argent. Une autre fois, après avoir retiré *Fernande* à *la Presse*, à laquelle le roman était promis (perte de 1.500 francs), la *Revue de Paris* tourna soudain ses batteries contre le romancier (15), en se moquant de l'énormité de sa *fabrication littéraire.*

On nous annonce une bonne nouvelle, trop bonne cependant pour que nous osions y croire. M. Alexandre Dumas est las de sa propre fécondité; il veut prendre du repos; il veut voyager. Il brûle de voir l'Orient, pour s'assurer par lui-même *si ses impressions sur ce pays-là étaient vraies* (16).

Etc.

Cependant la deuxième lettre de Dumas avait provoqué les réponses. La *Démocratie Pacifique* se trouve recevoir une correspondance qui, d'abord assez restreinte, ne tarde pas à prendre des proportions considérables. Nous avons, dans ce même numéro du 5 décembre, deux lettres.

(15) *Fernande* finissait en mars 1844. Dès le 22 juin, la *Revue de Paris* se permet des sarcasmes sur l'esprit de commerce de Dumas, de Sue et de Soulié.

(16) Allusion aux *Impressions d'un Voyage au Sinaï*, écrites sur les notes de Dauzat et publiées dans la *Revue de Paris* même. Voir Pailleron, II, p. 254. Dumas avait parlé de « la pile de Volta, ce minéral qu'on trouve dans les entrailles de la terre ». Cf. la même revue, 11 juillet 1831, où l'auteur des *Trois Mousquetaires* est encore malmené.

La première est de F. Bonnaire, directeur de la *Revue de Paris*.

Monsieur, dit-il, ce ne peut être que moi que M. Alexandre Dumas a désigné, car ce n'est qu'à moi que peuvent s'appliquer ces paroles : *l'un de ses amis logeant dans la même maison que lui, le voyant à toute heure,* quand il assure avoir écrit à quelqu'un le billet sans date qu'il cite sur la nomination de M. Buloz comme commissaire du roi près le Théâtre-Français. Or, j'affirme sur l'honneur n'avoir jamais reçu une lettre pareille de M. Dumas.

Bonnaire nie, en second lieu, que Buloz prenne la moindre part à la direction de la *Revue de Paris,* dont il est seul responsable.

La deuxième lettre est de Buloz lui-même, qui répond à Dumas sur trois autres points :

1. A propos de l'anecdote sur *Cinna,* Buloz produit une lettre de Cavé, directeur des Beaux-Arts, qui dit :

Je me rappelle, en effet, qu'une faute d'impression a été signalée par moi sur l'affiche du Théâtre-Français. C'est tout ce qu'il y a d'exact et de sérieux dans l'anecdote racontée par la *Démocratie Pacifique.*

2. Sur la fausseté de l'assertion de Dumas que tous les auteurs dramatiques avaient été éloignés du Théâtre-Français par les méthodes de Buloz. Celui-ci donne une lettre de Scribe, qui nie qu'il y ait aucun nuage dans ses relations avec le commissaire royal.

3. Il traite d'invention et d'injure le « récit burlesque » sur la répétition du *Gladiateur.* Il parle des relations de Dumas avec la Comédie-Française, des « engagements pris et violés », des « demandes incessantes et jamais assouvies », et il menace de publier des chiffres officiels pour confondre le romancier, si ce dernier y tient absolument.

Quant à la *Démocratie Pacifique,* cet organe prenait un air d'impartialité qui ne pouvait tromper personne, en

assurant que, si Dumas ne l'avait pas demandé exprès, les menaces de Buloz n'auraient pas été publiées dans ses colonnes.

Nous terminerons par une toute petite remarque. Il paraît que M. Dumas avait bien raison de dire que M. Cavé est un homme d'esprit; M. Cavé nous semble, en effet, avoir résolu un problème difficile, celui de satisfaire M. Buloz en confirmant l'anecdote rapportée par M. Dumas. *Faute d'impression* est très joli.

§

Le 6 décembre, Dumas revient à la charge avec une quatrième lettre. Il remercie Bonnaire de s'être reconnu et d'avoir ainsi confirmé l'histoire de la lettre de 1838. En outre, il affirme que Bonnaire l'avait visité le lendemain pour amener une réconciliation entre lui et Buloz, qui promettait de reprendre *Christine* au Théâtre-Français; mais que lui, Dumas, n'en avait pas moins persisté dans son opinion. Et, l'incendie allumé à son entière satisfaction, il y apporte de nouveau combustible. Il cite une lettre d'Alexandre Soumet (17), couché sur son lit depuis cinq mois, qui confirme le récit sur le *Gladiateur*.

Les personnes qui vous ont parlé de mon intention de démentir notre ancienne affaire avec Buloz sont stupides, et j'ajouterais l'ingratitude à leur stupidité si j'étais capable de ne pas vous rendre la haute justice dans l'affaire du *Gladiateur*, où vous avez tout fait pour paralyser les mauvaises intentions d'une administration qui a fait jouer le *Gladiateur* trois jours avant le jour fixé, et qui a confié le cinquième acte à l'organe du souffleur, comme trois mille personnes peuvent l'attester.

Soumet relève aussi un autre grief contre Buloz à propos d'un article de la *Revue des Deux Mondes* sur sa *Divine Epopée*, qui avait paru peu de jours avant la repré-

(17) Cette fois, la lettre est datée. Son authenticité est discutée par Mirecourt, *op. cit.* p. 44.

sentation (18). Dumas saisit le ballon au bond et explique cette nouvelle affaire à ses lecteurs. Magnin devait faire pour la *Revue de Paris* un compte rendu de la *Divine Epopée*. Buloz va chez lui, lui dit « qu'il est important que l'article passe avant la représentation, lui prend des mains l'article commencé, sous prétexte qu'il sera plus rapidement fait à la *Revue des Deux Mondes* et surtout mieux approprié à la circonstance ». De cet article, paru huit jours avant la représentation du *Gladiateur*, Dumas donne un extrait assez peu élogieux, et il raconte que Magnin, au désespoir, écrivit une lettre d'excuses à Soumet.

Mais le hardi bretteur que fut le créateur de d'Artagnan, tout à fait heureux de se trouver dans une mêlée pareille, ne s'arrête pas là. Il reproduit deux lettres encore : une de L. Belmontet, gendre de Soumet, qui se plaint que « le féroce administrateur du Théâtre-Français » lui ait retiré ses entrées, à lui, un des auteurs de la *Fête de Néron*, tout en les laissant à bien des gens qui n'avaient rien écrit pour le théâtre; une autre d'Auguste Maquet, un des collaborateurs de la « fabrique de romans (19) ». Cette dernière lettre lançait une autre accusation contre la *Revue de Paris*, qui aurait fait subir à un compte rendu rédigé par Maquet sur le *Laird de Dumbicky* de « fâcheuses modifications ».

N'en doutez pas, le journal est l'impartialité même; car, tout en rognant çà et là quelques bribes des éloges qu'on vous attribuait, M. Buloz *qui revoit les épreuves de la « Revue de Paris »*, racontait à l'auteur de ce compte rendu, et cet auteur vous savez qu'il est de vos amis, M. Buloz racontait, dis-je, que vous aviez contribué surtout à la prospérité de la *Revue*,

(18) *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1841. Article par Gautier. « Nulle part, on ne sent l'étude de la nature », etc. Gautier se plaint surtout que l'œuvre de Soumet ne donne pas à la France l'épopée qu'elle attend.

(19) Voir le petit livre de M. G. Simon : *Histoire d'une collaboration*, Paris 1919.

en refusant de donner pour 500 francs des articles qui ne vous étaient payés que 150 francs à la *Revue*.

Maquet soutenait aussi l'accusation de Dumas contre Buloz, faite le 5 décembre; — la *Revue de Paris* aurait publié *Madame de Limiers* (de Maquet), puis, faisant la critique d'un autre roman du même auteur, étranger cette fois à la Revue (*Deux trahisons*), aurait signalé au public son style « déshonoré par une affectation entortillée et par l'incorrection grammaticale (20) ».

Cependant, avant de terminer sa quatrième lettre, Dumas a encore des cartouches à brûler. Il s'en prend ensuite à la lettre de Cavé à Buloz (du 4 décembre), et dit :

Je ne vois pas le moindre démenti dans les trois lignes dont elle se compose, j'y vois seulement la transaction de l'honnête homme avec l'homme honnête.

Il demande que Cavé nie formellement d'avoir raconté le fait rapporté par Dumas, et que ce dernier prétendait « plus que jamais tenir de sa bouche ». Il montre aussi — et justement — qu'on avait mal interprété ses propres paroles au sujet de Scribe, qu'il n'avait point accusé Buloz d'avoir éloigné le vaudevilliste du Théâtre-Français, mais qu'en engageant Frédérick on l'*aurait éloigné*. Pour finir, Dumas, peu content du nombre de disputants déjà engagés, y entraîne aussi Frédéric Soulié. Il avait rencontré cet auteur, dit-il, ce matin même, et Soulié s'était approché de lui avec les mots : « Ah! pardieu... tu es aimable; tu cites les auteurs qui ont à se plaindre de M. Buloz et tu m'oublies! » Dumas promit de réparer l'omission, et Soulié avait formulé sa plainte — encore

(20) Le compte rendu des *Deux trahisons*, de Maquet, est du 15 août 1844 (*Revue de Paris*). Il est d'Hippolyte Babou. Celui de Maquet sur *le Laird de Dumbicky* est de janvier 1844; article élogieux, avec quelques réserves : pour Maquet, *le Laird* n'avait pas la portée d'un *Antony* ou d'un *Henri VIII*. Dumas n'avait aucun droit de se plaindre de cette critique.

une histoire de volumes écrits pour la *Revue de Paris* et puis de querelle avec Buloz, avec une invitation à Dumas à comparer des comptes rendus contradictoires de la Revue (21). Ce que notre polémiste fait de bon cœur.

Le lendemain (7 décembre), nouvelles lettres à la *Démocratie Pacifique*. Parcourons :

1. Une petite note de Soumet à Dumas, affirmant l'exactitude de ce que celui-ci avait dit la veille sur Magnin.

2. Une lettre de François Lacombe, confirmant en détail le récit de Dumas sur la répétition du *Gladiateur* et le cartel envoyé à Buloz.

3. Une deuxième lettre de Lacombe, traitant de l'affaire Magnin. Lacombe déclarait pouvoir résumer fidèlement la lettre de Magnin à Soumet, qu'il avait lue et dont il avait retenu le sens. Elle offrait d'abord des excuses à Soumet, avec la remarque: « J'étais bien loin de croire M. Buloz capable d'une telle perfidie »; ensuite Magnin promettait de faire amende honorable en consacrant un article spécial à Soumet dans ses « Etudes sur les poètes dramatiques de l'antiquité », au risque de voir ses lecteurs s'étonner qu'il sautât d'un seul bond de l'antiquité aux temps modernes. En outre, comme s'il n'y avait déjà pas assez de sujets de dispute, Lacombe déclare qu'Auguste Desplaces, chargé de rédiger dans la *Revue de Paris* un long article sur la *Divine Epopée*, ayant déjà corrigé les épreuves de cet article, des changements notables et malveillants furent faits (par Buloz) entre la correction et l'impression définitive.

4. Une lettre de Bonnaire, niant la conversation que Dumas affirmait avoir eue avec lui au moment où Buloz

(21) *Revue de Paris*, juin 1836 et le 22 juin 1844, sur Dumas, Sue et Soulié. Il n'y a guère dans le premier article qu'une mention de ces auteurs; le second, au contraire (*Le Triumvirat du Roman-Feuilleton*) les bafoue. « Ils n'entendent rien aux affaires; ils ne reçoivent que cent mille francs par volume. »

devenait commissaire du roi, revendiquant encore une fois sa pleine et unique responsabilité pour la direction de la *Revue de Paris,* et expliquant que lui-même avait dû exiger de Maquet certaines modifications dans son compte rendu du *Laird de Dumbicky,* à cause des éloges, à son avis excessifs, que Maquet ne mesurait pas à son collaborateur. En somme, il accuse Maquet de partialité et d'un manque de scrupules. Cette fois, la *Démocratie Pacifique* ajoute une petite remarque :

Nous regrettons que M. Bonnaire, outre ses affirmations générales, n'ait pas donné un petit mot d'explication sur cette phrase de M. Maquet : « *C'est M. Buloz qui revoit les épreuves de la «Revue de Paris.»*

Simple insinuation, on le voit bien, que Bonnaire, comme Cavé, se prête lui aussi à des ambiguïtés voulues (22).

Le lendemain, 8 décembre, — on s'y attendait, — une lettre de Magnin, pleine d'indignation et bourrée de démentis. Il nie le récit que contenait la seconde lettre de F. Lacombe, parue la veille; il nie que Buloz fût jamais venu chez lui lui retirer des mains un article déjà commencé; il allègue au contraire que, Soumet lui ayant fait plusieurs visites pour lui demander un compte rendu de la *Divine Epopée,* il avait répondu que le temps lui manquait pour le faire.

C'est là une bien maigre récolte, mais le 9 décembre il y a foison. La *Démocratie Pacifique* publie ce jour-là *cinq* lettres, et par surcroît une lettre explicative de Dumas.

1. Soulié relève des erreurs de détail dans le récit de Dumas (4^e^ lettre à Laverdant, 6 décembre) sur son compte, tout en en confirmant la substance. Dumas avait, au contraire, demandé à Soulié son opinion de Buloz. « Je la lui ai dite et il a désiré savoir s'il pouvait la

(22) *Démocratie Pacifique,* 7 déc. 1844.

répéter »; la permission fut accordée, mais en dramatisant cette conversation Dumas avait froissé l'amour-propre de Soulié, qui ne voulait pas laisser croire aux lecteurs du journal qu'il demandait des réclames semblables. « Je ne demande à personne de me glorifier, mais je désire que personne ne me prête un ridicule, fût-ce dans la meilleure intention du monde. »

2. A cette lettre un peu pétulante, l'habile d'Artagnan répond par une petite note toute familière, qui escamote on ne peut mieux l'accusation d'avoir dénaturé les faits.

Merci, mon cher Frédéric. Je n'aurais pas osé te demander cette lettre; tu as le courage de tes opinions, tu les énonces tout haut, merci. Pardonne-moi la petite ruse que j'ai employée; elle était bonne puisqu'elle a réussi. Tout tien.

On pense bien que Soulié, en lisant cette réplique peu scrupuleuse, a pu grincer des dents!

3. Nouvelle lettre de Lacombe à Dumas. Pour réfuter Magnin, il assura que la lettre de ce dernier à Soumet était restée longtemps dans ses mains, et qu'il s'était plu à la communiquer à un grand nombre de personnes. Il invoque le témoignage d'Emile Deschamps (encore un combattant!), qui avait vu la lettre. Puis une péroraison assez insidieuse. « Puisque vous faites, avec une si noble ardeur, l'histoire de l'administration de M. Buloz, et que j'ai déjà parlé d'un de nos amis communs, Emile Deschamps, voyez-le; il peut vous faire de grandes révélations sur la conduite de M. le commissaire royal près le Théâtre-Français. J'ai promis de garder le silence sur certains actes plus ou moins graves, mais Emile Deschamps n'a pas contracté, que je sache, le même engagement moral. Etant lié par ma parole, je n'en dirai rien, à moins d'y être contraint; mais Emile Deschamps peut faire entendre sa voix de poète et d'honnête homme, et vous donner le dernier mot du système d'intimidation et de répulsion violente, absurde, inepte,

que M. Buloz a cru devoir mettre en usage contre les poètes dramatiques les plus recommandables de notre époque. »

L'amusante façon de garder le silence! Si c'est là se taire, quel dommage que l'aimable Lacombe n'ait pas eu la liberté de parler tout haut!

4. Mais voici une autre lettre, cette fois d'un nouveau venu, et encore au sujet de la fameuse critique de la *Divine Epopée* émise par la *Revue des Deux Mondes*. C'est E. d'Anglemont, qui cite « presque textuellement » la première lettre de Magnin, et lui fait dire que Buloz et Bonnaire, tout en se montrant on ne peut mieux disposés à l'égard de Soumet, ont toutefois demandé à Magnin de permettre qu'un autre se chargeât du compte rendu; « vous n'y perdrez certainement pas: l'article sera mieux et plus promptement fait », avaient-ils dit à Soumet.

5. Enfin, Maquet envoie, et Dumas commente, une lettre de Bonnaire, datée le 22 novembre 1844. Nous citons :

*Lettre de M. F. Bonnaire à M. Maquet.*

Mon cher Maquet,

*Je n'ai pas vu la pièce de Dumas* [le *Laird de Dumbicky?*]; mais d'après ce que j'en entends dire, ce n'est peut-être pas le cas d'emboucher la trompette. Malgré nos sympathies, et peut-être à cause de nos sympathies, nous lui devrions quelques petits conseils d'amis; qu'en pensez-vous?...

Voilà, ajoute Dumas, une lettre qui a été écrite au moment même où la *Revue de Paris* publiait les derniers chapitres de *Fernande* (23)!

Est-ce assez de complications? On l'aurait pensé. La *Démocratie* l'a pensé évidemment, car, le 10 décembre,

(23) Les dates jurent un peu : *Fernande* finissait en mars, cette lettre porte la date du 22 novembre. Que penser de cette lettre de Bonnaire, sinon que le directeur de la *Revue de Paris* voulait, avec autant de tact que possible, faire sentir à Maquet l'extravagance de ses éloges de Dumas?

elle donne son jugement après avoir communiqué encore deux lettres. La première est d'Auguste Desplaces, qui démentait sans cérémonie les assertions de Lacombe. L'article de la *Revue de Paris* sur la *Divine Epopée* n'avait point subi de changements; au contraire, Soumet lui-même en avait été charmé, et lui avait écrit une lettre gracieuse pour le remercier de son travail, « un des plus féconds en éloges que la *Revue* ait publiés ». Et Desplaces proteste contre la façon dont on se joue, en de pareils débats, des noms de « certains esprits cultivant l'art avec recueillement », c'est-à-dire d'Emile Deschamps. La dernière lettre de cette série est encore de Magnin, qui cette fois tient, à contre-cœur, à donner une explication complète de l'affaire *Divine Epopée* en ce qui concerne la *Revue des Deux Mondes* (comme Desplaces venait de le faire pour la *Revue de Paris*). Voici son explication : Soumet lui avait demandé un compte rendu de son poème. Magnin lui répondit, le 24 février 1841, qu'il n'avait pas alors le temps de le faire, mais que la chose serait faite plus tard, si Soumet y consentait; celui-ci accepta. Plus tard, il vint voir Magnin, ayant entendu dire que Buloz avait confié le compte rendu à un autre rédacteur.

Je l'assurai qu'il était dans l'erreur, et que rien de pareil n'avait eu lieu; qu'à la vérité la *Revue* aurait désiré avoir promptement un article sur son poème, et je lui fis comprendre que cela vaudrait mieux aussi pour lui.

Soumet exigea donc que le compte rendu fût confié à Belmontet ou à Deschamps, mais Magnin dut répondre que ces deux messieurs n'étaient pas collaborateurs de la *Revue*. A la fin, Théophile Gautier fut chargé de la tâche (24).

Le jugement de M. Gautier... fut loin de répondre à ce qu'attendaient M. Soumet et ses amis. Celui-ci s'en plaignit

(24) L'article est du 1er avril 1841; voir plus haut, note 18.

à moi en termes fort vifs et je lui répondis pour lui témoigner le regret véritable que j'éprouvais de n'avoir pas mieux réussi dans mes efforts. Mais, je le répète, je suis bien sûr de ne m'être pas servi de l'expression que m'attribue la mémoire fautive de M. Lacombe.

Suit une revendication de la liberté de la critique littéraire, qui est, il faut le croire, le vrai sujet de cette attaque de Dumas et de ses partisans contre les revues de Buloz.

II

Avec ces deux lettres la correspondance cesse, et la *Démocratie Pacifique* cherche à clore les débats. Ayant tiré son profit de l'affaire sous forme d'une circulation augmentée, elle demandait que les accusations de Dumas et de Soumet contre la direction du Théâtre-Français fussent prises au sérieux, mais regrettait que la dispute eût tourné en puérilités. Elle déclarait donc l'incident clos, sauf pour la dernière réponse de Dumas, qui devait paraître dans quelques jours. Il est toutefois facile de provoquer une querelle, autre chose est de l'apaiser. Le 10 décembre, *la Presse* y apporta sa contribution : on a vu qu'elle s'était rangée du parti de Dumas.

Nous avons dit que M. Buloz... ne pouvant se consoler du départ des écrivains qui se sont séparés de lui *par impatience de sa direction salutaire,* les faisait injurier en vers et en prose; singulier moyen de les ramener! Nous avons cité la prose, citons maintenant les vers.

Il s'agit d'une livraison récente de la *Revue des Deux Mondes,* dont *la Presse* reproduit une satire en vers, *Les Trafiquants littéraires,* par Amédée Pommier (25). Ce poème assez médiocre attaque les littérateurs commerçants qui ont été, à en croire les critiques de cette période, le gros scandale de l'époque Louis-Philippe. Eu-

(25) *Revue des Deux Mondes,* 1er déc. 1844.

gène Sue et *Le Juif Errant* y trouvent leur compte, mais la principale victime est Dumas. Voilà en effet la revanche des partisans de Buloz, qui jusque-là s'étaient tenus sur la défensive. Le fécond romancier se trouve frappé dans un endroit vulnérable, — il est question pour la première fois de son système de collaboration :

> Autrefois, on faisait ses ouvrages soi-même;
> On portait sur ce point le scrupule à l'extrême.
> Maintenant, on s'y prend de tout autre façon;
> Chacun a son manœuvre et son aide-maçon;
> L'un fait le sérieux, et l'autre le folâtre;
> L'un fournit le moellon, l'autre gâche le plâtre;
> L'un couve l'œuf après que l'autre l'a pondu.
> On n'y connaît plus rien et tout est confondu.
> Car les livres nouveaux que Paul met en lumière
> Sont combinés par Jean et sont écrits par Pierre...
> Le parrain d'un ouvrage et l'auteur putatif
> N'en est jamais le père et l'auteur effectif.
> Ce ne sont que trafics, que fausses signatures,
> Que déprédations, mensonges, impostures.
> Les fameux aux petits servent de prête-nom.

Etc.

Pour exécrables que soient ces vers, leur sens est clair, et *la Presse* en sent toute la force. Elle commence par assurer que le poème s'applique mieux à Scribe qu'à Dumas.

> Et quand il serait vrai que MM. Alexandre Dumas, Eugène Sue et autres écrivains en nom et en vogue se fissent aider par des collaborateurs anonymes, en quoi cela regarde-t-il le public? Que lui importe? Ce qui lui importe, à lui, c'est l'œuvre, et non l'ouvrier. S'il en était autrement, il faudrait bannir de tous les musées du monde les tableaux célèbres qui en font la richesse! Est-ce qu'on a jamais demandé compte à tous les grands maîtres, qui ont brillé par leur intarissable fécondité, et laissé à la postérité d'impérissables noms? Est-ce qu'on leur a jamais demandé compte des coups de pinceau donnés par leurs élèves?

Et *la Presse* glisse habilement de cette considération

à une diatribe contre l'impatience des jeunes auteurs et la sinistre facilité qu'ils trouvent à placer leurs œuvres, « grâce au feuilleton », qui accepte tout. Chef-d'œuvre d'ingéniosité venant d'un journal qui avait tout récemment consacré un éloquent article à la défense du roman-feuilleton (26). Mais ce rusé quotidien ne manque pas d'autres armes. Il n'a qu'à référer le lecteur à la *Revue des Deux Mondes* du 14 mai 1844, pour prendre cette revue en flagrant délit de bafouer les prétentions poétiques de ce même Amédée Pommier (dans ses *Colères*). « Eh bien! c'est à ce poète, accusé par la *Revue de Paris* « de diffusion, de faux goût, d'incorrection, de dérè« glement, de cynisme, d'impudeur », etc., etc..., que M. Buloz ouvre à deux battants les portes de la *Revue des Deux Mondes,* et confie le soin de rappeler au sentiment de la dignité des lettres les écrivains qui l'oublient à ce point d'écrire des feuilletons dans le *Siècle,* dans le *Constitutionnel,* dans le *Journal des Débats* et dans *la Presse.* » Par manière de défi, la *Presse* publie, à partir du 25 décembre, un nouveau roman-feuilleton, *la Reine Margot,* œuvre de notre héros lui-même.

Mais nous n'avons pas encore écouté la *Revue de Paris,* qui, le 1er octobre, avait donné un compte rendu favorable du *Monte-Cristo* de Dumas (article d'Hippolyte Babou). Elle était cependant devenue un peu moins bienveillante le 7 novembre, dans un article anonyme intitulé *La Critique et la Littérature du Jour.* Elle y avait parlé des grosses fortunes faites par certains littérateurs avides.

Bientôt, les écrivains dont nous parlons ont pris goût à l'existence somptueuse qu'on leur faisait; prodigues de leurs revenus, ils ont dû être prodigues de leur plume... Les romanciers du feuilleton, semblables à des acteurs qui courent de théâtre en théâtre, ont passé d'un journal à l'autre, déterminés seulement dans leurs migrations sans pudeur par les offres

(26) 8 décembre.

des enchérisseurs de la presse. Qu'est devenu leur style? que sont devenues leurs pensées, leurs convictions, après tous ces trafics avec les marchands du temple?

La *Revue* a donc déclaré la guerre à la littérature industrielle, mais un ami de Dumas aurait pu flairer un chagrin évident dans ces lignes qui parlent du passage des écrivains d'un journal à l'autre. Quoi qu'il en soit, la livraison du 5 décembre contient un article, *De la littérature improvisée,* de Paulin Limayrac, qui prend connaissance de la dispute de la *Démocratie Pacifique.* Avant d'aborder la question principale, Limayrac touche, comme d'habitude, au système de Dumas, en parlant de « jeunes talents dans la rue et forcés d'aller s'enrôler, pour un mince salaire, sous le drapeau de quelque haut baron de contrebande qui les déclarera taillables et corvéables à merci ». Dumas est nommé expressément. Mais Limayrac devait aussi repousser l'accusation contenue dans la troisième lettre de Dumas à Laverdant. Il le fait dans les termes que voici :

J'entends dire que nous exagérons volontiers ici toutes les fois qu'il s'agit de certains romanciers célèbres, et que ce n'est pas le désir d'être impartial qui pousse notre plume; que ce pourrait bien être quelque chose comme le désappointement, et que notre critique aurait pour muse une petite et misérable passion, le dépit. En un mot, la *Revue de Paris* ne serait sévère pour M. de Balzac, et la *Revue des Deux Mondes* pour Mme Sand, que parce que ces deux romanciers sont allés porter leurs succès ailleurs. On va voir ce qu'il en est.

La véritable explication, c'est que Balzac ne pouvait pardonner à la critique d'être sincère, et qu'il « prit feu, déclara la guerre et se réfugia chez les Volsques » au premier prétexte; que Mme Sand, à partir de *Horace,* devenait socialiste, et que la *Revue de Paris,* qui combattait le socialisme, la combattait elle aussi, pour être logique.

C'est ainsi que la critique mérite les grosses accusations qu'on lance contre elle! elle n'a pas voulu pactiser, ni abdiquer, voilà son crime.

Enfin, le 13 décembre, le *Journal des Artistes* croit calmer toute cette ébullition en publiant une lettre d'Edouard Bergounioux. Celui-ci, tout au début de la querelle, avait écrit une lettre pour défendre Buloz, et ne pouvait être suspect de partialité puisque ce dernier avait refusé une de ses nouvelles présentée à la *Revue des Deux Mondes,* et que Bergounioux était par conséquent libre de toute obligation envers lui. Sa lettre est très sensée, et fait des efforts pour présenter l'affaire raisonnablement. Voici son argument : Scribe ayant écrit une lettre qui exonère Buloz, Vigny ayant fait des déclarations verbales dans le même sens, Hugo s'étant tu, c'est Dumas seul avec qui le commissaire royal est en cause. Bergounioux entreprend donc de montrer que le régime de Buloz a été avantageux, et pour la fortune administrative du Théâtre-Français, et pour sa direction littéraire. Pour la première partie de sa tâche, il donne des chiffres; pour la seconde, il dit :

Nous voulons croire M. Dumas de bonne foi quand il parle ainsi (en alléguant que Buloz avait reçu mission d'arrêter l'essor de la littérature); mais, comme nous le croyons aussi de bonne foi, quand il affirme plus loin que M. Buloz ne reste commissaire royal que par la toute-puissance des *deux revues qu'il dirige et qui épouvantent les deux ministres* (1re *Lettre à M. D. L.*), chacune de ces assertions détruisant l'autre, n'est-on pas autorisé à les considérer toutes deux comme non avenues?

Il montre ensuite que Buloz avait encouragé George Sand à écrire pour la scène, qu'il avait même réussi à réconcilier Soumet avec le comité du Théâtre-Français après une brouille, et que ni Hugo, ni Scribe, ni Delavigne, ni Soumet, ni Belmontet n'avaient de véritables griefs contre le commissaire.

Reste le tort fait à M. Dumas. Et Bergounioux entreprend de démêler cette affaire aussi. Il examine les relations de ce dramaturge avec le Théâtre-Français. Cela commence avec *Antony,* que Dumas retira trois jours avant la première représentation au Théâtre-Français pour le porter à la Porte-Saint-Martin, après que toutes les préparations étaient faites. Puis, en 1837, *Caligula,* pour lequel Dumas reçut une prime de 5.000 francs, et qui coûta 39.000 francs pour frais de costumes, etc. La pièce tomba, et Dumas en blâma Vedel, alors directeur. Ensuite, Buloz devint commissaire et — ô miracle! — c'est lui qui encourage Dumas et lui promet une seconde prime; c'est à lui que Dumas écrit :

Faites donc ce que je vous ai dit, *très cher...* Allez trouver M. Duchâtel... *priez-le de m'accorder la même somme,* et à l'instant j'arrive avec cinq actes de comédie.

*Mademoiselle de Belle-Isle* en résulta, et Dumas, ébloui par le succès, demanda à Buloz de soutenir sa candidature à l'Académie (27).

Non, ce n'est point sa dignité froissée par les formes un peu rudes, trop rudes de M. Buloz, qui ont éloigné M. Dumas du Théâtre-Français. Ce qui les a divisés en a divisé bien d'autres, c'est la question d'argent. M. Dumas avait contracté l'habitude, l'habitude fort douce, nous en convenons, de se faire assurer, souvent de toucher d'avance, avec un accompagnement de cent vingt francs de billets par représentation, deux primes d'encouragement; l'une au théâtre, d'un chiffre qui a varié, l'autre de six mille francs, au ministère.

En conséquence, après *Mademoiselle de Belle-Isle,* Dumas produisit tant de pièces qui tombèrent à plat que le comité du Théâtre-Français, « fatigué de faire des largesses sans utilité », obligea Buloz à ne plus pro-

(27) Lettres du 15 juin 1841. Pailleron, II, p. 235. Bergounioux est inexact. *Mademoiselle de Belle-Isle* fut jouée en 1839; il s'agissait en 1841 d'*Un Mariage sous Louis XV*. En même temps, Dumas achevait son *Chevalier d'Hermental* pour la *Revue des Deux Mondes,* qui le refusa.

mettre de primes. Buloz céda, « et cette faiblesse fut son premier tort envers Dumas ». Cela pour la prime proportionnelle; le ministère également, après avoir donné à Dumas, au cours de cinq ans (1840-1844), 27.000 francs en primes, les supprima aussi à son tour. Dumas pressa Buloz d'attaquer le ministère dans ses revues; Buloz s'y refusa, et voilà l'origine de la querelle : Bergounioux conclut de là que le seul tort de Buloz était d'avoir déjà gaspillé tant d'argent en subventionnant Alexandre Dumas.

Cependant, l'auteur de cet article, pour être impartial, donne raison au romancier dans ses plaintes contre la *Revue de Paris* au sujet de *Fernande*.

Dans une de ses *tablettes*, dit-il, la *Revue de Paris* a parlé de M. Dumas avec un persiflage et un dédain que nous ne pouvons approuver.

D'ailleurs, s'il est vrai que Buloz est étranger à la rédaction littéraire de sa deuxième revue, « il serait mal venu de dire que la *Revue de Paris* échappe tout à fait à son influence », même quand il n'est pas membre de la nouvelle société de direction. Néanmoins, un écrivain doit savoir supporter avec dignité, même une critique injuste. Dumas a manqué son but en le dépassant. Les deux revues ont une fonction très utile, celle d'offrir leurs colonnes à des auteurs qui veulent échapper à la littérature *facile*; Dumas lui-même, une fois fatigué de cette facilité littéraire, pourra y revenir. L'œuvre de Buloz en particulier a été saine, juste et féconde, gâchée seulement un peu par le manque de courtoisie que tout le monde sait être un de ses défauts signalés. Il ne faut pas supposer non plus que les critiques des deux Revues, surtout Gustave Planche, soient assez dociles pour prêter leur plume à toutes les tâches que Buloz leur assigne, ce dont Dumas les accuse. Et enfin, Bergounioux reconnaît bien que toutes les lettres publiées

dans la presse contre Buloz ont eu pour but de forcer sa démission.

Qu'on ouvre les revues, que l'on consulte les dates, et l'on verra que, sans renoncer à son indépendance, sans se condamner à l'adulation, la critique avant la nomination de M. Buloz au commissariat n'avait jamais été, dans les *Revues*, d'une justice aussi bienveillante pour les pièces nouvelles jouées sur le théâtre de la rue Richelieu (28).

§

Dumas était-il vaincu? On aurait tort de le croire. Il avait encore son dernier mot à lancer dans la *Démocratie Pacifique*. Il le fit attendre un peu, mais, le 26 décembre, paraît sa cinquième et dernière lettre à Désiré Laverdant. Il s'y félicite d'abord du courage dont il avait fait preuve en bravant le commissaire du roi.

A l'heure qu'il est, tout le monde a le courage d'attaquer le roi, tout le monde a le courage d'attaquer les ministres; mais tout le monde n'a pas le courage d'attaquer un homme qui porte, comme une paire de pistolets, deux revues à sa ceinture (29).

Pour garder les rieurs de son côté, Dumas donne ensuite une version amendée de l'anecdote de *Cinna*. En même temps que *Cinna*, le drame *Angelo* était représenté au Théâtre-Français, et l'affiche était ainsi conçue :

CINNA
*Tragédie en cinq actes et en vers, de* Racine.
ANGELO
*Drame en quatre actes et en prose de M.* VICTOR HUGO.

Cavé, voulant indiquer l'erreur à Buloz, aurait mis le doigt sur le mot *Racine,* en disant :

— Comment, vous ne voyez pas *Racine*?

(28) Cette apologie de Buloz n'alla pas sans récompense. A partir de février 1845, Bergounioux est collaborateur à la *Revue de Paris*.
(29) Mot que Dumas attribue à Méry.

— Ah! oui, dit M. le commissaire du roi, *Racine* en petites lettres et *Victor Hugo* en grosses lettres. Que voulez-vous, ce sont de ces petits sacrifices qu'*en bonne administration* il faut faire à la vanité des auteurs.

Nous sommes heureux, ajoute Dumas, que le prétendu démenti de M. Cavé ait rappelé à MM. Alphonse Karr et Dujarrier, qui nous l'ont transmis, ce précieux détail que nous avions oublié (30).

Voici une autre anecdote, que Dumas dit tenir de Soumet :

M. Guiraud, l'auteur des *Machabées* et du *Comte Julien*, lisait à M. Buloz une tragédie nouvelle.

— Monsieur, demanda le commissaire du roi après le second acte, est-ce que vous allez me lire cela jusqu'au bout?

Puis Dumas revient au cas de Scribe, et explique la lettre qu'il avait écrite pour Buloz par le fait que le vaudevilliste achevait une comédie pour le Théâtre-Français et ne voulait pas se brouiller avec le commissaire; la conclusion polie de sa lettre : « *Daignez* agréer, monsieur », etc., ne serait que de l'ironie pour marquer son mépris.

Ensuite, il y a une autre revue ennemie de Dumas qu'il s'agit de confondre. C'est le *Corsaire-Satan*. Or, avant l'union du *Corsaire* avec le *Satan*, ce dernier journal prenait plaisir à narguer Buloz. Dumas cite de ses articles parus aux mois de juillet et d'août; nous en reproduisons un extrait :

PETIT COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE

*Le Semainier*. — Que donnerons-nous après-demain, monsieur Buloz?

*M. le Commissaire*. — *Le Mercure Galant*, de Boursault. Je l'ai beaucoup connu, Boursault : il avait un très beau jardin du côté de la rue Blanche.

(30) Karr, auteur des *Guêpes*, et Dujarrier, rédacteur à *la Presse*, donc partisan de Dumas.

*Le Semainier.* — Et avec ça?

*M. le Commissaire royal.* — Avec ça?... *Polyeucte,* de Racine.

*Le Semainier.* — *Polyeucte,* de Racine! (*Haut :*) C'est bien, monsieur le Commissaire. (*Un peu plus bas et se retirant :*) *Polyeucte,* de Racine... Bon... le pauvre commissaire royal, il y va absolument comme une oie qui abat des corneilles.

Cette anecdote, continue le *Satan,* remonte aux premières années du commissariat, époque à laquelle M. Buloz pouvait penser que *Polyeucte* était de Racine. « Maintenant, il croit que c'est de Voltaire. »

Malheureusement, depuis septembre, le « mariage » des deux revues ayant eu lieu, on prenait maintenant le parti de Buloz. En effet, le *Corsaire-Satan,* le 28 décembre, prononça définitivement contre Dumas.

Le côté plaisant de la chose [c'est Lepoitevin Saint-Alme qui parle], c'est de voir la *Démocratie Pacifique,* cet organe du progrès socialiste, cet organisateur du travail, prêter complaisamment ses colonnes à cet intolérable abus de la fabrication littéraire. Que vont dire Saint-Simon et Fourier? Que va devenir la maxime fondamentale du Phalanstère : *A chacun selon sa capacité* (31)?

Après avoir signalé la défection du *Corsaire-Satan* dans cette cinquième Lettre que nous sommes en train d'analyser, Dumas parle d'une brochure de Buloz contre lui que nous n'avons pu trouver; puis il aborde derechef la question des primes, sujet de l'attaque de Bergounioux dans le *Journal des Artistes.* Il rappelle à ses adversaires que d'autres que lui avaient l'habitude de toucher des primes, que Hugo, Scribe et Delavigne recevaient d'ordinaire mille francs par acte, tandis que, à l'exception de *Caligula,* pour lequel la prime proportionnelle fut convertie en prime ferme, lui n'avait reçu que cinq cents francs par acte. D'ailleurs Rémusat en

(31) Horrible salmigondis! Le *Corsaire-Satan* confond le Fouriérisme avec le Saint-Simonisme, auquel cette maxime appartient.

personne avait offert à Dumas de faire combler par le ministère la différence qu'il y avait entre ses traités et ceux des autres dramaturges. Et même avec cela Dumas calcule tout l'argent que ses pièces lui ont apporté depuis sept ans et le compare avec le traitement reçu par Buloz comme commissaire royal; il y a une différence de 4.500 francs au bénéfice de Buloz.

M. Buloz aura donc touché en sept ans 4.500 francs de plus pour détruire que je n'aurai touché, moi, pour édifier.

Il cite ensuite une lettre de Vacquerie, qui lui donne, de la part de Victor Hugo, la permission de traiter dans ses lettres la question des primes, et qui contient l'assertion que Hugo venait de signer un traité avec un autre théâtre non subventionné par lequel il recevait trois mille francs, au lieu de mille francs par acte (32). D'ailleurs, les primes n'étaient pas du tout un acte de charité de la part du ministère, mais une partie régulière des marchés conclus. Finalement, plongeant plus profondément encore dans une complication de chiffres, Dumas se met à prouver que, pendant dix-huit mois, en écrivant des pièces de théâtre au lieu de faire des romans, il a fait un sacrifice en gros de 137.000 francs, sacrifice qu'il est prêt à répéter pourvu qu'il en résulte quelque avantage pour le drame français!

Toujours la question d'argent! Il paraîtrait aux lecteurs de la *Démocratie Pacifique* qu'il n'a pas d'autre préoccupation, s'il ne s'efforçait de conclure sur un ton plus élevé. Donc, il se souvient tout à coup que le journal fouriériste, qui lui a prêté sa publicité, nourrit de hautes idées sur la mission divine de l'artiste. C'est par conséquent le moment pour un petit sermon. Le voici :

La France, par sa position topographique, est destinée à être l'arche de toutes les idées, le tabernacle de toutes les

(32) La lettre de Vacquerie est sans date. De quelle pièce de Hugo s'agit-il? Hugo avait abandonné la scène depuis la chute des *Burgraves*.

poésies. Placée sous une zone tempérée, elle a assez de jours purs pour comprendre la littérature, aux contours arrêtés, de l'Espagne et de l'Italie; assez de jours nuageux pour sentir la poésie flottante et vaporeuse de l'Allemagne et de l'Angleterre, enfin, assez de force et de justice pour faire à Dante et à Alfieri, à Shakespeare et à Sheridan, à Gœthe et à Schiller, à Lope de Vega et à Caldéron, la part qui leur est due dans cette immense Babel que l'esprit humain bâtit depuis le deuxième siècle, et que la main du Seigneur lui-même tenterait en vain de renverser, si près qu'elle soit du ciel. Douée, comme centre, d'une puissance d'assimilation supérieure à celle de toutes les nations ses voisines, elle pouvait joindre à la raison et à l'esprit, qui sont ses qualités distinctives, la rêverie de Dante, l'humanité de Shakespeare, le pittoresque de Caldéron, la fécondité de Lope de Vega, la passion de Schiller, le philosophisme poétique de Gœthe. Les hommes n'eussent pas manqué à l'œuvre; il ne s'agissait que de ne pas les décourager.

Tandis que le baron Taylor tenait le gouvernail, tout allait à souhait. Malheureusement, voilà Buloz qui est venu tout gâter.

...Un jour on redira comme une des choses les plus curieuses qu'ait enfantées le chaos dans lequel nous vivons, qu'il y a eu un petit-fils de Louis XV et un successeur de Colbert qui ont mis à la tête de l'art dramatique en France, un homme qui ne savait pas que *Cinna* fût de Corneille.

Et, pour ne pas continuer trop longtemps dans le style noble, notre épistolaire conclut avec un nouveau coup d'épingle dans la chair de son ennemi :

Il est vrai qu'on ajoutera que cet homme était Savoyard et qu'on a été obligé de le naturaliser pour en faire un commissaire royal.

§

Dumas avait eu tort d'en appeler aux préjugés de race. Le *Journal des Artistes* releva le gant, mais avec une discrétion ironique.

Nous ignorons quels sont les ancêtres de M. Dumas, quel pays ils habitaient, et peu nous importe; mais n'est pas toujours Savoyard qui veut (33).

C'est là une réprobation selon les formes; Eugène de Mirecourt, dans sa *Fabrique de Romans,* y mettra moins de cérémonie, en éclaircissant la question des origines de la Maison Dumas.

Il tient du nègre et du marquis tout ensemble. Cependant, le marquis ne va guère au delà de l'épiderme... M. Dumas jette l'or par les fenêtres; il courtise la brune et la blonde. Il effleure la passion... Marquis! Le beau sexe, admirant l'éclat d'un nom splendide, vaincu par une prodigalité folle, affriandé par les promesses d'une encolure puissante... ne tarde pas à recourir au flacon d'éther pour neutraliser certain parfum suspect, qui vient se mêler indiscrètement au charme du tête-à-tête : Nègre!

Et autres aménités dans le même goût...

Mais n'oublions pas l'affaire Buloz. Ce même numéro du *Journal des Artistes* reprend toute la discussion dans un article non signé, probablement de Bathilde Bouniol, qui se chargeait d'ordinaire des affaires de ce genre (34). Indigné de la persistance de Dumas à demander la démission de Buloz, le rédacteur anonyme s'engage à donner l'histoire tout entière des relations du dramaturge avec le Théâtre-Français.

Par traité du 21 avril 1843, Dumas promet trois pièces : deux comédies, un drame. Pour la première pièce, les *Demoiselles de Saint-Cyr,* déjà lue et reçue, il recevra une prime ferme de 5.000 francs. Les deux autres, qu'on devra lire, l'une le 1er avril 1843, l'autre janvier 1844, n'auront droit qu'à une prime conditionnelle — 5.000 francs pour chacune, pourvu que la recette brute des vingt premières représentations de chaque pièce dépasse la somme de 50.000 francs. — Dumas respecta le

(33) *Journal des Artistes,* 5 janv. 1845.
(34) *Le Théâtre-Français et M. Alexandre Dumas.*

traité en ce qui concerne la première pièce, dit le *Journal des Artistes,* puisque la prime était sûre. Mais dans la seconde, *Une Conspiration sous le Régent,* la censure, craignant que les basses adulations prodiguées au Régent ne suscitassent dans la presse des satires contre son petit-fils le roi Louis-Philippe, exigea quelques changements sans importance. Voilà pour Dumas, qui avait peur pour le succès de sa pièce, et qui tenait à son argent, une occasion de se plaindre et d'affirmer qu'on faisait violence à ses affections dynastiques : il exigea six mille francs de dommages « comme fiche de consolation. Il en reçut trois mille et se tut ». Il trahissait ainsi, en cédant à la censure, les intérêts de la Comédie-Française. Premier grief de la Comédie contre lui.

Deuxième grief : Cette pièce, *Une Conspiration sous le Régent,* était déjà tirée d'un roman-feuilleton, le *Chevalier d'Hermental* (publié dans le *Siècle*); Dumas en tira à son tour un deuxième roman, *la Fille du Régent,* qu'il promit au *Commerce.* Mais il dut s'engager, avec ce journal, à ne pas finir la *Conspiration* pour le Théâtre-Français avant que quatre mois fussent écoulés depuis l'entière publication du roman!

> C'est là ce qui s'appelle posséder à fond la science de l'industrie littéraire — il est impossible de mieux utiliser ses *produits* (35).

Mais offrir ainsi une pièce déjà « déflorée » d'avance, et puis ajourner sa mise au point lorsque le Théâtre-Français la réclamait d'urgence, c'était manquer doublement à ses obligations. La Comédie-Française se vengea en refusant la reprise de *Christine,* ce que Dumas ne lui pardonna point.

Le 1er janvier 1844 arriva; le drame qui devait venir ne vint point. Le Théâtre-Français n'insista pas. D'ail-

(35) Terme appliqué par Dumas lui-même à ses productions littéraires.

leurs, Dumas avait déjà proposé de venir lire à sa place un drame de Dennery, *Les Neveux de Bassompierre*. « Vous refuserez, avait-il ajouté, et tout sera dit. » Cependant les quatre mois stipulés par le *Commerce* étaient écoulés, et Brunswick, le collaborateur de Dumas, entreprit des négociations avec le comité pour faire jouer la *Conspiration*, s'engageant à faire accepter par Dumas les quelques modifications qu'exigeait la censure. Le comité résistait, mais Buloz prit le parti de Dumas et obtint son consentement. Puis Dumas revint sur les conditions que Brunswick avait faites en son nom, et demanda qu'on rejouât *Christine* (36) avant tout autre pourparler. Brunswick protesta, mais céda enfin à son collaborateur. « Que vouliez-vous que je fisse, dit-il au comité : M. Dumas... est furieux contre le Théâtre, il n'y a qu'un moyen de le calmer, *c'est de lui faire obtenir du ministère de l'Intérieur une prime* de cinq mille francs. » Le comité refusa net, et ce soir-là Dumas présenta son ultimatum : « on ferait ceci, on ferait cela, autrement *l'on verrait* ». Le Comité s'en moqua, et la guerre éclata — dans le feuilleton de la *Démocratie Pacifique*, mais non avant qu'une dernière tentative de réconciliation eût été faite par Buloz lui-même.

Après avoir dévoilé ainsi les vrais motifs du dramaturge, le *Journal des Artistes*, qui se sentait victorieux, poussa son avantage, réfuta l'anecdote sur Guiraud lisant sa pièce à Buloz en rappelant que la tragédie en question (*Doña Juana*) avait été lue devant le Comité, qui l'avait refusée à l'unanimité, et conclut ainsi :

Toutefois, reconnaisons-le, la position que prend M. Dumas dans cette lettre n'est plus celle qu'il s'était donnée dans les premières. L'accusateur s'y laisse voir malgré lui assis à son tour sur la sellette. La défense tient autant de place que l'atta-

(36) « *Christine* était alors en répétition à l'Odéon. M. Dumas l'avait sans doute *oublié* », ajouta malicieusement l'auteur de cet article.

que. Un pas de plus, et nous ne doutons point que ce pas ne soit franchi, vous verrez M. Dumas consacrer une sixième lettre tout entière à sa justification.

Cette sixième lettre ne vint jamais. L'affaire aura encore plusieurs répercussions, mais elle est à peu près terminée pour le présent, quitte à se reprendre de plus belle en 1851 (37). Un autre sujet de polémique allait survenir, toujours autour de Dumas. Nous avons vu que la question de son système de collaboration littéraire avait déjà trouvé quelques commentateurs, surtout dans la satire d'Amédée Pommier publiée dans la *Revue des Deux Mondes* (37). Le 29 décembre 1844, la Société des Gens de Lettres, s'intéressant aux bruits qui circulaient contre Dumas, déclarait « qu'*il était urgent de régler la collaboration dans les œuvres littéraires* », ayant déjà, la veille, effectué une confrontation entre Dumas et ce maître de la médisance, Eugène de Mirecourt. C'est à celui-ci que nous empruntons ces détails. Mieux vaut pour sûr n'y pas trop appuyer, puisque Mirecourt-Jaquot est un hardi menteur, mais le fait est qu'il frappa si dru que d'Artagnan, déconcerté, rengaina sa dague de polémiste pour aller consulter les gens de robe. Mirecourt dut subir des poursuites judiciaires et fut condamné à payer dommages-intérêts pour diffamation.

Et la vérité sur l'affaire Buloz-Dumas? Elle ne paraît pas très difficile à trouver. Plusieurs auteurs avaient des griefs contre Buloz. Ses Revues avaient trop critiqué leurs œuvres, ou bien il avait dû, en sa qualité de commissaire royal, refuser leurs pièces. Doué de peu de tact, il avait mis trop peu de façons à ces refus, et ses rédacteurs, Planche en particulier, trop peu de ménagements dans leurs articles de critique. Quant à Dumas lui-même,

(37) Voir Mme Pailleron, t. II, pp. 250 et suiv. Avant elle, M. Ch. Glinel était revenu sur la querelle Dumas-Buloz dans une étude *Fr. Buloz ennuyé par M. Dumas*, publiée dans le *Bulletin de la Société Académique de Laon* (1905).

malgré ses énormes recettes, il était toujours à court d'argent, et il faut attribuer sa saillie contre Buloz, d'abord à ses embarras pécuniaires, ensuite à son humeur belliqueuse — son épée, comme celle de ses créations romanesques, était prête à tout moment à sauter du fourreau. Et la *Démocratie Pacifique*? Que gagna-t-elle à l'affaire? Une certaine notoriété éphémère, qui se traduisit par une augmentation d'abonnements, mais elle n'en sortit pas tout à fait sans souillure.

Sans aucun doute, disait le *Corsaire-Satan,* tournant ses batteries contre le journal fouriériste, M. Alexandre Dumas, en vous adressant cinq lettres consécutives... s'est donné à votre égard le mérite d'un procédé touchant et généreux; car enfin, au prix de facture, ces lettres valent 2.500 francs comme un liard. Répétées par la *Presse,* elles valent en outre 2.500 francs comme un autre liard, en tout 5.000 francs, qui doivent être portés à votre avoir. Mais ce n'est pas une raison pour sacrifier vos principes, votre maxime, et renier vos dieux... Tenez, nous allons vous donner un bon conseil : demandez cinq autres lettres à M. Dumas et cinq autres réclames à la *Presse,* puis, ces choses faites, rentrez prudemment dans vos principes, remettez vos dieux en grâce, regrattez votre maxime et continuez, comme si de rien n'était, votre petit bonhomme de chemin. Laissez là M. Buloz et la Comédie-Française... votre royaume n'est pas de ce monde.

Pour le premier conseil, la *Démocratie Pacifique* le suivit en le modifiant quelque peu, car au mois de mai 1845 commença *le Chevalier de Maison-Rouge,* roman-feuilleton interrompu plusieurs fois, son auteur ayant pris beaucoup d'autres engagements. Pour le second, elle n'y fit guère attention. Dans le numéro du 1er janvier 1845, Laverdant annonce son intention de revenir sur le débat :

En évitant autant que faire se pourra les personnalités, nous pousserons la querelle plus loin que ne l'a fait jusqu'à ce jour M. Alexandre Dumas.

En effet, on avait depuis longtemps rappelé les ambassadeurs. Les comédiens du Théâtre-Français avaient refusé, dès la seconde lettre de Dumas, de recevoir à l'avenir la *Démocratie Pacifique*, qui avait riposté en renvoyant les entrées qu'elle avait au Théâtre. Pourtant, la guerre qui suivit fut peu acharnée. Quelques paroles dures contre Buloz à cause des critiques d'Eugène Sue, protégé du journal phalanstérien, dans la *Revue des Deux Mondes;* aimable article du 19 août 1845 par le prodigieux Toussenel, ancien secrétaire de Michelet et professeur de zoologie passionnelle, dans lequel l'infortuné Buloz se voit comparé au Perroquet, « emblème des faux savants ». Et enfin, le 22 janvier 1847, un *Dialogue aux Champs-Elysées,* par Victor Hennequin.

C'est une conversation entre trois personnes — Molière, Fourier (mort en 1837) et *Une Ombre,* qui se révèle en cours de route être celle du Théâtre-Français, mort en conséquence de tant de *chutes.* *L'Ombre* raconte sa lamentable histoire :

Pour me soigner pendant ma maladie, on m'a envoyé un médecin qui ne s'y entendait pas, un homme illettré qui s'imagine que *Cinna* est une tragédie de Racine, et qui ne se connaît pas mieux en médecine qu'en littérature. M'a-t-il administré de ces drogues, m'en a-t-il administré! Il m'a conduite définitivement au tombeau. Maintenant une foule de docteurs est réunie autour de mon lit de mort; ils ont la bonhomie de croire que je suis seulement endormie... Si je pouvais parler, je leur dirais bien: Otez-moi mon commissaire royal, ôtez-moi le médecin que vous m'avez envoyé sous ce titre pompeux. C'est lui qui me tue, c'est lui qui m'étouffe; je ne veux plus de ce commissaire royal!...

MOLIÈRE. — Un homme chargé de représenter le gouvernement près du Théâtre-Français est nécessairement un littérateur de premier ordre : il a fait des tragédies, des drames, des poèmes.

L'OMBRE. — Il n'a fait ni pièce ni livre.

MOLIÈRE. — Ah bah!

MINOS, ÉAQUE, RHADAMANTHE, PLUTON, CERBÈRE (*chacun à tour de rôle*). — Ah bah! (*Stupéfaction générale.*)

Eviter, dans une petite guerre pareille, les personnalités « autant que faire se pourra », c'était évidemment une entreprise au-dessus des forces des bons rédacteurs de la *Démocratie Pacifique*. En tout cas, voilà leur mot final : *Ah bah!* Après quoi, se rappelant peut-être les conseils du *Corsaire-Satan*, ils reprennent leur « petit bonhomme de chemin » et tout est dit.

HERBERT J. HUNT.

# LE PATRIOTISME RACISTE DES ALLEMANDS

*Je dédie ce travail à la mémoire de mon ami le professeur Rodolphe Broda, qui fut un grand pacifiste* (1).

## I

Au XX[e] siècle, le patriotisme a augmenté dans la mesure où s'est affaibli le sentiment religieux. Il s'est exalté au point de devenir une des plus fortes passions sociales, comme une religion avec ses rites, ses cérémonies: fêtes, hymne, culte du drapeau, de la tombe du Soldat Inconnu, etc. (2).

Bien que nous subissions les conséquences de cette

(1) Né à Vienne (Autriche), Broda vint à Paris étudier au Collège libre des Sciences sociales, où je professais. Possesseur d'une grande fortune, il voulut l'employer à une œuvre humanitaire. Il fonda une revue mensuelle pour l'organisation du Progrès et pour la Paix. Les *Documents du Progrès* parurent en trois langues, à Londres, à Berlin, à Paris, et je fus durant plusieurs années rédacteur en chef de l'édition française. En 1914 cette revue disparut, comme bien d'autres, dans la tourmente. Broda fut condamné à mort en Autriche, et sa fortune confisquée. Il se réfugia en Suisse, où il eut la chance de rencontrer un ami d'enfance, fils d'un ancien ouvrier de son père, qui était devenu un grand chocolatier, et qui le secourut.

Après la guerre, il alla aux Etats-Unis, devint professeur au collège d'Antioche (Ohio), ressuscita ses *Documents du Progrès*, et organisa une ligue pour l'organisation du Progrès à laquelle il se consacra avec la même ardeur jusqu'à sa mort en 1932, à l'âge de 51 ans.

Il était, avant tout, pacifiste, et se désolait de la défaite de son idéal. C'était un apôtre, parlant indifféremment dans les trois langues, anglaise, allemande et française, qu'il possédait parfaitement, et le faisant toujours avec une conviction inspirée.

(2) A l'anniversaire de la prise de Moukden par les Japonais, les Chinois ont, à onze heures du matin, fermé les yeux pendant cinq minutes en signe de deuil, et un grand nombre d'étudiants chinois ont jeûné durant ce jour de deuil national.

passion, nous la comprenons mal parce qu'elle est complexe, étant formée de plusieurs sentiments élémentaires qui varient en nombre, en quantité, en qualité, suivant le temps et les lieux : d'où des formes de patriotisme très différentes.

Ainsi, le patriotisme des sauvages a pour causes la sympathie et l'entr'aide qui unissent les membres d'une tribu. Dans l'antiquité, le patriotisme des citoyens d'une ville provient des mêmes causes et équivaut à notre patriotisme de clocher.

Dans un vaste Etat, le patriotisme, devenu un sentiment abstrait, s'est modifié. Il s'est confondu avec le sentiment religieux: tel fut longtemps le patriotisme des musulmans, qui accordait au renégat chrétien tous les droits d'un compatriote. Ou encore, il a créé de la patrie une représentation concrète en l'incarnant dans la personne d'un chef, le seigneur dans la féodalité, le roi dans les grandes monarchies.

Ce patriotisme royaliste, prépondérant en France jusqu'à la Révolution, fut d'abord attaqué par les protestants. Dès le XVII[e] siècle avec Jurieu (1637-1713), ils invoquèrent la souveraineté du peuple. En 1751, Burlamaqui fit paraître ses principes de droit politique qui rappellent ceux de J.-J. Rousseau.

Au XVII[e] siècle, La Bruyère écrivit dans ses *Caractères :*

Il n'y a point de patrie dans le despotique; d'autres choses y suppléent, l'intérêt, la gloire, le service du prince (3).

Au XVIII[e], Voltaire affirma:

On a une patrie sous un bon roi, on n'en a pas sous un mauvais.

De même les Encyclopédistes :

Ceux-là n'ont point de patrie... qui vivent sous le despo-

(3) La Bruyère : *Les Caractères*, chap. X.
(4) Voltaire : *Dictionnaire philosophique*.

tisme oriental où l'on ne connaît d'autre loi que la volonté du souverain, d'autres maximes que l'adoration de ses caprices (5).

C'est qu'ils n'admettaient pas le patriotisme monarchique.

J.-J. Rousseau a mis au point et rendu claire par le *Contrat social* en 1762 la nouvelle forme du patriotisme. Pour lui :

La société résulte d'un pacte assurant la protection mutuelle de ses membres. Tout gouvernement fondé par la force est illégitime. La volonté générale est « le souverain ». Les gouvernants ne sont que ses délégués.

Le *Contrat social* devint l'Evangile des esprits libéraux. En s'en inspirant le 22 mai 1790, la Constituante déclara :

Que la nation française renonce à entreprendre aucune guerre dans un but de conquête et n'emploiera jamais de forces contre la liberté d'un peuple.

En 1793, la Convention promet d'accorder « fraternité et secours à tous les peuples qui voudront recouvrer leur liberté ».

En 1796, la Déclaration des Droits de l'Homme proclama que :

Les peuples sont respectivement indépendants et souverains, quel que soit le nombre des individus qui les composent et l'étendue des territoires qu'ils occupent.

Ces principes influèrent sur le XIX[e] siècle; de nombreuses nations cherchèrent, plusieurs parvinrent à s'émanciper. Des Etats consentirent à une séparation sans recourir aux armes: telles la Suède à l'égard de la Norvège, l'Angleterre à l'égard de l'Irlande.

Enfin, en 1918, le traité de Versailles consacra le pro-

(5) Diderot et d'Alembert : *Dictionnaire Encyclopédique*, article « Patrie ».

gramme de paix en quatorze points du président Wilson; d'infimes nations devinrent indépendantes. Sans doute le nouvel état de choses n'est point parfait : le droit des minorités, bien que garanti, n'est pas toujours respecté, les petits Etats se sont ruinés avec les barrières de douanes...

Enfin, la conception même du *Contrat social* est scientifiquement critiquable: il est dressé entre des êtres parfaitement égaux et parfaitement libres, abstraits, sortes d'unités mathématiques (6). Or, la politique, comme toute la sociologie dont elle est un chapitre, doit se baser sur des faits exacts.

Nonobstant, ce fut un grand progrès d'admettre le droit des nations à se gouverner.

Quelque complet que semble le triomphe du patriotisme national, il a subi un échec grave chez les Allemands.

## II

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Allemagne était encore féodale; son patriotisme se bornait à l'attachement au suzerain (7) et à l'amour du clocher. Aussi, les théories humanitaires des philosophes, qui eurent grande vogue outre-Rhin, comme dans toute l'Europe, rendirent-elles internationalistes les intellectuels allemands.

Dès 1759, Lessing disait à Gleim:

> Je n'ai du patriotisme aucune idée, tout au plus y vois-je une faiblesse héroïque dont je me passe fort bien.

En 1784, Schiller proclamait qu'il avait « de bonne heure perdu sa patrie pour l'échanger contre le vaste univers ».

Herder affirmait:

(6) Taine : *Les Origines de la France contemporaine*, t. II, p. 48.
(7) Et tout suzerain, à l'égal du monarque, se réclamait du droit divin.

Le patriotisme est un guide trompeur. Genre humain, je soupire après toi (8).

« L'Allemagne n'a pas d'orgueil national », observait Kant dans son Anthropologie.

Grâce à Napoléon, le patriotisme national s'éveilla chez les Allemands. Les Français victorieux avaient propagé dans l'Europe le principe du droit des peuples à se gouverner eux-mêmes. Les Allemands opprimés par la tyrannie impériale, ruinés par le blocus continental, pillés par les troupes, réclamèrent le droit à la vie. Après Iéna, le gouvernement prussien, dirigé par le baron de Stein, s'appuya sur ces idées révolutionnaires. Il supprima les anciens privilèges féodaux (9) : la terre, jusqu'alors réservée aux nobles, put être acquise par les bourgeois et les paysans; tout vassal héréditaire devint propriétaire légal des deux tiers du domaine qu'il exploitait. Il déclara les municipalités électives, et les habitants choisirent eux-mêmes leurs magistrats. Il rendit accessibles à tous les grades d'officiers, réservés jusque-là aux nobles; le ministre de la Guerre, Scharnhorst, n'admit plus le principe du remplacement.

Les professeurs des Universités mirent leur savoir et leur éloquence au service de la patrie. A Berlin, Fichte discourut sur la supériorité de la culture germanique, alors qu'il entendait, du haut de sa chaire, les roulements de tambours français (10).

Après la victoire, les monarques désavouèrent les principes révolutionnaires dont ils s'étaient servis, et s'unirent en une Sainte-Alliance. Au point qu'en 1824 le gouvernement prussien défendit de réimprimer « Le Discours à la Nation » de Fichte.

(8) Il est vrai que déjà Lessing, Herder et plusieurs écrivains allemands de la fin du 18e siècle luttaient contre la vogue du français dans leur pays et prônaient l'usage de la langue germaine. C'était une fureur d'intellectuels contre la concurrence étrangère.

(9) Charles Levin : *Un exemple à suivre. La Prusse après Iéna*, Paris, 1883.

(10) R. Normand : *Le patriotisme allemand*, Paris, 1910.

Déjà, avant 1813, une nouvelle doctrine s'ébauchait sur l'origine de la nation: tandis que, pour les Français, la nation comprend tous les hommes qui veulent faire partie d'un même Etat, pour les Allemands elle est formée par la race, et indépendante de la volonté des hommes; les gens de même race se réunissent en nation, même s'ils ne le veulent pas.

Le patriotisme racial des Allemands s'est fondé sur les doctrines scientifiques du XIX^e siècle, qui étaient alors acceptées par tous les savants, par les libéraux aussi bien que par les conservateurs.

Pour en comprendre la portée, il faut s'adresser aux historiens, aux philologues, aux anthropologistes.

Les philologues Frédéric Schlegel en 1808, Bopp en 1816, Schleicher en 1818, enfin Chavée en 1841, reconnurent la parenté des langues indo-européennes et leur souche commune, proche du sanscrit. Ils appelèrent aryen le peuple qui propagea cette langue en Europe et aux Indes. Pott, Grimm, Max Müller, etc., crurent à une race aryenne primitive, d'où seraient provenues toutes les races indo-européennes. Ils s'habituèrent à considérer un langage commun comme dépendant d'une communauté de race. La grande race aryenne se divisait ainsi en race germanique, en race française, en race slave, etc., chacune caractérisée par l'usage d'une langue propre dérivée de l'aryen.

Abel de Rémusat, en 1825, dans ses *Mélanges asiatiques,* déclara que par la langue d'un peuple on peut connaître à quelle souche il appartient, et A. Balbi en 1826 admit que l'étude des langues permettait de connaître l'origine des peuples, leur répartition, leur parenté.

Les historiens élargirent la conception des philologues; pour eux, non seulement le langage, mais les croyances, les mœurs, la mentalité entière caractérisaient la race.

Cette mentalité, du fait qu'elle était liée à la race, persistait dans le temps et se retrouvait dans toute l'histoire des races germaine, gauloise, latine, etc.

Augustin Thierry, à partir de 1817, puis son frère Amédée étudièrent les races historiques et en vulgarisèrent la notion.

Et les psychologues décrivirent les caractères français, allemand, espagnol, etc. On trouve déjà ces descriptions chez Kant en 1802, et, à la fin du XIXe siècle, Fouillée leur consacra un gros volume (11).

Linguistes et historiens admettaient à priori un rapport étroit et constant entre la race physique et la race mentale.

Le physiologiste William Edwards (1777-1842) voulut prouver ce rapport par l'étude des faits (12). Dans une lettre à Amédée Thierry, qui eut un grand retentissement, il exposa ce qu'il avait vu dans ses voyages. Il avait retrouvé dans les nations actuelles les races historiques étudiées par les frères Augustin et Amédée Thierry: Celtes, Kymris, Hongrois, Slaves, Grecs, Romains, etc. Mais il reconnut, avec les historiens, qu'il existait plusieurs races en France.

Il crut prouver ainsi l'identité permanente des races somatiques avec les races linguistiques et historiques: mais ses conclusions étaient basées sur des impressions visuelles; il n'avait pris aucune mesure!

W. Edwards a suivi les croyances scientifiques de son temps, qui étaient fixistes: les théories de Lamarck étaient alors dédaignées. Comme ses contemporains, il

(11) Voir pour plus de détails sur ce sujet mon travail *Y a-t-il des Caractères nationaux?* paru dans le *Mercure de France*, 1er avril 1933, p. 99.

(12) On relève trois travaux de W. Edwards sur ce sujet :

a) *Des caractères physiologiques des Races humaines considérées dans leurs rapports avec l'histoire.* Lettre à Amédée Thierry, Mémoires de la société Ethnologique, 1841, t. I, p. 1 à 103.

b) *De l'Influence réciproque des races sur le caractère national.* Mém. de la soc. Ethn., t. II, p. 1 à 12.

c) Fragment, d'un *Mémoire sur les Gaëls*, id., p. 13 à 43.

a étendu ce fixisme à la mentalité, à la langue, aux mœurs. Et, puisque le milieu n'avait aucune action, ni sur l'organisme, ni sur la mentalité, les races ne pouvaient changer que par métissage.

Toute science à ses débuts est confusive; elle analyse quand elle est constituée : en anthropologie, on commença par confondre la race anatomique avec la mentalité, soit linguistique, soit historique, etc.; on s'aperçut ensuite qu'il n'y avait pas de relation fréquente entre elles.

Déjà, en 1862, Broca voulait que « l'anthropologiste demande au linguiste des renseignements, non des arrêts (13) ».

On connaît un grand nombre de races et de sous-races humaines; parmi les anthropologistes, ceux transformistes ne croient pas à leur stabilité, ceux fixistes admettent que le milieu produit des modifications, mais qu'elles ne sont pas héréditaires.

Mais leur accord est unanime en ce qui concerne les nations occupant de vastes territoires; elles peuvent avoir l'unité de langue, de mœurs, et des traits de caractères communs, le plus souvent elles englobent plusieurs races physiques. La concordance n'est donc point forcée entre l'homme physique et l'homme mental. On ne croit plus à la race aryenne: déjà en préhistoire, à l'époque néolithique, les races étaient mélangées ; les tombes de cette époque contiennent des brachy et des dolichocéphales.

On ne croit plus à l'existence d'une race française, d'une race allemande, d'une race italienne, d'une race espagnole; il y a en France plusieurs races physiques, de même en Allemagne, etc.

Les Germains, qui parlent plusieurs langues sœurs, le bas, le moyen et le haut allemand, comprennent une race nordique blonde, dolichocéphale, de très grande

(13) Broca, B. S. antr., 1862, p. 299-317.

taille (Oldenbourg, Mecklembourg, Holstein), une race subnordique blonde, mésocéphale, de grande taille (nord de l'Allemagne), une race blonde, sous-brachycéphale de petite taille (Prusse orientale), une race blonde, mésocéphale de très petite taille (Saxe et Silésie), d'autres encore.

Sur ce sujet, les savants allemands sont d'accord avec leurs collègues étrangers. Avant la guerre de 1914, l'empereur Guillaume leur demanda de fixer définitivement les caractères physiques de la race germaine; il n'insista pas quand il apprit qu'il y avait en Allemagne plusieurs races.

Les philologues sont d'accord avec les anthropologistes pour séparer l'étude des langues de celle des races physiques. Ils savent qu'il faut réaliser ces deux genres d'études, avant d'en chercher les rapports qui peuvent ne point exister. Mais ils ont conservé l'expression de race linguistique, ce qui crée une confusion chez les gens non avertis et entraîne, nous le verrons, de graves conséquences.

Il serait utile d'opposer par la terminologie ces deux genres de recherches. A l'opposé du mot « race », terme anatomique, on appellerait « ethnie » tout groupe humain dû à des affinités mentales (14).

L'isolement actuel des spécialistes qui cultivent les diverses sciences empêche la réalisation de ce progrès. Il y a quelques années, comme président de la Société d'Anthropologie, je demandais à un éminent philologue de mettre à l'ordre du jour de la Société de linguistique la définition du mot « race », et d'inviter la Société d'Anthropologie à une discussion commune pour arriver à une entente; il repoussa mon offre avec irritation.

(14) Voir mon travail sur le classement des sciences anthropologiques dans la *Revue d'anthropologie*, 1931, n° 4, p. 121.

## III

Admettons qu'il existe des races humaines linguistiques et historiques, qu'elles se confondent avec les races somatiques, qu'elles aient des caractères physiques et mentaux stables, et examinons les conséquences que les Allemands ont tirées de ces prémisses.

Ils avaient d'abord étudié la mentalité germaine. Dès le XVII^e^ siècle, leurs savants avaient établi des méthodes rigoureuses dans l'étude de l'antiquité, Winckelmann (1717-1768) pour l'archéologie, Heyne (1729-1812) pour la mythologie et la grammaire, Aug. Wolff (1759-1824) pour les épopées et les religions, Bohmer (1715-1797) pour le droit... Puis ils s'attachèrent à la race des Germains: les frères Grimm G. C. (1786-1861), etc., en étudièrent la langue, les mythes, les institutions, les mœurs. Karl Hackmann (1793-1851) étudia de 1816 à 1838 l'épopée des Niebelungen, que des patriotes avaient exhumée vers 1815 et qui devint leur *Iliade*. Niebuhr (1776-1831) publia les Monumenta.

Ces immenses travaux d'érudition sur l'antiquité refluèrent sur le présent. Pour Fr.-Chr. Dahlmann (1785-1860), « l'histoire allemande ne devait plus se restreindre à l'antiquité, elle débouchait d'un cours plus violent que le Rhin dans ce présent que venaient d'illustrer Gœthe, Schiller, Kant (15) ».

Tous, avec Gervinus (1805-1871) exaltèrent les vertus germaines et firent appel à l'orgueil de race (Nationaleitelkeit). La race germaine de grande taille, blonde, dolichocéphale, était la race supérieure, au moral comme au physique.

Puisque la race était immuable dans sa mentalité, les Allemands prirent leurs titres de noblesse dans le passé lointain de la protohistoire: ils vantèrent les qualités des Germains de Tacite, courage, mépris de la mort,

(15) Bourgeois : *Manuel historique de politique étrangère*, 1910, t. III.

extrême solidarité allant jusqu'au sacrifice... sans voir que ces qualités sont celles des sauvages; certains même, comme les Peaux-Rouges, les possèdent à un plus haut degré. Ils vantèrent leur honnêteté, leur honneur, leur vertu, qualités pour eux inhérentes à la race allemande.

Ils relevèrent encore dans leur mentalité deux qualités rares, l'esprit de discipline (16) et le génie d'organisation, qui manqueraient aux Français. Ils n'ont pas vu que l'esprit de discipline existait chez nous avant la Révolution, mais qu'il n'est pas le privilège d'une race, mais qu'il appartient à une étape dans l'évolution des peuples. Sans doute, cet esprit donne de bons résultats; il favorise la production des richesses, il permet l'application des règlements d'hygiène, il assure ainsi la santé et prolonge la vie. Mais il offre l'inconvénient d'engendrer l'obéissance aveugle et la servilité. Comme l'a dit Georges Clemenceau des Allemands :

> Dans l'ordre des affaires extérieures, toutes les classes de la nation se laissent entraîner à la suite de leur gouvernement par un automatisme de discipline militaire.

La discipline leur donne une haute faculté d'organisation. Mais ils ne sont pas seuls à posséder cette dernière, comme le prétend le chimiste Ostwald. Pour l'organisation industrielle, les Etats-Unis sont au premier rang avec leur ville de l'acier Pittsburg, leur ville du porc Chicago, ou encore leurs exploitations de mines de pétroles, etc. Au XIX<sup></sup>e siècle, la France a su organiser certaines activités commerciales et scientifiques, comme ses grands magasins, l'Institut Pasteur, etc.

Il n'est pas jusqu'à leur langue que les Allemands proclament supérieure; car, disait Fichte en 1801, « c'est une langue primitive, une langue mère, tandis que le Français provient d'une langue morte »!!

On sait aujourd'hui que l'allemand dérive de l'a-

(16) Père Didon, *Les Allemands*, 5e édit., 1884.

ryen (17) comme les autres langues européennes. Il est peu évolué, il est concret, ce qui favorise la poésie (18); mais il exprime mal les idées scientifiques, tandis que le français, langue abstraite, est clair, tous les esprits cultivés le reconnaissent. Henri Heine, lorsqu'il voulut traduire Hegel en français, dit:

...Je me mis à dépouiller les idées hégeliennes de leur idiome abstrait et diffus, et à les traduire dans la langue maternelle du bon sens et de l'intelligibilité universelle, c'est-à-dire en français. Dans la langue française, il faut savoir exactement ce qu'on a à dire, et l'idée la plus bégueule est forcée de laisser tomber ses jupes mystiques et de se montrer dans toute sa nudité (19).

Pour le savant genevois de Candolle, dans les familles suisses, où l'on sait aussi bien les deux langues, la française l'emporte toujours.

A de pareilles préférences, il ne faut pas rechercher des causes de sentiment ou de fantaisie. Quand un homme a le choix de deux passages, l'un droit et ouvert, l'autre courbé et quelque peu embarrassé, il prend, pour ainsi dire sans réflexion, le plus court et le plus commode (20).

Les Allemands se corrigent d'ailleurs. Au XVIII[e] siècle, ils empruntèrent aux Français de nombreux termes littéraires; aujourd'hui, ils leur empruntent des termes scientifiques et industriels, bien qu'ils prétendent les tirer du latin. D'autre part, depuis Nietzsche et sous son influence, ils abrègent, allègent et précisent leurs phrases, ils détachent plus nettement les incidentes de la proposition principale, joignent au verbe la particule séparable; leur exposition est plus logique, plus méthodique.

(17) Les philologues allemands l'appellent langue indo-germanique.

(18) L'allemand a encore l'avantage de permettre la formation d'un grand nombre de mots, ce qui donne du pittoresque à la conversation.

(19) Henri Heine : *De l'Allemagne*, t. 2, p. 294, Nouvelle Edition, 1878.

(20) De Candolle : *Histoires des Sciences et des Savants*, Genève, 1873.

Pour toutes ces prétendues raisons, les Allemands estiment qu'ils sont la race supérieure. Il était réservé à un Français, Gobineau, de systématiser leurs croyances.

Dès le début du XIX^e^ siècle, le comte H. de Boulainvilliers (1658-1722) avait déclaré l'organisation féodale le chef-d'œuvre de l'esprit humain, du fait de la domination des nobles qui étaient de race germaine. Ce n'était pour lui que l'expression du préjugé nobiliaire.

Au milieu du XIX^e^ siècle, le comte M.-A. de Gobineau, dans son *Essai sur l'Inégalité des Races humaines* (1853-1855), formula les prétentions des Allemands en système avec ces axiomes :

Il est des races supérieures prédestinées et inférieures; ces dernières resteront toujours inférieures et ne pourront jamais se civiliser.

Assertion possible pour les races négritos, mélanésiennes, nègres, bien que non démontrée. En effet, ces races peuvent être encore au stade inférieur de l'évolution qu'ont eu et dépassé les races blanches. Cette évolution s'observe chez certaines races nègres: les nègres du Dahomey et du Bénin sont bien supérieurs à ceux du Gabon. De plus, cet axiome, qu'il appliquait à la race jaune, s'est avéré faux pour elle du fait du progrès rapide du Japon.

Autres axiomes :

La civilisation dépend uniquement de la race, elle est incommunicable. Il n'y a pas d'influence du milieu.

Si les races blanches sont inégales en civilisation, c'est le fait du métissage (puisque toutes ont du sang aryen).

Comme ses contemporains, Gobineau abuse du métissage pour expliquer les changements qui se produisent chez les peuples. Rappelons les lois de Mendel: il ne suf-

fit pas, pour créer une race métisse, de croiser deux races différentes; à la seconde génération, les sangs se séparent. Les races métisses stables sont rares, comme l'ont montré les zootechniciens.

Les Germains étant une race pure non métissée, il en résulte qu'ils sont la race supérieure.

En réalité, s'il existe des races métisses, la race germaine l'est fortement par les Slaves, qui, au moyen âge, occupaient tout le territoire à l'est de l'Elbe et qui se sont germanisés.

La valeur des autres races dépend du degré de leur métissage avec la race germaine. Je cite textuellement:

Le mélange des tribus germaniques avec les races de l'ancien monde, cette union de groupes mâles, à un si haut degré, avec des races et des débris de races consommés dans les détritus d'anciennes idées, a créé notre civilisation...

...Là où l'élément germanique n'a jamais pénétré, il n'y a pas de civilisation à notre manière.

Gobineau explique la décadence (?) française depuis la féodalité par l'apport insuffisant de sang germanique dans les métissages :

Il était naturel que l'élément germanique, beaucoup moins abondant que le fonds gaulois et que la mixture romaine, perdit peu à peu du terrain dans le sang. En même temps, il en perdit dans la langue, et, d'une part le celtique, d'autre part le latin, gagnèrent à mesure qu'il se retira. Cette belle et forte langue, dont nous ne connaissons guère que l'apogée, et qui se serait encore perfectionnée en suivant sa voie, commença à déchoir et à se corrompre vers la fin du XIII[e] siècle. Au XV[e], ce n'était plus qu'un patois d'où les éléments germaniques avaient presque complètement disparu.

Lorsqu'une langue de caste supérieure se trouve chez un groupe humain indigne d'elle, elle ne manque pas de dépérir et de se mutiler.

L'ancienne civilisation de la péninsule italique, d'où sortit

la culture romaine, fut une marqueterie de Celtes, d'Ibères, d'Arians, et de Sémites. Les races germaniques transformèrent au v[e] siècle le génie de l'Occident.

Gobineau est le savant français le plus populaire outre-Rhin. Aussi, de temps à autre, les journaux rapportent le culte des Allemands pour notre grand homme: ainsi, récemment, le professeur Schneider, de l'Université d'Iéna, de passage en Italie, est venu déposer des fleurs sur sa tombe, à Turin, au nom d'une société de culture allemande.

Certes, Gobineau ne doit pas être jugé sur cette seule œuvre, l'*Inégalité des Races humaines.* Quand il n'est pas aveuglé par sa passion nobiliaire, dans *les Nouvelles asiatiques, les Religions et les philosophes de l'Asie centrale,* etc., il se révèle fin lettré et profond observateur. Mais son culte chez nos voisins provient uniquement de ses doctrines et de la conséquence qu'il en tire : la supériorité de la race germanique.

Gobineau eut dans sa patrie des disciples qui, cela arrive souvent, exagérèrent sa doctrine. Ainsi, un exalté, Vacher de Lapouge, soutint que l'homme de génie est obligatoirement blond et dolichocéphale, affirmation contraire aux faits. Il affirma encore que la stérilité frappe en Erope les races métisses, telles que celles françaises. Or, si la stérilité est possible quand s'unissent des races très distantes, comme l'Australienne et l'Européenne, bien que cela ne soit pas prouvé constant, elle n'existe pas quand il s'agit de races blanches voisines, dont l'union peut être aussi prolifique que celle des chiens de rue. Arsène Dumont (21) a montré que le malthusianisme était voulu dans un but de bien-être, et la paucinatalité qui se produit actuellement en Angleterre et en Allemagne le prouve.

Les doctrines de Gobineau restent en honneur chez

(21) A. Dumont : *Natalité et Démocratie,* p. 108.

quelques Français, qui y trouvent une justification de leur orgueil nobiliaire; ils ont formé une société de gobinistes, et une exposition de documents le concernant s'est récemment ouverte à Strasbourg; on y vit son manuscrit de *Ce qui est arrivé à la France en 1870,* que la propagande allemande a fait diffuser, en traduction, pendant la guerre mondiale.

## IV

Si les Allemands se bornaient à affirmer la supériorité de leur nation, ils n'auraient pas le monopole de ce chauvinisme : nous jugeons tous nos voisins comme ce nègre qui voyait dans l'homme blanc un vieux singe. Mais ils tirent de leurs doctrines une autre conséquence : la race germaine, étant supérieure, doit imposer sa culture et son métissage aux autres races qui sont inférieures et ne peuvent progresser que par ce moyen.

Ils haïssent les nations qui s'opposent à leur prééminence et qui retardent ainsi à leurs yeux le progrès de l'humanité. Comme les races sont immuables, leur haine du Welche remonte aux Gallo-Romains: ils célèbrent encore par leurs chants le héros germain Hermann, qui détruisit les légions de Varus. Car il était de leur race.

Ils regardent l'Empire carolingien comme un triomphe des Germains sur les Welches, et ce fut un malheur pour l'humanité que le sang germain, en quantité trop minime, ait été absorbé par le sang latin: le Welche est responsable de la ruine de ce grand Etat.

A plus forte raison ressentent-ils les événements moins lointains, comme, au moyen âge, l'humiliation de leur empereur par les papes et, au XVII$^{e}$ siècle, l'incendie du Palatinat par les Français. Mais il n'en veulent pas aux Suédois d'avoir dévasté leur pays durant la guerre de Trente ans, et ils se sont unis à eux pour commémorer le tri-centenaire de la mort de Gustave-

Adolphe à Lutzen: car pour eux, Suédois et Allemands sont de même race germaine.

Pour nous, la Révolution a fait une coupure dans le temps, et nous regardons avec indifférence les événements qui l'ont précédée.

Le Welche, qui a été leur ennemi dans l'histoire, continue toujours à l'être, puisque les races historiques gardent leur mentalité. Ils anathématisent ses mensonges, ses perfidies, son immoralité, sa corruption. Comme l'a dit Henri Heine, « ils nourrissent tous une haine patriotique contre la Babylone française », voulant ignorer que la débauche et les vices sont le lot de toutes les grandes villes. Les appels à la haine de l'ennemi héréditaire éclatent dans leurs chansons, dans leurs écoles, dans leurs journaux, dans leurs livres... Il en a été de même, aussi bien après leurs victoires de 1813 et de 1870, qu'après leur défaite de 1918.

En 1871, ils justifièrent l'annexion de l'Alsace uniquement par la communauté de race et de langue (22), tandis que les Français invoquaient la volonté des Alsaciens de rester Français.

Déjà à cette époque, les savants français rappelaient aux Allemands cette vérité devenue classique en anthropologie, que les races européennes ne correspondent pas aux langues et aux mœurs :

Entre peuples, entre nations, entre Etats, écrivait de Quatrefages, les ambitions peuvent être refrénées par l'esprit de générosité ou tout au moins de justice qui engendre une estime réciproque; la lutte pacifique ou armée peut rester courtoise, permettre une réconciliation sincère et préparer une paix durable. Il ne saurait en être de même entre races. On attache généralement à ce mot l'idée de quelque chose

(22) Bien que son dialecte fût germanique, l'Alsacien de 1871 ne comprenait pas l'Allemand; il ne pouvait donc alors y avoir entre eux échange et communauté de pensées. Après la guerre, sous la domination prussienne, l'instruction obligatoire obligea l'Alsacien à connaître l'allemand.

de primordial et de fatal, pour ainsi dire. Que deux races, d'ailleurs égales, mais quelque peu dissemblables, en viennent aux mains, chacune d'elles se regardera comme ayant un droit de naissance à la supériorité. Triomphante, elle écrasera sans pitié des populations qu'elle méprise; vaincue, elle gardera au fond du cœur d'indélébiles ressentiments, toujours prêts à faire explosion. L'histoire entière, celle de nos jours, celle de l'Europe elle-même, ne montrent que trop ce que sont les guerres de races (23).

Quand une passion est en jeu, toute vérité qui la combat est repoussée sans examen, tout argument qui la justifie accepté sans critique.

Le dogme de la supériorité de la race germanique fut adopté d'enthousiasme par les Allemands et devint en politique leur règle de conduite.

Ils voulurent substituer le sang allemand à celui des peuples étrangers qui avaient été incorporés à l'Allemagne, surtout des Polonais. Frédéric-Guillaume III avait, par son manifeste du 15 mai 1815, assuré à ses sujets polonais de Posnanie le respect de leur langue et de leurs propriétés, ne leur demandant que la fidélité, ce qui était conforme au principe monarchique. Après la guerre de 1870, le gouvernement prussien, par ordonnance du 27 octobre 1875, força les enfants polonais à parler allemand dans les écoles, et à plusieurs reprises à partir de 1886 il consacra des centaines de millions à l'achat des domaines polonais pour les morceler et en distribuer les parcelles aux Allemands. La loi du 10 août 1904 interdit aux Polonais de s'établir sur les terres qu'ils avaient achetées, sans autorisation de la police et celle-ci la refusait toujours! Enfin, la loi du 26 février 1907 expropria contre indemnité les propriétaires polonais. Ces tyrannies donnèrent aux Polonais une con-

(23) De Quatrefages : *La Race prussienne*, Bullet. Soc. anthrop., Paris. 1871, p. 182.

science plus vive de leur nationalité et ne réussirent pas à extirper ce peuple prolifique.

Toute la politique allemande continue à être dictée par cette religion du patriotisme raciste.

Leurs fêtes nationales ont toujours commémoré une victoire qui consacra leur puissance; jamais ils n'auraient l'idée de célébrer un fait de politique intérieure comme les Français font de la prise de la Bastille: celle-ci symbolise pour nous (à tort ou à raison, cela dépend des opinions politiques) un idéal abstrait de liberté, d'égalité, de fraternité.

La croyance à leur sur-race justifie leur pangermanisme exalté jusqu'à la teutomanie. « Deutschland über alles », l'Allemagne au-dessus de tout, n'est pas seulement expression poétique, elle est gravée dans leurs cœurs.

Pour dominer les autres races, ils ne peuvent avoir qu'une politique pratique : « la real politik ». Une telle croyance les amène à trouver absurde la conduite des Français qui ont guerroyé pour donner la liberté aux Américains, aux Grecs, aux Belges, aux Italiens; ce don quichottisme n'est point leur fait.

En 1914, ils partirent en guerre avec la certitude de vaincre aisément une race inférieure. La théorie du surhomme de Nietzsche se muait pour eux en celle de la surrace, et, pour en assurer la suprématie légitime, tout était permis : aussi, commirent-ils de sang-froid des atrocités. On sait ce qu'il advint.

Après leur défaite en 1918, ce fut pour eux un sujet d'étonnement de voir les vainqueurs réclamer l'indépendance de races inférieures et médiocres; ils auraient mieux compris qu'ils se soient adjugé la part du lion.

Leur orgueilleux patriotisme raciste s'exagère encore de nos jours chez une majorité d'Allemands conservateurs ou hitlériens (24). Sans doute la mentalité

(24) Nous ne rappellerons pas des faits que l'on trouve dans tous

des Allemands n'est pas plus uniforme que leur race: il en est à esprit plus ouvert et qui ne partagent pas cette passion; mais leurs chefs ont été décimés par les assassinats politiques, ils n'ont pas su, quand ils avaient le pouvoir, réduire par la force leurs ennemis à l'impuissance, et maintenant qu'ils sont les plus faibles, ils sont brutalement tyrannisés.

Le pis est que les patriotes racistes mêlent à leur idéal racial un mysticisme religieux; ils doivent à Dieu leur supériorité et leur mission civilisatrice, celui-ci les protège: sur les pierres commémoratives de tous les monuments consacrés aux guerriers tombés en 1870, ils gravaient : « Gott war mit uns » (Dieu était avec nous). Guillaume II n'oubliait jamais, dans ses discours, de proclamer la mission historique de son peuple et invoquait la bienveillance de Dieu en même temps que l'épée aiguisée et la poudre sèche.

L'Allemagne, affirmait-il, est la conséquence de notre foi en Dieu; les Allemands ne craignent au monde rien autre que Dieu.

Quels que soient les sentiments religieux des Français, bien peu croient que Dieu se complaît dans les massacres guerriers.

Le jugement que portait Henri Heine en 1832 sur la Prusse reste actuel.

J'observais, dit-il, plutôt avec inquiétude cet aigle prussien, et pendant que d'autres vantaient sa hardiesse à regarder le soleil, moi je n'étais que plus attentif à ses serres. Je ne pouvais me fier à cette Prusse, à ce héros en guêtres, glouton, vantard, avec son bâton de caporal qu'il trempe dans l'eau bénite avant de frapper. Elle me déplaisait, cette nature à la fois philosophe chrétienne et soldatesque, cette

les journaux allemands. Mais signalons que déjà en 1921 les comtes Westarp et Reventlow publiaient une brochure hebdomadaire, *Der Reichswart* (Le Gardien du Reich) où on lisait des annonces telles que : « Loge aryenne cherche jeunes Allemands pur sang; juifs et non Allemands s'abstenir. »

mixture de bière blanche, de mensonge et de sable de Brandebourg. Elle me répugnait, mais au plus haut degré, cette Prusse hypocrite, avec ses semblants de sainteté, ce Tartufe entre les Etats (25).

V

Les doctrines de Gobineau ne sont pas restées limitées à l'Allemagne; elles ont été vite adoptées par d'autres nations. Déjà, avant 1914, les Slaves les avaient accueillies pour justifier le panslavisme. Comme les Allemands, ils trouvèrent des preuves de leur supériorité dans leur mythologie, dans leur littérature, dans leur langue, dans leurs mœurs. Dobrowsky fonda la philologie slave, Palacky en étudia l'histoire, etc.

En septembre 1870, Renan dénonçait le danger du panslavisme pour le pangermanisme dans une lettre à Strauss :

Vous avez, dit-il, levé dans le monde le drapeau de la politique ethnographique et archéologique, en place de la politique libérale. Cette politique vous sera fatale. La philologie comparée, que vous avez transportée à tort sur le terrain de la politique, vous jouera de mauvais tours. Les Slaves s'y passionnent.

La guerre de 1914 a prouvé la justesse de sa prophétie. Le panslavisme s'est satisfait chez les peuples danubiens, quoiqu'en Russie il ait cédé la place à d'autres passions.

Depuis la guerre, l'Italie fasciste à son tour s'est réclamée du passé lointain et, comme elle est race latine, elle prétend à l'hégémonie.

La recrudescence actuelle de l'antisémitisme ne peut plus s'expliquer par une haine de religion; elle a tourné à la haine de race. Or, il n'y a pas une race juive, il y

(25) Henri Heine : Voir ses livres *la France*, nouvelle édition, Paris, 1884; *Allemagne et France*, 3e édition, Paris, 1882; *de l'Allemagne*, nouvelle édition, Paris 1878, 2 volumes.

en a plusieurs différentes, qui n'ont qu'un seul lien : la religion (26).

## VI

L'homme a des besoins mentaux aussi impérieux que ceux organiques. Il ne vit pas seulement de pain, il vit d'idées; il ne lutte pas seulement pour des satisfactions matérielles, il lutte pour un idéal. Si cet idéal qu'ont nos voisins était vrai, fût-il désastreux pour la paix du monde, nous n'aurions qu'à nous incliner.

Mais l'idéal allemand est basé sur des erreurs que la science repousse. C'est le devoir des anthropologistes de clamer à tous la vérité. Sans doute les Allemands, même avertis, ne modifieront pas leurs croyances, car la passion résiste à toutes les preuves. Mais chez les autres nations, le peuple et même les esprits cultivés qui sont spécialisés en d'autres sciences ignorent la vérité. Il importe de les éclairer.

Actuellement, l'Europe est divisée entre deux doctrines opposées au sujet du patriotisme. La doctrine des Allemands, en proclamant la supériorité de leur race, justifie la violence et est un danger pour la paix; celle des Français, en favorisant les aspirations nationales, est au contraire pacifiste. Elle est partie d'une conception fausse, le contrat social, dont il ne faut plus tenir compte. Mais, par ailleurs, elle s'accorde avec les données actuelles de la sociologie: la volonté des citoyens de s'associer en un Etat provient en fait d'une communauté d'intérêts, de pensées et de sentiments créés par l'histoire. Ce lien mental varie suivant les temps et les lieux: ainsi la religion catholique a rapproché les Flamands des Wallons, bien qu'ils ne parlent pas la même langue, et les a éloignés des Hollandais protestants, dont la langue ressemble à la leur. Des provinces comme l'Al-

(26) Dr Félix Regnault : *Il n'y a pas de race juive*, Revue anthropologique, 1932, p. 390.

sace et la Corse, qui n'étaient pas destinées à faire corps avec la nation française, y sont entrées par suite de l'évolution historique; des souffrances et des gloires communes ont cimenté l'union. D'autres, qui auraient dû en faire partie par la communauté de langue et de caractère, ont contracté des unions différentes, tels les cantons de Genève, de Vaud dans la Suisse française et le pays wallon en Belgique, du fait d'une évolution historique différente.

La seule raison valable de toute unité nationale est l'assentiment des citoyens. C'est l'unique conclusion que permettent actuellement les sciences anthropologiques.

Dr FÉLIX REGNAULT.

# PAR LE FOND

—

## I

Grand oiseau dont les ailes se tendent en vibrant pour le soutenir, l'empêcher de succomber sous le poids de son chagrin, *l'Aigle*, son yacht, balance lord Donovan, et le berce, *lui*, plomb de sonde qui voudrait tomber, lourdeur d'un désespoir d'homme qui l'entraîne aux abîmes, désireux d'en finir. Comme c'est long, cette course à la mort! La nuit a pourtant la douceur d'un oreiller de cheveux noirs où brille le peigne d'or du croissant de la lune. Le cercle est immense dont il est le centre rayonnant, ce petit bateau, ce yacht dit de plaisance, qui porte sa peine, son éternelle déplaisance! C'est le cercle de l'enfer, d'un infini de douleurs sans cesse renouvelées, fait de millions de millions de cercles d'onde, — perfidie se multipliant sans cause ni mesure apparente. Que l'ancre s'échappe de sa chaîne, ou que le mousse de la vigie crache dans la mer, ce sera la même chose!... Les cercles iront, s'agrandissant, ondulant, se liant, fils de harpe qui chantent la confuse lamentation de la vie, — joies ou peines entremêlées, enlacées étroitement sans qu'on puisse les bien distinguer les unes des autres. Secrète musique écrite par le vent, qui l'efface, encore plus sensible à l'œil essayant d'en suivre l'harmonieuse évolution qu'à l'oreille n'osant pas la différencier du silence affreux de tous les vrais désespoirs. Personne, en dehors de lord Donovan, le maître du bord, ne semble respirer dans cette nuit d'été oppres-

sante, énervante par son enchantement de tragique beauté.

Etre seul! Demeurer la volonté initiale parmi les créatures soumises, aveulies, avilies, qui ne sont plus que des chiffons tordus sous ses mains raidies en directives!

Etre le centre!... *Faire le point* au milieu des très incertaines ponctuations de ceux qui s'inscrivent à son bord en exclamations, en interrogations, en agitations tantôt ferventes, tantôt timides, exigeantes ou encombrantes, pour ou contre lui. Rester, immuablement, celui qui commande, qui dirige et qui souffre jusqu'à l'exaltation d'une amère volupté.

Et puis, rien : le doute. Et puis, tout : l'espoir.

*Il* est le moyeu d'une roue qui tourne, lentement, inexorablement, menant la ronde de ses multiples rayons, — et *il* sait où *il* va... autant que Dieu le lui permet, parce que *lui*, le moyeu, ne touche pas la terre, et commande, fatalement, de plus haut.

Lord Donovan Silby a vingt-cinq ans. Sa jeune force est alternativement portée en avant, en arrière, comme l'allure de son bateau, comme la pulsation d'un balancier: son propre cœur. C'est la mort qui le pousse, et c'est sa ferme volonté de vivre uniquement *pour cela* qui le retient contre la mort.

Ses deux bras étendus comme s'ils éployaient les ailes de *l'Aigle*, Ganymède crucifié sur une puissance intelligente, esclave de sa lucide folie, lord Donovan se laisse aller, confiant dans sa chance, dans la possibilité de l'impossible chance! Ceux qui ne bravent que le possible, la volonté humaine ou les éléments, ne le comprennent pas, car il se hausse à un ordre divin qu'il n'a, hélas! reçu que de lui-même, de son orgueil insensé. Il ne s'est jamais beaucoup soucié de se faire comprendre, ce qui serait demander à se faire admettre. Pourquoi plierait-il devant les vulgarités de la discussion? Ne suffit-il

pas que son indifférence conserve, sur son visage, la marque gracieuse de la bonté?

Ah! comme l'air sent à la fois l'iode, l'éther et la fleur de chanvre indien!

Donovan est couché sur sa douleur dont il sent, dans tous ses membres las, les horribles nœuds de cordes.

Il s'est jeté parmi d'énormes tas de filins enchevêtrés. Il a glissé de sa chaise-longue, des coussins soyeux amoncelés sous lui par des mains pieuses, jusqu'à ce sombre lacis de serpents. Lorsqu'il se sent complètement isolé, il aime joindre le malaise physique à sa douleur morale. Sorte d'ascète de l'amour, ce jeune favori de la fortune recherche la souffrance de la chair; ainsi, des enfants, trop gâtés, se mordent les poings jusqu'au sang pour se prouver à eux-mêmes qu'ils ont eu raison de se révolter.

Donovan est blond, de ce blond anglais, roux dans le jour, et d'une pâleur d'ambre dans la nuit. Toute sa face est lumière: les yeux brillent, la bouche luit, les joues ont des nuances de roses, le front a le poli du marbre. L'arête du nez est coupante, sur l'obscurité, délimitant un profil de camée translucide. Grand, mince, en ce moment allongé dans une détente de tout l'être, il évoque une statue tombale.

Vêtu de son costume de flanelle blanche, une étoffe un peu jaune, d'un blanc d'ivoire, il est directement inondé par la luminosité de l'astre des morts. Est-il mort lui-même? Non. Il ne vit plus que de sa vie intérieure, mais il vit intensément. Ses regards fouillent l'ombre des vagues, lesquelles en roulant sur elles-mêmes ont un ventre d'argent et un dos de velours noir, avec l'âpreté violente, aiguë, de lames de couteaux, de tout l'acier, bleui au feu, de sa volonté implacable. Lames contre lames. Il troue, il cherche, il force, il trouvera. Il n'y a pas d'exemple d'une volonté aussi ferme et aussi folle. A travers la vie ordinaire, la nature lance quelquefois ces

suprêmes extravagants comme des exemples surhumains de valeur intellectuelle... n'ayant plus cours. C'est le bloc d'or qu'on n'arrivera jamais à monnayer. Donovan va sous le balancier (1) de sa propre fortune qui représente sur la terre la plus lourde infortune connue, et il en est frappé avec toute la splendeur d'une médaille unique.

Lord Archibald Donovan Silby, dernier né d'une des plus grandes familles d'Angleterre, orphelin, extrême rameau d'un arbre dont la souche plonge aux royales et tragiques destinées des Tudor, cherche une femme dans la mer...

Voici un an, déjà, le navire qui portait sa fiancée, Shella Plymore, s'est abîmé, perdu corps et biens, en pleine Méditerranée, et la catastrophe fut si rapide que les sauveteurs alertés par les S. O. S. désespérés ne trouvèrent plus que quelques débris, des épaves emportées à la dérive, flottant çà et là entre la Sicile, la Sardaigne et les côtes tunisiennes. La mer avait déjà refermé sa gueule verte sur cette monstrueuse bouchée, et l'incertitude régnait quant à l'endroit précis où s'était englouti le *Duncan*...

Dédaigneux des difficultés qui vont l'entraver, de la terrible lutte qu'il doit soutenir, Donovan Silby s'est juré à lui-même de retrouver sinon la forme adorée de la jeune fille, au moins les traces, les signes palpables de sa présence pouvant exister encore sous les eaux qui la recouvrent. Désir de constater la réalité du drame, — et désir si puissant que personne n'oserait lutter contre le furieux désespoir de ce fou lucide. Riche, obéi, par conséquent, de ses subordonnés dont il est le bienfaiteur, possesseur de ce bateau *L'Aigle*, qui dissimule sous l'élégance du yacht de plaisance la solidité, la puissante machinerie d'un petit navire de guerre, il bat les flots de l'Océan comme on battrait les buissons d'une colossale

(1) Machine à frapper les monnaies et les médailles.

forêt. Chasseur, il se lève à tous les astres, tourne à tous les vents, il reconnaît sa route à l'invincible attirance qui l'y conduit, et, quand il s'est trompé, il se console en pensant que les calculs les plus précis ne valent peut-être pas les impulsions de son instinct. L'ordre est envoyé, par le porte-voix, de virer de bord, et l'on recommence, dans une autre direction, l'interminable flânerie funèbre.

Quand sera repéré le lieu exact de la catastrophe, quand Donovan sera sûr que la tombe de Shella Plymore est là, au-dessous de lui, alors les pontons d'une société de relevage sortiront, à son appel, du port de Bizerte, pour essayer d'arracher à la mer un coffret de cristal...

Et Donovan va, sans cesse...

Jamais de relâche à ce spectacle dont la toile de fond est l'immense mer.

Jamais d'escale trop longue en dehors des ravitaillements prévus, nécessaires à la marche du navire.

On ne prend pas le large. On le garde.

## II

Un an, cependant, a déjà coulé, avec l'eau profonde, sur ce drame, un sinistre maritime comme il y en eut tant après la guerre! d'origine incertaine: mine flottante ou écueil.

Le transatlantique *Le Duncan*, commandant George Smithson, possédait, parmi tous les trésors qu'il rapportait des Indes, un grand coffret, occupant à lui seul une cabine de passager des premières, étrange de forme et de couleur, sans serrure, car il ne devait jamais s'ouvrir, — un coffre-fort plutôt, de métal précieux, imbriqué, feuilles de fer sur feuilles d'or, assez semblable à la peau squameuse des redoutables sauriens du Gange, tour à tour assombrie par la vase ou luisante de rouge soleil.

Là, bien serrée, emprisonnée comme un diamant dans sa gangue, gisait une châsse de cristal soudée au plomb.

— ligne pure suivant les lignes plus pures encore de la forme délicieuse d'une jeune fille morte.

Cette jeune fille, l'enfant unique et très chérie du grand explorateur Abram Plymore, était tombée foudroyée sous la morsure, croyait-on, d'un serpent, durant un voyage dans les contrées mystérieuses de l'Inde.

Un matin, on l'avait trouvée morte dans sa tente, voisine de celle de son père. Elle conservait toutes les apparences de la vie et souriait, les lèvres ironiquement retroussées sur ses petites dents de perle. Quel spasme de joie la transportait encore dans son dernier soupir, pour qu'il fût un dernier sourire? En vain avait-on essayé d'analyser son sang, et en vain chercha-t-on le reptile venimeux dont la blessure fut si promptement mortelle! La jeune fille se trouvait anéantie, comme figée par un grand froid subit, l'ayant à jamais glacée en pleine contrée tropicale. Et, pendant que se fanaient les fleurs amoncelées sur elle, dans l'étouffante chaleur de ce climat, la belle jeune fille conservait comme une fraîcheur de naïade... Etait-elle donc morte de peur, transie par le seul contact du reptile, et sans qu'il fût besoin de la légère piqûre mauve qu'elle portait au-dessous du sein gauche?

Lorsqu'il eut perdu tout espoir de la ranimer, son père écrivit à son fiancé une lettre déchirante, qui partit, jour pour jour, un mois avant le *Duncan:*

Mon cher fils, — lui disait-il en des caractères tout tremblés que sa plume avait eu tant de mal à tracer, — Shella est morte... La lumière de notre vie s'est éteinte! Maudissez-moi de n'avoir pas su résister au désir qu'elle eut de me suivre, de se dévouer à ma mission dans ce dangereux pays semé d'embûches et de mystères. Qu'est-il arrivé? pourquoi n'a-t-elle pas crié, appelé au secours? Elle s'était retirée sous sa tente en excellente santé, toujours intrépide et si gaie!... Et puis... au matin, elle était partie pour son rêve éternel!

Ni les domestiques veillant à côté d'elle, sa femme de

chambre, les boys autour de nos campements, ni moi, surtout, trop confiant en sa bonne santé, personne n'a rien vu, rien entendu.

Shella est morte, — morte en souriant, sans souffrir peut-être, et c'est là notre seule consolation.

Je vous la rapporterai, je vous le jure, *intacte*, telle que je peux la voir encore en face de moi, immobile sous les fleurs, et la corruption ne la touchera pas. Car si, hélas! il n'existe pas ici de médecin sérieux, en revanche je vis au milieu d'un peuple qui connaît tous les secrets de l'embaumement depuis le début de sa civilisation.

Le jour d'avant sa fin, stupéfiante, nous avions reçu justement la visite d'un grand fakir très estimé qui nous avait enchantés tous les deux en nous contant ses histoires fabuleuses de princes et de princesses qu'on éternisait grâce à des recettes magiques dont il se déclarait le seul dépositaire. Je vais supplier sir Wingham, le rajah, de nous fournir tout ce qui sera nécessaire à la réalisation du triste miracle : nous garder l'apparence de Celle que nous ne cesserons jamais d'aimer, n'est-ce pas, mon cher fils? Pardonnez-moi... pardonnez à celui qui souffre autant que si vous l'accusiez déjà d'être l'auteur de votre désespoir.

ABRAM PLYMORE.

Lord Donovan avait bien reçu cette lettre, mais il n'avait jamais revu Abram Plymore ni sa fille. La belle créature était morte deux fois; elle avait sombré deux fois dans le grand inconnu: la mort et la mer!

Alors, le fiancé s'était juré, après le père, d'arracher la belle Shella à l'inévitable destruction du temps. Puisqu'il y avait une chance sur mille de revoir cette créature adorée, souriant peut-être encore de son dernier sourire, il tenterait cette chance, et, s'il échouait, ce serait pour lui, comme pour le malheureux père, l'éternel repos. Il irait la rejoindre.

Dans cette macabre aventure, lord Silby mettait toute la constance de l'amant éperdument épris, et tout l'orgueil du grand seigneur anglais. Il était de ceux qui font

honneur à leur serment, leur entêtement dût-il les conduire au crime en passant par la logique de l'action. Il mêlait si intimement son amour à sa confiance en lui qu'il en devenait redoutable comme le corsaire rebelle à toute autorité, menant la chasse, faisant la course pour la seule passion de la proie.

Cela durait depuis bientôt un an.

Le yacht, dont les voiles ne vibraient plus, maintenant, la brise étant tout à fait tombée, s'endormait à petite vitesse, repliant ses ailes, se nichant au creux de la houle comme un grand oiseau fatigué, toutes ses machines assourdissant de plus en plus leurs pulsations.

Son pont, très clair, luisant, de la poupe à la proue, d'un vernis de porcelaine, le faisait ressembler aussi à la conque marine dont la nacre intérieure presque diamantée offre un nid à l'oreille qui rêve du bruit de la mer, et n'entend, parfois, qu'un étrange son de harpe d'une musicale humanité.

Qui chante? Qui pleure? Lord Donovan ne rêvait pas, ne voulait pas écouter et ne pouvait pas dormir. Il suivait, d'un œil mi-clos, les lignes ondulantes des cuivreries du pont. C'était un prolongement lumineux des rayons de la lune très étincelante, suspendue à un fil invisible au-dessus de son front, telle une large pointe d'épée. Au delà des mains-courantes, l'immensité de l'eau et de l'air, tout l'espace, l'infiniment grand espace, prenait une transparence si merveilleuse qu'on ne savait pas très bien de quelle manière on marchait: vol ou nage! Sauf le battement sourd de la machinerie, le très petit clapotis d'une vague rejaillissant sur une membrure plus sonore, et ce crissement toujours le même: de soie déchirée, de l'eau fendue qui se referme en se plaignant tout bas, — on n'entendait rien de distinct, rien de vivant. Ah! comme on respirait bien!... La tristesse du jeune homme puisait dans la sécurité d'une maison flottante une espèce d'ivresse farouche, un orgueil de se sentir puissant

et net, avec une conscience immaculée, — tout pareil enfin à son beau bateau, son brave bateau, le porteur d'une flamme sacrée qui ne s'éteindrait qu'avec lui.

A la suavité de la nuit qui l'entourait, s'ajouta tout à coup un léger accord frémissant de mandoline. Cela montait des flancs du navire avec une bouffée de parfums, la même odeur d'éther, et la bizarre senteur de fleur indienne...

Donovan se redressa, regagna sa chaise longue en secouant la tête d'un geste méprisant, puis il sortit un sifflet d'argent de sa poche et en tira un son strident, impérieux.

Là-haut, dans la vigie, un mousse eut peur de s'être endormi et se pencha, très inquiet.

Se détachant d'un mât, une ombre d'homme obéit à l'appel du maître et s'en vint, d'un pas lent, le front bas, comme s'évadant pesamment d'un sommeil rempli de cauchemars.

— Approche, Divon! dit doucement, en français, lord Donovan. Viens ici, près de ma chaise. Je ne peux pas dormir. Il fait une singulière chaleur, ne trouves-tu pas? La lune me semble une monstrueuse braise au-dessus de mon front...

Jean Divonnec, le scaphandrier du bord, était un pauvre Breton de la petite Bretagne. A côté du riche citoyen de la Grande-Bretagne, il avait pourtant la vague apparence d'être son *frère*, — un frère d'une blancheur plus vulgaire, en plus têtu, en plus robuste. Vêtu d'un pantalon de treillis et d'un jersey de laine claire, timbré aux armes du navire, il portait à l'endroit du cœur un oiseau planant, le crâne penché, le bec tendu, scrutant de ses yeux perçants la profondeur des abîmes; mais ce crâne aplati de l'oiseau, ce crâne de bête féroce, se couronnait d'un diadème ducal.

— A vos ordres, sir..., grogna Jean Divonnec. Le som-

meil est une bonne chose, mais faut peut-être pas en abuser; ça épaissit le sang.

— Tu ne dormais pas, toi non plus?

— Oh! moi, vous savez, mon commandant, je ne dors jamais tout à trac... parce que, quand je ferme un œil, je me souviens de l'autre!

— Dis-moi, Divon, de quoi te souviens-tu, cette nuit?

Le grand diable secoua la tête:

— Mon commandant, c'est une nouvelle histoire que vous désirez?... Moi, je veux bien aussi. Seulement, voilà... faut qu'*elles bouclent,* et tout de suite!

Lord Donovan tourna machinalement la tête vers le léger son perlé qui montait des cabines:

— Allons, Divon, un peu de politesse! Ces dames s'ennuient tellement! Pourquoi cette horreur de la musique?

— Monsieur le duc, fit solennellement le gars breton, comme s'il énonçait la chose la plus importante du monde, en esquissant un salut très raide à la hauteur de son béret. Quand les grenouilles chantent, c'est ennuyeux, parce que c'est signe de pluie!

Or, les grenouilles de Jean Divonnec, c'était la comtesse Mériane, ex-femme de l'ambassadeur Nestor-Julien de Breteuil, et sa lectrice, Edva, une ancienne demoiselle d'honneur de la grande-duchesse Olga.

## III

Jean Divonnec s'était assis en tailleur, aussi confortablement que possible, sur le tas de cordages enchevêtrés où, tout à l'heure, lord Silby rêvait, péniblement étendu.

Frères de blancheur, frères de lumière, s'ils ne se ressemblaient aucunement, un même astre cependant les éclairait, et ils allaient vers le même destin.

La lune vernissait le crâne tondu de Jean Divonnec, et ses traits mal formés: une figure de grand enfant, toute ronde, avec un nez mou, retroussé, de petits yeux couleur

de mer que ses fréquentes plongées avaient lisérés de rouge, et une bouche charnue, ronde aussi, noircie par la chique comme une mûre écrasée.

Son teint de blond roux, criblé de taches de son, s'empourprait aisément quand il était ému par la colère ou la joie. C'était pourtant un calme, un fort, que ce grand gars aux épaules carrées, aux muscles saillant sous le chandail, aux mains puissantes comme des pinces. Mais son ennemie sournoise, la mer, lui tirait le sang à l'extérieur, le pompait invisiblement de ses innombrables ventouses. « Elle finira par m'avoir! » disait-il philosophiquement. Il était très capable d'étrangler un camarade qui ne pensait pas comme lui; en revanche, il faisait bien attention à ne pas marcher sur la queue du chat du cuisinier, par respect pour les fétiches, parce qu'un chat, sur un bateau, c'est un porte-bonheur: chacun sait que cet animal, n'aimant pas l'eau, vous préserve du naufrage. Placide, nonchalant, rêveur peut-être, Divonnec ne buvait pas, ne fumait pas, ne s'occupait de rien en dehors de l'astiquage de son scaphandre, puisqu'il était engagé sous cette arme dans l'équipage de l'*Aigle*.

Sa vocation lui était venue, tout enfant, alors qu'il jouait déjà à retenir son souffle, nageant comme un poisson entre deux eaux. Et un jour, vers quatorze ans, il plongea pour sauver un pêcheur en danger de rester par le fond sous une barque retournée la quille en l'air.

Plus tard, il fut pris par une équipe de guerre, et, sans s'en douter, accomplit des prouesses en allant chercher les morts dans les flancs des bateaux engloutis, aidant à renflouer les sous-marins. Comme, la paix signée, il allait se marier avec une fille d'Audierne qui lui apportait, en dot, trois marmots tout élevés, il fut ébloui par l'annonce d'un journal demandant un bon plongeur de fond. Conditions inouïes: la fortune pour un ouvrier de guerre, laissé, comme il disait, en plan par une paix sans le sou!... Il embrassa la payse, car de longues fiançailles

ne sont pas pour effrayer un Breton, et fila, son baluchon sur le dos. Le voyage était payé. On traversait la Manche, simplement. Cela, oui, ça valait la peine de tenter l'aventure, sans compter l'argent!

Lorsque Divonnec vit son nouveau patron, il fut foudroyé d'admirative tendresse, et se sentit désormais une fidélité de chien pour le maître enfin trouvé. Son imagination bretonne s'enfiévra de cette recherche d'une fiancée morte, ensevelie, eût-on dit, avec les honneurs dus à une sainte. N'était-ce pas une pieuse légende d'amour? Rien que la description de la châsse de fer, d'or et de cristal lui fit totalement oublier son futur mariage. Sur l'*Aigle,* Divonnec était bien le seul matelot qui crût à la réussite de l'entreprise.

Comme il était incapable de penser à deux choses à la fois et que tout lui paraissait très simple, étant fort simple lui-même, il se voua corps et âme à cette tentative passionnante, oublia sa promise... Quand il *descendait,* il se signait toujours dévotement; cela devant n'importe quel railleur, non qu'il eût peur, mais parce que ça éloigne le malin sort. Depuis le début des recherches, il avait plongé sept fois, dans tous les coins de la Méditerranée, souvent à plus de cent mètres de profondeur, et n'avait encore trouvé que beaucoup de fatigues et d'horribles épaves, parmi lesquelles un sac où pourrissait un ancien forçat mort avant d'avoir obtenu la délivrance. Rien ne le détournerait de sa mission: ni la crainte du ridicule de ne jamais rien rapporter qui pût orienter les recherches, ni celle des monstres rencontrés au cours de ses périlleux voyages.

Il avait pris, aussi, l'habitude de veiller sur lord Silby, parce qu'il savait que, durant certains jours de spleen, ou bien, durant la nuit qui ramène le songe soit en atténuant le contour des choses, soit en les masquant de son loup de velours, le jeune homme se penchait vraiment trop par-dessus le bordage pour examiner les fonds.

C'est alors qu'il eut l'idée naïve de lui raconter des histoires, et cet enfant de prince n'en connaissait certes pas d'aussi belles que Divonnec, le fils des pêcheurs de morue! Avait-il eu, seulement, une bonne nourrice? Et si le lord pouvait lire dans les livres des savants, en revanche, il ignorait les images de Lock-Maria-Ker, qui sont des légendes en guirlandes de fleurs autour des assiettes, — toutes les belles histoires des veillées bretonnes empruntant leurs effets tragiques au vent qui souffle dehors, pendant que les flammes des chandelles dansent à l'intérieur à cause du courant d'air de la cheminée! Et le gars breton de la petite Bretagne s'entendait à merveille avec le prince de la Great Britain... Ils s'entendaient comme deux frères sous le même malheur, et c'était touchant.

— Ce soir, mon commandant, commença Divonnec, je vas vous expliquer de quelle drôle de manière on a vu un *homme de la mer*...

Lord Silby tira son étui d'or ciselé où s'alignaient des cigares que le gars breton, point fumeur, mais terriblement chiqueur, croquait et suçait comme de simples bonbons de chocolat. Lentement, il en alluma un, en tendit un autre à son scaphandrier.

— C'est bien pour vous obéir, murmura respectueusement Divonnec en s'empressant de déchiqueter son cigare en menus morceaux qu'il se fourra dans un coin de la joue pour ne pas gêner le débit.

« Donc, cette histoire est une de mon enfance: celle qui m'a laissé la plus forte impression... plus forte encore que les contes de la veillée et que mes aventures personnelles! Voyez-vous, mon commandant, c'est mieux qu'une légende, parce que c'est la vérité, et c'est pas moins troublant... En face de pareilles choses, on ne sait plus que croire. J'ai vu des camarades, pas crédules cependant, arrêter leurs moqueries et se gratter l'oreille en entendant raconter ça à leur tour... Moi, j'y crois,

parce que je le tiens de la bouche de mon père, et que le vieux n'a jamais menti... et qu'il a *vu*, lui... aussi net que je vous vois en ce moment! Y a de drôles de choses, en ce monde, oui, des choses qu'on ne comprend pas, qu'il vaut p'tête mieux ne pas comprendre, mais qui vous portent à réfléchir, tout de même, à de certains moments... quand on regarde la mer dans le brouillard, par exemple, — ou bien quand on y *descend*, comme moi! Et j'y ai songé bien souvent! A chaque nouvelle plongée, je me suis dit, machinalement: « Si t'allais rencontrer *ça*, là-dessous? »

— Ça, quoi? interrompit Donovan Silby qui, cette fois, étendu mollement sur des coussins, se sentait délicieusement obligé de ne plus se souvenir de sa douleur mortelle, au moins l'espace d'une curiosité d'enfant.

— Un... un *homme de mer*... je ne sais pas comment nommer ça, moi...

— N'importe! Va toujours...

A ce moment où il s'apprêtait à entendre le chant de sa berceuse favorite, ces histoires « de nourrice » que le rude garçon débitait pour lui complaire, un autre chant se fit entendre, plus mondain et plus vif: un tango terriblement insinuant s'échappa du hublot qu'on venait d'ouvrir au-dessous du pont, et la mandoline fit rage.

— Ça, mon commandant, faut choisir! déclara l'irascible conteur. Qu'elles *ferment*... ou je *ferme!*

— Non! c'est effrayant! Elles ne dormiront donc pas cette nuit? Elles ne dorment donc jamais la nuit? soupira Donovan très contrarié.

Il jeta un nouveau coup de sifflet, modulé en deux fois. Un grand steward jaillit des coursives et s'immobilisa, presque invisible dans l'ombre, attendant les ordres du maître.

— Dites de ma part à ces dames qu'elles ferment...

Donovan s'arrêta, tout interdit d'avoir, malgré lui,

emprunté ce terme d'argot français à son narrateur ordinaire, et crut bon d'ajouter:

— ...le hublot de leur salon, car, ici, on ne s'entend plus!

Le steward tourna les talons et disparut tout à fait. Après une minute d'attente, on perçut le choc de la lentille de verre s'encastrant dans ses rainures de cuivre, puis plus rien.

Lord Silby respira.

— Faut que je reprenne au commencement! dit le matelot. Vous le savez, commandant, mon père était morutier, comme mon grand-père, comme tous les Divonnec... Chaque année, en février, embarque pour Terre-Neuve! Une rude besogne, que je connais, moi aussi! Tout gosse, j'ai accompagné le père en qualité de mousse, j'ai grandi au milieu des chaluts, des barils, des réservoirs d'huile. Je me souviens d'un fameux coup de mer, qu'a failli tout emporter, le chalutier et ce qu'y avait dedans, votre serviteur y compris... si bien que le cuisinier courait après ses gamelles qu'étaient fichues le camp de tous les bords! Bref, cette année-là, comme les autres, le vieux Divonnec s'était embarqué pour la pêche sur une carcasse de chalutier qu'en avait vu de dures, mais qui continuait à tenir bon. Un maître-pêcheur, le vieux Divonnec: y avait pas son pareil pour diriger la manœuvre du chalut et juger, d'un coup d'œil, le bon endroit! Le bateau venait de dépasser la baie de Meddaland. De là, on commence à voir l'Islande, avec ses glaciers, dans un brouillard qui semble refléter la vase des lagunes. Puis, la terre disparaît encore, et on arrive aux lieux de pêche. Il me semble que je revois tout ça.

« Je vois aussi le chalut, comme mon père l'a vu, et tous les gars postés pour la manœuvre. Le treuil grinçait en se déroulant. Le filet, flasque comme un ballon crevé, descendait sur la mer, s'y étalait, s'enfonçait, tandis que le bateau reprenant sa marche le traînait après lui ainsi

qu'une robe à queue... C'était le grand moment! On préparait les couteaux pour éventrer le poisson sitôt le filet remonté. Et c'est toujours une émotion de se demander s'il sera bien lourd quand il remontera...

« Bien lourd, il le fut, cette fois-là, et faisait crier les câbles, craquer le treuil. Le père Divonnec voyait partout à la fois: aux funes, aux panneaux, aux chaînes, même aux goëlands qui déjà tourbillonnaient... Leur convoitise est de bon augure. Faut voir les goëlands quand le chalut sort de l'eau!

« Mon père m'a dit que c'était un des plus beaux coups de filet qu'il eût jamais vus! A travers les mailles ruisselantes, ça grouillait en une masse d'argent serrée à n'y pas glisser le petit doigt. On eût dit un seul corps, énorme, dont le bon Dieu seul était capable de compter les écailles. Pour hisser ça, — plusieurs tonnes, — le palan *travaillait,* je vous prie de le croire... Le vieux Divonnec et le capitaine l'examinaient, ravis, quand, soudain, mon père lâcha un juron:

« — Mille sabords! Y a un noyé, là dedans!

« — T'es fou, le Divonnec! grogna le capitaine. Où vois-tu un noyé? Y a que de la morue! Et de la belle!

« — C'est-y que vous avez les yeux bouchés, mon capitaine! Vous voyez pas, là, cette tête... ce bras...

« — J'vois que des écailles, Divonnec! Garde si ça brille... Encore quèques p'tits coups de filets comme ç'ui-là, et on pourra rentrer, hein?

« — Pas possible, bon Yeu... vous distinguez pas... là?

« Le capitaine haussa les épaules, paraît-il, et continua de surveiller la manœuvre. Mais le vieux Divonnec ne quittait pas du regard le filet qui montait, montait, tiré par des mains avides, amenant son sac bourré sur le pont...

« ...le filet qui contenait cette chose hallucinante, affreuse: un corps humain noyé parmi le grouillement des poissons!

« — Coupe!

« Le fond du chalut fut ouvert, et, alors, ce fut une cataracte, une grêle de morues... de beaux grêlons qui pesaient quèques kilos, hein, mon commandant, et qui faisaient *flac!* en tombant sur les planches... puis *flac!* encore, et *flac!* plus loin! Les morues ont des ressorts dans les vertèbres, et ça gigote, ça se démène avant de s'affaler pour mourir. La danse de la mer, quoi, avec des reflets verts, bleus, mouillés d'argent, et les éventails des nageoires et des queues...

— Mais le noyé? fit Donovan, impatient malgré lui.

— Voilà, mon commandant... Tout à coup, plusieurs matelots poussèrent des cris. Non, le vieux Divonnec n'avait pas la berlue: eux aussi, ils *voyaient!* Au milieu des morues, la gueule ouverte, haletantes, tressautantes, y avait une forme qui ressemblait à un humain. Une figure, quoi! une espèce de visage verdâtre, aux yeux brillants, à la bouche féroce... et des épaules, des bras qui s'allongeaient, plutôt comme des nageoires que comme des mains! Une tête d'homme, pour tout dire, et une moitié de corps gluant, glauque, qui sautait aussi et cognait sur les planches. Pas un noyé... non, quelque chose de bien plus affreux encore, puisque cela vivait, regardait, s'agitait...

« Le capitaine, étranglé par la surprise, n'avait même plus l'idée de jurer. Et tous les matelots étaient là, les bras ballants, le cou tendu, ne sachant plus ce qu'ils voyaient à force de regarder.

« — Faut l'attraper! dit mon père, le premier. Ah! ça, par exemple... Allez, les gars!

« Trois ou quatre osèrent s'élancer vers l'étrange poisson, mais ils glissèrent pêle-mêle sur les corps poissés des morues. L'un d'eux parvint à attraper la partie inférieure du corps: une queue frétillante qui fila entre ses doigts comme une anguille! D'autres morutiers vinrent à la rescousse, et s'efforcèrent de capturer le... le... je

ne sais pas, moi... qui bondissait de plus en plus fort, de plus en plus désespérément. Un moment, mon père crut le tenir. Mais, d'un coup de reins, il se dégagea. Il se jeta vers le bordage. Ses bras terminés par des nageoires s'agrippèrent à un pêcheur qui se trouvait auprès... Et puis...

— Va donc!

— Un cri... deux, plutôt! Et deux plongeons. Le... *l'homme de mer* s'était élancé, entraînant le pêcheur...

— Et alors?

— On n'a jamais revu le corps du pêcheur! murmura Jean Divonnec à voix basse.

NOËL SANTON.

*(A suivre.)*

# REVUE DE LA QUINZAINE

## LITTÉRATURE

**Eugène Montfort** : *Choix de Proses;* Le Portique. — **François Porché** : ***Verlaine tel qu'il fut;*** Flammarion. — **André Fontaine** : ***Le texte exact des « Voyelles » et du « Bateau Ivre »***. — **André Dhôtel** : ***L'œuvre logique de Rimbaud;*** Les Cahiers Ardennais. — **Henri Martineau** : ***La Consolatrice de Delacroix;*** Le Divan. — **Yvette Guilbert** : ***Mes Lettres d'amour;*** Denoël et Steele. — ***Marie Bashkirtsheff contée par elle-même;*** Editions de la Madeleine. — **Alfred Mortier**: ***Jean Cocteau et la Gauche littéraire;*** La Grande Revue.

M. Eugène Montfort, qui a extrait de son œuvre un **Choix de Proses,** ne craint pas de placer en tête du livre deux pages qu'il intitule « Apologie ». Il nous avoue sans fausse modestie qu'il est satisfait de son œuvre et qu'il attend pour elle avec confiance le Jugement dernier. Je connais un assez bon nombre d'esprits qui sont tout disposés à reconnaître les qualités de M. Montfort sans attendre le Jugement dernier. « J'ai voulu traiter le roman comme un art, il m'a plu de demeurer un artiste. » Ainsi s'exprime M. Montfort. Entendez: J'ai voulu avant tout me satisfaire moi-même, j'ai voulu m'approcher de mon mieux d'une certaine vision idéale que je portais en mon esprit; j'ai dédaigné le côté commercial de la littérature; j'ai travaillé en suivant ma fantaisie, sans hâte, musant autour de mes projets et achevant mes livres avec une patience voluptueuse.

« Mes romans, dit-il, sont des enfants de l'amour. » Il ajoute:

> Il faut écrire pour soi. Tant pis pour les autres s'ils ne s'aperçoivent pas qu'on a travaillé pour eux en travaillant pour soi!

Ecrire pour soi! Travailler pour soi! cette manière voluptueuse et égoïste d'élaborer l'œuvre d'art conduit fort souvent à s'imposer beaucoup plus de soins et de scrupules que si l'on œuvre résolument pour le public. Pour toute âme vraiment éprise d'art, se contenter elle-même est la tâche difficile par excellence. En une époque où ce qu'on nomme le public est chose mal définie, flottante, mêlée, le

vieil adage des classiques: plaire au public, pris trop à la lettre, risque fort d'attirer quelque déconvenue. On comprend l'inquiétude de Flaubert lorsqu'il constata le succès immédiat de *Madame Bovary;* ce succès lui inspirait des doutes sur la qualité de son livre. Il est des temps où prendre pour guide le goût du public est une infaillible voie vers le relâchement. Et ces temps, hélas! embrassent peut-être tous les temps!

M. Montfort appartient à la lignée de nos conteurs bien français, à l'œil clair et net, amoureux du détail précis et pris sur le vif, d'esprit alerte et touché d'humour, amusés par les reflets de l'apparence et pas trop pourvus d'illusion sur l'homme et sur la vie; ils mêlent volontiers un brin de gouaille et un brin d'attendrissement; la boursouflure, l'emphase, le cœur porté en écharpe leur répugnent; leur expression est nette, rapide, discrète et fuit avec application les fanfreluches et le clinquant. Leur moi n'aime guère s'étaler; leur observation est parfois un peu cruelle et leur ton est plus volontiers en coquetterie avec la bonhomie qu'avec l'exaltation. Si M. Montfort s'apparente à nos conteurs français traditionnels, parmi les modernes, il me semble soutenir des rapports avec le Stendhal des *Nouvelles Italiennes* et avec le Mérimée, conteur détaché d'histoires assez atroces. La marque propre de M. Montfort, c'est de mêler à un fonds réaliste assez cruel, et à un humour caché aux profondeurs, de fraîches notes d'idylle qui côtoient la naïveté et une délectation de peintre coloriste qui se plaît aux spectacles pimpants et bariolés qu'il reconstitue par juxtaposition patiente de taches vives et menues. M. Montfort réussit avec bonheur la peinture des émois de l'amour naissant dans une âme candide et l'évocation d'une rue où étincelle le tumulte pimpant de la vie. Il évoque avec même agrément la vie bigarrée et ensoleillée d'une rue napolitaine et la rue Bouterie de Marseille avec ses prostituées attendant, hébétées, chantonnantes et fardées sur le pas de leurs portes, l'amateur de plaisirs à bon marché.

Entre tous les personnages de M. Montfort, je garde un souvenir amusé pour César Casteldor, à la fois génial brasseur d'affaires, virtuose du brigandage et de l'escroquerie et

amoureux tendre et délicat, ouvert aux émois les plus naïfs de la nature et de l'amour. Sans le savoir peut-être, César Casteldor exprime l'idéal singulier de bien des hommes d'aujourd'hui, non moins avides de se conduire en brigands dans la jungle de l'humanité moderne que de retrouver paradoxalement après de tels exploits l'enchantement de l'innocence primitive!

§

**Verlaine tel qu'il fut!** Voilà le titre de la biographie-fleuve que M. François Porché consacre au poète qui écrivit dans notre langue des vers d'une musicalité fluide et mystique qui sont chose bien rare. M. François Porché s'applique à narrer la vie de Verlaine dans ses épisodes les plus scandaleux avec une volonté de vérité qui méprise toute atténuation et toute concession.

La question est de savoir, dit-il, si l'on a le droit d'escamoter certaines vérités parce qu'elles blessent la pudeur. Le critique léger ou puritain qui adopte ce parti en vient vite, dans ses explications, à ne plus tenir aucun compte de ces dessous, de ces *stupra* sur lesquels il a jeté un voile: dès lors, tout est faussé.

Sur un point, je ne suis pas tout à fait d'accord avec M. Porché. Les poèmes de Verlaine m'apportent une volupté tout à fait indépendante des circonstances qui leur donnèrent naissance. Ils m'intéressent par un certain accent qui leur est propre, par une vertu particulière d'incantation, par une magie qu'ils créent dans mes sens et mon imagination; ils me transportent dans un monde où l'on vit avec délectation, et cette volupté est une plénitude qui ne s'interroge point sur l'homme — Verlaine et ses aventures. Un événement de ma vie qui éveille en moi de plus profonds frémissements, du coup donne à ma sensibilité des antennes plus subtiles pour comprendre de plus secrets frissons de la poésie; des révélations inattendues et surprenantes sur un poète ne modifient nullement mes rapports entre l'élément spécifiquement poétique de sa poésie et moi-même. Il n'y a pas une vérité dans la manière d'interpréter un poète, il y en a une infinité et toutes les fois qu'une sensibilité originale aborde un poète, il se crée un système original et nouveau de rapports qui est aussi vrai que l'interprétation

fondée sur les rapports entre l'écrivain et l'œuvre qu'il a créée. Je crois qu'un poème considéré dans sa qualité de volupté peut résolument se détacher de l'homme qui l'engendra. Il appartient à un autre univers. Dès qu'il s'agit de volupté, le mot vérité prend un sens tout particulier. La vérité sur le parfum d'une fleur considéré comme moyen de volupté, c'est toute la symphonie féerique qu'il suscite dans ma chair et mon âme, et les renseignements sur l'arbuste qui porte les fleurs et les engendre ne modifient pas la qualité de la volupté qu'il m'apporte.

Et cela ne m'empêche pas en un autre sens d'être tout à fait d'accord avec M. Porché et de louer sa volonté de vérité à tout prix. L'homme est ainsi fait que toute chose d'ici-bas existe pour lui comme moyen de volupté et comme objet de connaissance. Un invincible besoin humain soumet à notre appétit de connaissance les choses qui nous apportent les plus précieuses voluptés et cette connaissance, même cruelle, est aussi une volupté. Un poème de Verlaine me suffit tel quel pour me livrer sa magie poétique; mais une fois rompu le tête-à-tête de l'amour, je suis curieux de l'homme qui l'appela à l'existence. Et je sens bien qu'un homme comme Baudelaire ou Verlaine m'apportera des données de première valeur sur l'homme. Et je sais bien que des problèmes humains fort intéressants se lèveront au cours de ces recherches. Aussi bien, si je me refuse à voir par timidité ou par incuriosité ce qui dans la vie d'un poète contredit l'impression que m'apporte sa poésie; à mon insu, je risque de me faire de fausses idées sur le rapport entre la poésie et le poète et sur la structure de l'esprit humain lui-même. L'utilité primordiale de biographies comme celles de M. François Porché, c'est qu'elles redressent vigoureusement notre tendance tyrannique à tricher dans la connaissance de l'homme. Une loyauté sévère dans l'effort pour connaître les hommes est la première et la plus utile des vertus. Et, dans cet ordre, c'est tout ou rien. La moindre défaillance de probité et c'est le sens du vrai qui succombe irrémédiablement. N'oublions pas que nous sommes dans un temps où la pression des mythes sociaux de diverse nature nous incite constamment à tricher dans la connaissance de l'homme. Il faut

réagir avec courage et même avec violence. Nous devons réclamer la probité psychologique intégrale.

M. Porché suit Verlaine minutieusement dans toutes les étapes de sa vie, et il ne cesse de s'interroger sur l'énigme d'une personnalité à plusieurs plans où se juxtaposent étrangement le crapuleux et le sublime, la roublardise, les roueries et l'ingénuité, un chant très sincère et une manière fort déloyale de témoigner sur sa vie; le don lilial de l'adoration et le goût de la boue; les pires grossièretés et les frêles tendresses. M. Porché utilise naturellement force travaux de ses prédécesseurs, il y ajoute les *Mémoires* de la femme de Verlaine, qui lui ont été communiqués par M. Franc-Nohain, et il replace avec finesse les poèmes significatifs de Verlaine au sein des circonstances sur lesquelles ils témoignent, d'une manière poétique, bien entendu! On pourra souvent saisir sur le vif la manière dont la réalité se transmue en poésie dans l'âme de Verlaine. L'étude de ces mécanismes spontanés de transposition me paraîtrait fort intéressante à entreprendre. Des lamentables amours avec Rimbaud, corsées, comme il convient, par de copieux sacrifices au dieu Alcool, rien n'est soustrait à notre curiosité. Vous verrez, au cours de ces étranges amours, Rimbaud essayer de faire de son partenaire, suivant la mission qu'il s'était découverte, un vrai « Fils du Soleil ». On peut s'interroger longtemps sur la manière déconcertante dont peuvent se grouper, dans une âme telle que celle de Verlaine, des éléments aussi disparates. Le romancier le plus audacieux en psychologie n'oserait jamais tenter une synthèse spirituelle aussi paradoxale, aussi osée et presque aussi inconcevable que l'âme totale de Verlaine. L'avantage des bonnes biographies, c'est de nous faire toucher du doigt que la réalité se soucie médiocrement du vraisemblable et qu'elle prend même plaisir à le narguer. Peut-être les romanciers auraient-ils avantage à lire de riches biographies pour apprendre à se rapprocher du réel par une judicieuse défiance du vraisemblable, qui souvent fait écran entre la vie et ceux qui veulent la peindre en l'inventant.

§

**Le texte exact des « Voyelles » et du « Bateau ivre ».** A cette question, M. André Fontaine consacre une plaquette

où il unit les méthodes philologiques les plus sévères à un sens esthétique délicat. Il s'agit de deux poèmes les plus célèbres et les plus caractéristiques de Rimbaud, et ces deux poèmes sont imprimés d'une façon fautive. Le fameux sonnet intitulé *Voyelles* fut publié par Verlaine pour la première fois dans la revue *Lutèce*. C'est cette version qui fut à peu près adoptée par la suite. Or, elle est passablement fautive. Modification peu heureuse de la ponctuation savamment établie par Rimbaud; substitution de mots à d'autres mots. « Bombillent » a remplacé « bombinent », « candeur » a pris la place de « frissons ». A propos de la voyelle *e*, Rimbaud avait écrit:

*Lances de glaçons fiers, rais blancs, frisson d'ombelles.*

On imprime:

*Lances des glaciers fiers, rois blancs, frisson d'ombelles...*

Voyez comme M. André Fontaine joint un subtil commentaire esthétique à la critique philologique...

Je n'oserais prétendre que la version:

*Paix des rides*
*Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux.*

soit esthétiquement inférieure à celle du manuscrit:

*Paix des rides*
*Qu'imprima l'alchimie aux doux fronts studieux.*

Mais la nuance de la pensée, la qualité d'évocation poétique diffèrent: à la noblesse constante de l'effort, signifiée par le présent du verbe, signifiée aussi par l'adjectif grand, Rimbaud a préféré le recul dans le passé marqué par la forme du parfait *imprima*, et il a ajouté à l'indication de cette vertu la douceur, qui se joint souvent à la gravité quasi nécessaire aux hommes d'étude. De ce fait, le vers, plus riche de pensée, s'imprègne, par surcroît, de passé et de lointain.

§

Les *Cahiers Ardennais* publient un méticuleux et curieux travail de M. André Dhôtel: **L'œuvre logique de Rimbaud.** Toutes les phrases de Rimbaud sont tournées, retournées et disséquées avec vigilance. Et nous assistons à un effort pour mettre dans l'œuvre de Rimbaud une cohérence et une logique qui nous étonnent un peu de la part de celui qui s'appliqua à trouver « sacré le désordre de son esprit ».

J'espère, dit M. André Dhôtel, qu'il apparaîtra que Rimbaud n'est ni un poète symboliste, ni un mystique et qu'il a fondé en dehors de toutes religions ses croyances personnelles sur des principes solides.

Ne nous étonnons pas trop! Les grands intuitifs avancent non point par une marche logique rigoureuse, mais en s'abandonnant aux véhémences de l'inspiration qui dans ses révélations les plus diverses a pour principe d'ordre une certaine direction sentimentale; les natures intellectuelles éprouvent le besoin de disposer ces suites d'intuitions en forme d'ensemble logique. On sentait déjà cette tendance dans le bel ouvrage de M. Rolland de Rēneville.

M. Dhôtel voit donc dans l'œuvre de Rimbaud, qui se définissait « un inventeur bien autrement méritant que tous ceux qui l'ont précédé », un effort pour « un renouvellement total de l'Univers ». Je doute que ce plan d'un nouvel univers ait été aussi net dans l'esprit de Rimbaud que le croit M. Dhôtel. Mais il me semble voir juste lorsqu'il constate que « l'Orient » dont s'éprend Rimbaud est un Orient idéal, non point historique ni géographique, mais un Orient dont la clef « peut être retrouvée seulement en interrogeant l'esprit ». Il a raison d'affirmer que le monde renouvelé de Rimbaud « n'est pas la béatitude de l'extase, mais une sorte de violence indomptable ». Cet « Orient » de Rimbaud est le mirage d'un Occidental révolté contre l'Occident, qui, en se rebellant contre les civilisations d'Occident, garde encore une âme bien occidentale.

§

Il y a quelques mois, M. R. Escholier publiait un gros livre où il faisait revivre cette Mme de Forget qui fut la « consolatrice » de Delacroix et dont la liaison avec le peintre fut si longtemps ignorée. Aujourd'hui, M. Henri Martineau, toujours bien informé, nous apporte d'une manière vive et agréable des renseignements curieux sur l'héroïne dont le nom est devenu inséparable du nom même de Delacroix (**La Consolatrice de Delacroix**). A son tour, M. Martineau constate qu'il y eut derrière le Delacroix aux propos cyniques et durement retranché dans la vie artistique une âme délicate et passionnée, qui se cacha farouchement:

Un long et profond amour au contraire humanise à nos yeux son âpre et taciturne physionomie.

La physionomie de Mme de Forget, fille du fameux Lavalette, s'entoure elle aussi d'un halo de mystère; caractère, nous dit M. Martineau, « à la fois romanesque, capable de décisions énergiques, profondément passionné et secret ». M. Martineau nous révèle qu'avant d'être la maîtresse de Delacroix, elle l'avait été de Cuvillier-Fleury durant les dernières années de son mariage. Elle en eut une fille qui eut pour mère déclarée la sage-femme qui l'avait mise au monde. Quand M. de Forget mourut, en 1836, Cuvillier-Fleury voulut épouser sa veuve. Elle s'y refusa. M. Martineau ajoute:

M. Raymond Escholier se demande pourquoi Mme de Forget ne s'est pas remariée avec Delacroix. Les révélations que l'on vient de lire fourniront peut-être une explication satisfaisante de la persistance de son veuvage.

§

Mme Yvette Guilbert, au cours de sa longue et brillante carrière, a connu beaucoup de littérateurs et elle a reçu d'eux bon nombre de lettres. Elle publie une partie de ces lettres, qu'elle entremêle de ses souvenirs sur ceux qui les écrivirent. Mme Yvette Guilbert est douée d'une grande faculté d'émerveillement et d'admiration, et elle est persuadée que la chanson de Jean Lorrain *La Symboliste* ou *La Décadente* est un poème d'essence rare; elle croit que le poète Rollinat avait un « Dieu sous la peau »; ne troublons pas cette heureuse ferveur! Çà et là, la physionomie de tel ou tel écrivain s'esquisse avec vivacité; l'apparition de Pierre Loti en grande tenue bleu ciel d'officier de marine, harnaché de toutes les décorations du monde, disparaissant sous une armure de choses étincelantes, est savoureuse. Mme Yvette Guilbert eut même des relations épistolaires avec « un homme du moyen âge ». Cet ancêtre lui écrivit un jour:

Si le XVII^e^ siècle avec autorité et le XVIII^e^ siècle on se demande en vertu de quoi, imposèrent une rhétorique figée et de dessus de bronze, les romantiques, eux, imposèrent une rhétorique furibonde, laquelle ne vaut pas mieux que l'autre. Je n'admets ni Hugo, ni Lamartine, ils ne sont pas sincères et ils ne parlent pas la langue qu'entendrait même l'illettré.

Tous batteurs d'estrade — à part l'infortuné Musset — mais il n'était pas romantique.

La sincérité a été réintroduite par Baudelaire, et c'est ce qui le fait si grand!

Vous êtes curieux de connaître le nom de cet homme du moyen âge. Je ne vais pas vous faire languir: il se nomme Fagus et c'est un de nos bons poètes d'aujourd'hui.

§

Je vous recommande **Marie Bashkirtsheff racontée par elle-même**, publié aux jeunes *Editions de la Madeleine*, dont plusieurs livres ont attiré mon attention. M. Pierre Borel a groupé dans ce livre les pages où la jeune fille évoque les enchantements et les rêveries de son enfance; ce sont ensuite les lettres échangées avec Maupassant, qui intéressa fort Marie Bashkirtsheff, et enfin on voit s'évoquer le dernier et douloureux épisode de cette vie brève et précieuse: l'idylle avec le peintre Bastien Lepage.

§

M. Alfred Mortier nous invite par une brochure agressive (**Jean Cocteau et la gauche littéraire**) à nous interroger sur la gloire de M. Jean Cocteau. Est-elle due à l'originalité et à la profondeur de l'œuvre, ou est-elle avant tout « le fruit de la politique littéraire »? M. Alfred Mortier nous laisse supposer que l'adresse extrême et le charme de l'homme donnèrent à son œuvre une réputation qui dépasse sa valeur. M. Jean Cocteau aurait su trouver à merveille les attitudes qui surprennent et éberluent son époque. Il aurait été le maître incomparable dans l'art de lui jeter de la poudre aux yeux.

Malheur à celui dont le boniment est raisonnable, discret, tempéré! Comment lutterait-il contre le pitre vêtu d'habits éclatants, bariolés, et prodigue d'apostrophes éberluantes?

Apprenez que l'art de M. Jean Cocteau ne relève pas tout à fait de la « formule obscuriste », mais plutôt d'une formule jumelle qui serait « la formule hurluberlu ». Et cette « formule hurluberlu » ne serait à son tour qu'un aspect de l'éternel précieux!

Je ne serais pas étonné que l'œuvre de M. Jean Cocteau ait

à connaître une période de moindre engouement. Alors, pour que l'ironie ne perde pas ses droits, il se peut que M. Jean Cocteau garde pour lecteurs de certaines pages ingénieuses, délicates, voire secrètement émues, tels esprits qui ne furent pas les plus empressés à lui prodiguer un genre de flatteries qu'il dut accueillir, au fond de lui-même, avec quelque humour.

GABRIEL BRUNET.

## *LES POÈMES*

Pierre de Nolhac : *Le Rameau d'Or*, Plon. — Francine Klein : *Œuvre Posthume*, « La Caravelle ». — Charles Dornier : *Les Semailles dans les Combes*, « Editions Sequania ». — Eugène Bizeau : *Croquis de la Rue*, « La Fenêtre Ouverte ».

**Le Rameau d'Or** et des lauriers du Palatin, n'est-ce depuis le jour, ô Poète! où vous écriviez vos premiers vers, où vous ouvrîtes les yeux sur les fières ruines de la cité romaine, sur la grâce des collines toscanes, qu'il vous a été justement destiné, et que vous le portez à la main comme un gage de paix, un talisman d'amour? Pierre de Nolhac, dans ses ouvrages d'art, d'histoire, d'humanisme, s'est dès ses débuts montré le lettré parfait, l'érudit discret, judicieux et sensible que nous avons plaisir à saluer aussi quand, après nous avoir donné ses *Poèmes de France et d'Italie*, il nous offre, nous tend *le Rameau d'Or*, ce recueil nouveau de « poèmes de l'humanisme » parus précédemment, la plupart, dans la *Revue des Deux Mondes*, de 1927 à 1933.

Le cœur de Pierre de Nolhac s'est exalté d'un enthousiasme austère lorsqu'il a composé la suite qu'il intitule *le Testament d'un Latin;* elle a été publiée, à part, en 1929, et je me suis plu alors à lui rendre hommage. Il y joint les poèmes inspirés par l'amour de paysages classiques, *Méditerranée, Stances Romaines, Aux Provinces de Mistral, Cités Latines* et aussi *Images françaises*, car son admiration non moins qu'à la Sicile, à Amalfi, à Tibur, à l'Antibes antique, à Avignon ou à Toulouse, s'adresse à l'Auvergne natale, à Port-Royal, à Trianon, à Marly ou à Louveciennes où il évoque l'ombre du divin André, tandis que les deux poètes accordent leurs luths sur les noms d'Eglé rebelle et de Ca-

mille docile, et que Lucile apparue figure Terpsichore au gré de leurs chansons.

N'est-ce point à l'exemple de l'amant de Laure que son talent et son intelligence se sont formés? A peine sera-ce une fiction; pour emplir l'imagination du poète, la vision n'est point moins efficace que la vue. Pétrarque, il l'a rencontré, écolier d'Avignon, aux chambres du vaste palais dont le jardin rupestre domine le Rhône; il lui a demandé des leçons, il s'est formé à ses conseils; il s'est accompli à les comprendre et à s'y modeler. *L'Art Poétique* du nouveau venu se conformera au savoir et aux usages de l'ancien. Non qu'il ignore cependant les résonances de lyres plus modernes; il a dédié son autel domestique au culte des poètes dont il continue avec piété la tradition, certes oui! et d'abord Virgile, Horace, Pétrarque, mais parmi les noms des dieux, il en est aussi de français :

> Vigny, Chénier, Racine y sont gravés ensemble,
> Et, pour honorer mieux ces maîtres de notre art,
> Je fais autour du marbre où mon vœu vous assemble
> Grimper tes roses, ô Ronsard!

Le doux esprit de France, le pays qu'il aime et sa civilisation, sa langue et son génie, les ancêtres gaulois ou latins, puis la religion du souvenir, celle de l'amitié, ont fait éclore les diverses musiques et le rythme sacré de ses mots et de ses vers, mais son esprit est attentif aussi à ce qu'il dénomme la poésie des sciences, source d'espoir et de grandeur, d'anxiété également, car, hélas! la science, qui donne au monde son visage nouveau, n'arme-t-elle pas en même temps le Barbare contre lequel il sied que notre maison si belle soit défendue?

Il faut chercher plus haut le confort et le salut, placer en Dieu sa confiance et tout l'amour. Et ce sont des épanchements d'une piété chaleureuse qui occupent, oraisons tremblantes et pures, les heures nocturnes et les méditations du poète. La foi se redresse et la sérénité se retrouve, l'intelligence s'est faite plus lucide avec plus de suavité, quoique toujours aussi mesurée, et, après l'ample et belle *Laus Florentiæ*, ville de la lumière pure et gracieuse, la triple série des *Stances de l'Hiver* sur quoi se termine l'enchantement

de ce livre d'équilibre et de sagesse, de réflexion et de sentiment, de modération solitaire et tempérée, à peu de chose près auguste; mais non, elle est trop pleine de réserve et esquive toute pompe, moins majestueuse qu'emplie de tact et de goût, de plain-pied sinon familière :

J'emporte dans l'oubli des milliers de visages,
Mes maîtres, mes parents, mes héros, mes amis,
Des noms, des souvenirs que je n'ai pas transmis,
Un trésor de secrets, de récits et d'images.
Mais, flot léger roulé dans un torrent humain
Vers le lit sans mémoire où le grand fleuve coule,
Seul je sais qu'à jamais, sous la berge qui croule,
Tout un monde avec moi disparaîtra demain.

Mais que le poète se rassure; Pierre de Nolhac le pense comme moi, si nos fils vont encore cueillir d'une main fervente le rameau d'or dans les lauriers, certes l'esprit humain ne s'épuise ni ne se fatigue; d'autres naîtront toujours, ce ne saurait jamais être en vain que le grand Mantouan a parlé « si te fata vocant »,

...Primo avulso, non deficit alter
Aureus, et simili frondescit virga metallo...

Francine Klein, nom qui me fut inconnu jusqu'à l'heure présente, destin ignoré. Et voici que j'ouvre ce petit volume, **Œuvre Posthume,** — elle n'avait pu vivre, et fort jeune, froidement, secrètement désespérée ou mieux dégoûtée d'une déception unique, elle a rejoint la mort, à l'heure qu'elle s'est choisie —; j'ouvre ce petit volume, et j'entends une voix que je n'aurais pas soupçonnée, et qui est pressante dès ses premiers sons, et qui me hante maintenant. « Le 23 avril 1930, au n° 218 de la rue Marcadet, presque en face le charmant square Carpeaux qui, dès les premiers sourires du printemps parisien, semble être une oasis dont le songe vivifiant expire dans la rue populeuse, s'ouvrait dans une atmosphère toute particulière, éminemment cordiale, une petite librairie toute claire et moderne, à l'enseigne de « La Cariatide ». Une jeune fille, originaire de Suisse, d'une grâce aisée, d'une très vive intelligence, en était l'animatrice : Francine Klein. Les livres étaient son vrai cadre. » — Ce passage encore : « Dans

la nuit du 30 au 31 mai 1930, notre pauvre amie s'enferma dans sa chambre qu'un étroit couloir reliait à la librairie. — Nous ne devions plus la revoir jamais... Elle avait vingt-quatre ans. » Voilà l'essentiel de ce que nous enseigne la préface qui présente le livre et son auteur. Sa littérature est heureusement moins verbeuse. Et le volume ne renfermât-il que trois de ces rapides et véhéments poèmes en *prose* (malgré la disposition typographique), *Chanson Bohémienne, Prière sur un Mort,* et la si concentrée *Lettre pour une Provinciale,* tremblante de compassion et de pathétique simplicité, on ne peut que s'incliner avec respect, avec une douloureuse admiration devant le souvenir d'une enfant qui pouvait des choses aussi senties, aussi profondes, aussi personnelles, sans l'avoir recherché, mais parce qu'elles ne pouvaient être autres, parce qu'elles étaient telles dans sa pensée et parce qu'elle avait le cœur gros de larmes refoulées et empli de fierté. Quel accent inoubliable prennent les mots, dans cette véhémence qui demeure intime et presque secrète, quelle grandeur dans cette austérité de la souffrance et de la pitié! Ce fut une âme souveraine et sincère, hautaine et émue, pour qui la Beauté, son seul espoir, sa conviction magnanime, était inséparable de la droiture, de la bonté, hélas! qui tue lorsqu'elle est avilie par l'abjection de rencontres dont elle est la dupe froissée, bafouée, orgueilleuse aussi, qui pardonne peut-être mais qui jamais n'oublie.

Pauvre âme de la sorte endolorie, que ces confessions sont attachantes et belles! Que ceux qui vous ont approchée et connue doivent en eux-mêmes s'illuminer de l'avoir entrevue telle, ce qu'ils doivent se sentir grandis! Ce fut une fierté d'âme vraiment noble. Les poèmes où elle n'a pas essayé d'enclore autre chose ou de se ployer aux exigences de formes plus délibérées, auxquelles elle n'était point assez assouplie, resteront, pour qui les aura lus, inoubliables.

Par Charles Dornier, **les Sonnailles dans les Combes**, excellents petits poèmes comtois, paysages, types, coutumes, et quelques-uns simplement d'amour humain, d'un art très sûr, correct, parfait. De l'humour parfois malicieux, plus souvent de l'émotion, de la pitié.

D'humeur goguenarde et narquoise, Eugène Bizeau, dans

**Croquis de la Rue**, établit d'un trait précis, sûr, sans trop appuyer jusqu'à la caricature, des figures de la rue, de la caserne, du comptoir, de l'usine. Très « peuple » assurément, réaliste, le poète n'est jamais vulgaire ni déclamatoire. Aussi son préfacier Han Ryner n'a-t-il pas tort d'écrire que, « avec une sincérité puissante et équilibrée, Eugène Bizeau dit tous les beaux sentiments humains ». Son vers est plein de substance et ses poèmes, courts, sont bien construits, menés avec sûreté.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Bernard Barbey : *La Maison d'illusion*, Librairie Stock. — Irène Némirovsky : *L'Affaire Courilof*, Grasset. — Victor-Serge : *Ville Conquise*, Editions Rieder. — Jean Pallu : *Marées*, Editions Rieder. — Stéphane Manier : *L'Evadé*, Denoël et Steele. — Jean Bommart : *Le Revenant*, Lemerre. — Marcel Lorin : *Frère d'amour*, Nouvelle Revue Critique. — Mémento.

Pour présenter les cinq nouvelles qu'il a réunies sous le titre (**La Maison d'illusion**), non de la première, selon l'habitude, mais de la troisième d'entre elles, M. Bernard Barbey a écrit un avant-propos très intelligent. Il y prend la défense d'un genre littéraire aujourd'hui en défaveur, sinon décrié, et l'on ne saurait trop l'en féliciter. Contre le roman, M. Barbey invoque surtout ceci que celui qui le compose n'a le plus souvent pas conscience des éléments qu'il y introduit en cours d'exécution et qui semblent l'enrichir... Au vrai, il est rare qu'un auteur romanesque puisse rester, je ne dirai pas huit ans comme Flaubert sur un récit, mais mettons deux ans, ou un an, ou six mois, comme le premier venu, sans se laisser distraire de l'essentiel de ce récit par mille contingences. Aussi, ramasser son effort sur une nouvelle, est-ce se donner la preuve de son pouvoir de concentration. Pour le critique, en tous cas, il se rend mieux compte des qualités d'un écrivain en voyant ce qu'il est parvenu à faire en cinquante ou cent pages, d'un sujet choisi par lui entre tous ceux que l'expérience familière lui fournit. Je crois qu'il est plus difficile de réussir une nouvelle brève, mais homogène, que d'amener tant bien que mal à son terme un gros roman, hétérogène ou disparate... Pour M. Barbey, ce qui caractérise ses nouvelles, c'est leur simplicité,

leur aisance et le naturel de leur accent. Elles sont suggestives avec discrétion, et, dans le détail, d'une grande finesse. Un ancien trépané de guerre, sujet à des crises d'anxiété (*La cicatrice*), se tue un jour, accidentellement, dans un élan de joie. La mort l'a repris, si l'on peut dire, au tournant, et voilà le cercle de son destin fermé. Un jeune homme, depuis peu marié, et qui fut élevé trop douillettement (*Une mauvaise mère*), surprend, au cours d'une petite fête, la conversation de son épouse avec un quidam, et acquiert la certitude douloureuse, humiliante, qu'il n'est pour elle qu'un enfant... *La maison d'illusion* est l'histoire d'un vieux maniaque qui se déguise en danseuse pour faire des pointes et des entrechats et qui meurt d'une embolie pendant un de ses exercices. Ce n'est ni de l'Hoffmann ni du Poe, mais quelque chose de plus flou, de plus enveloppé de mélancolie et de pitié. Une femme qui s'est longtemps défendue de céder aux sollicitations d'un homme aimé, se décide, à la suite d'*Une journée de campagne* que sa fille a passée loin d'elle, à se donner à cet homme. Pourquoi? Elle s'est rendu compte que sa fille, qui n'est plus une enfant, aspire à cette liberté, à ces joies qu'elle-même s'interdisait par scrupule. Ce ne sont plus, aujourd'hui, les aînés qui donnent le mauvais exemple... Une parasite du sentiment, enfin (*Les adieux de Fontainebleau*). Une créature qui ne peut vivre que dans l'ombre chaude des âmes amoureuses pour y distiller son poison. M. Barbey a beaucoup de talent.

Mme Irène Nemirovsky, dont on n'a pas oublié le vigoureux *David Golder*, se plaît moins à animer de multiples personnages dans ses romans qu'à concentrer la lumière sur un seul pour le peindre. Elle est portraitiste, à la façon du Balzac de Goriot, de Grandet, de Nucingen. Avec **L'affaire Courilof**, c'est un ministre de l'ancienne Russie qu'elle a pris pour modèle et dont elle fait la triste victime d'un attentat terroriste. Peut-être eût-elle été mieux inspirée en choisissant pour héros le jeune homme qui est chargé de tuer ce ministre et que des nihilistes ont élevé en vue de son exécution?... Mme Nemirovsky avait un beau drame de conscience à traiter. Elle l'a négligé. Soit. Mais qui est ce Courilof, qu'elle désigne aux coups de son nihiliste? Un monstre? Un homme

qui a, du moins, la réputation de la cruauté la plus inflexible. Mais, placé auprès de lui en qualité de médecin (Mme Nemirovsky néglige un peu trop les détails qui nous rendraient ce placement croyable), notre jeune révolutionnaire apprend à connaître la véritable personnalité de l'individu qu'il doit exécuter. Entre parenthèses, encore : il demeure bien longtemps auprès de lui, avant de l'assassiner, et on se demande pourquoi on lui fait courir un si grand risque... N'importe. L'intéressant, ici, est qu'en vivant dans l'intimité de Courilof, le faux médecin se familiarise avec lui et découvre qu'il n'est pas si épouvantable qu'on le dit. C'est un pauvre diable, au contraire, que torture un cancer au foie, et qui, ayant épousé par amour une vieille « cocotte » parisienne, se voit menacé, à cause d'elle, de perdre la faveur du tzar Nicolas II. Son rôle l'épuise; mais il s'efforce de croire à sa mission, à la bonté de la cause qu'il défend, et n'est aucunement la brute, consciente de mal faire, que l'on se figure dans « le parti ». Tourmenté par les intrigues de rivaux avides de le perdre, il vit dans une angoisse continuelle. Il déteste le pouvoir, mais le pouvoir lui est nécessaire. Ainsi déchiré, il n'est pas même émouvant. Ensemble pitoyable et ridicule, tantôt il fait sourire et tantôt il attendrit le révolutionnaire désigné pour l'expédier dans un monde où il n'y a pas (on l'espère, du moins) d'intellectuels qui conspirent contre l'autocratie, et d'ambitieux contre les représentants en place de ce régime Aussi, le moment venu de jeter la bombe, le cœur manque-t-il à ce révolutionnaire et est-ce sa compagne, une vierge rouge enragée, qui fait « le geste vengeur » à sa place. Dérision! Hélas! il ne faut pas voir les hommes légendaires de trop près, et en particulier, quand on a des passions politiques, les hommes que l'on charge de tous les péchés parce qu'ils pensent ou font profession de penser autrement que soi. Au reste, l'exécuteur, ici, n'est guère plus convaincu que l'exécuté. Une force dépasse l'un, comme elle dépasse l'autre. Nous ne sommes ni si méchants ni si bons que nous le laissons croire ou que nous voulons le paraître, mais plutôt de misérables pantins dont la fatalité tire les ficelles. « Toutes nos vacations sont farcesques » disait déjà Montaigne. Mme Nemirovsky a peut-être un peu trop prolongé

— et par là rendu monotone — sa démonstration d'une vérité que nous oublions souvent, avouons-le, pour notre malheur. Elle a le mérite, en revanche, de ne pas abstraire la psychologie de ses personnages de leur physiologie, et ses dons d'observation, si elle les traduit dans une langue assez négligée, sont remarquables.

« Chez les Russes, écrivait Mme de Staël, si le but n'est pas atteint, c'est qu'il est dépassé. » Rien, comme cette remarque profonde, qui explique mieux la révolution bolchévique. M. Victor-Serge fait de celle-ci, dans **Ville conquise**, une peinture pathétique et que je crois fidèle. Son livre n'est pas à proprement parler un roman, mais une âme ardente et sincère l'inspire et lui prête un accent épique. Satirique, aussi, peut-être à son insu. Tout un peuple délirant de fièvre souffre et meurt dans les scènes évoquées par M. Victor-Serge. Et pourquoi, mon Dieu? Pour un bonheur problématique, mais que les hommes ayant atteint la maturité ne connaîtront, à coup sûr, jamais. Si la jeunesse communiste russe trouve, dans la préfiguration de l'avenir, un prétexte à s'exalter, de quelle résignation morne la vieillesse enveloppe son désespoir! Les éternelles passions des hommes ne désarment pas. Pour quelques héros lumineux, combien de sombres brutes! Les violents écrasent les faibles. Les cyniques se rient des martyrs; et les canailles roulent les naïfs... Une féodalité nouvelle — celle de l'élite qui fournit les hauts fonctionnaires — se constitue aux dépens d'une immense majorité de serfs ou d'esclaves. Plus de capitalistes, mais, comme au moyen âge, une aristocratie qui deviendra, bientôt, héréditaire, détenant des pouvoirs honorifiques, et les exerçant avec tyrannie. Mais je me substitue en disant cela à M. Victor-Serge, à qui suffit « la grandeur » du bouleversement social dont il brosse la fresque. On retrouve dans les personnages qui illustrent celle-ci les héros des célèbres romans de Tolstoï, de Dostoïewsky, de Tchékhoff, de Gorki : un couple d'amants, soulevés par une ardeur à la fois sensuelle et mystique; des prostituées; des condamnés à mort; des misérables affamés, tout cela trempant dans une atmosphère inconnue des Occidentaux, « l'air électrisé » des nuits blanches... « Le prolétariat de l'Europe », dit M. Victor-Serge.

Un pays devenu une classe! Mais quelle responsabilité incombe à ceux qui l'ont créée...

Des scénarios de cinéma « destinés à la lecture », voilà ce que nous donne dans **Marées** M. Jean Pallu, lauréat du Prix populiste en 1932. Rien de plus propre, sans doute, à servir l'idéal des néo-réalistes que le huitième art; et les petits récits de M. Pallu ont, d'abord, le mérite d'initier les profanes à la technique de cet art. Ils sont bien faits pour aider à l'éducation de l'imagination « visuelle et constructive » des fidèles de l'écran; à les guider dans la compréhension de l'arrangement et du dynamisme particuliers de ses images. Qu'ils relèvent de la littérature, c'est une autre histoire; et je ne crois pas, à franchement parler, qu'ils représentent plus qu'un essai extra-romanesque, d'un intérêt exceptionnel, mais qui ne fera pas oublier le *Donogoo-Tonka* de M. Jules Romains... En général, tout empiètement d'un art sur un autre est une erreur (un signe de décadence, disait Nietzsche); une aggravation, à mon humble avis, de la confusion des genres, confusion déjà, par elle-même, si préjudiciable au progrès de leur évolution. Que le cinéma influence le roman, nous n'y pouvons rien. Mais à quoi bon souhaiter qu'il se distingue le plus possible du théâtre, si c'est pour le confondre avec le livre, et pour achever de corrompre celui-ci en en éliminant « le style », pour commencer? Mais on ne laisse pas de prendre un plaisir un peu équivoque — ou canaille — (comme de manger des frites dans un cornet jaune) à la lecture des scénarios de M. Pallu. Ils sont assez primaires dans leur construction pour nous procurer l'illusion de « penser cinéma ». Les thèmes qu'ils reprennent sont ceux que M. Pallu avait traités dans *Port d'Escale* : opposition de la banalité de la vie quotidienne à la séduction de l'aventure. A cet égard, le meilleur m'a semblé *Le pont,* d'un parallélisme un peu trop rigoureux tout de même, avec les deux foyers du médecin du bord, l'un au départ, l'autre à l'arrivée de son bateau...

Gauche et fort, le roman de M. Stéphane Manier, **L'Evadé,** a la carrure de son héros, portefaix intermittent aux Halles pour gagner son pain, peintre âprement chercheur dans sa mansarde. Du peuple, il a subi, enfant, les prêchi-prêcha de

l'amant de sa mère, un syndicaliste de l'espèce sombre, celle qui anathématise le luxe dans des tirades à la Jérémie. Comme révélation sexuelle, il a subi les appétits de sa concierge, flasque et peu soignée. Toute sa vie sera commandée par ces prémices : il verra noir, sera raide, chargé de reproches contre tout et tous, maudissant comme un moine, exorcisant des filles folles. Même l'amour qui s'offre et dont il s'empare avec une maladresse goulue n'aérera pas cette âme au cachot. La mort, seule. Alors, les copains organiseront un bluff, de mèche avec les marchands; et il y aura afflux de snobs, et vente sensationnelle. Le monde de la palette, les milieux Montparnasse, sont pris sous un jour acide, à ombres renforcées, très parent de la peinture qu'on y produit.

Prix, de l'an dernier, du « Cercle littéraire français », **Le revenant**, par M. Jean Bommart, méritait cette distinction. C'est un livre robuste, charpenté sans fignolage, mais avec conscience. Revenu de la guerre, un combattant se marie avec une petite bonne femme qui le pétrit en brave employé régulier. Hélas! un éclat d'obus resté dans son cerveau, remué par un accident, va réveiller l'ancien homme, bien différent. A quinze ans de distance, il redevient le poilu des tranchées, oublie sa vie civile depuis lors, et développe l'aventureux désespéré que tendait à faire de lui la vie des camps. Un journal de guerre (pp. 62-107), mis là comme document, et dont l'auteur fait ensuite l'autocritique, est d'une remarquable densité d'écriture, d'une portée et d'un sens, aussi, très étendus.

Dans un village du Morvan, le frère nourricier de la châtelaine aime en secret celle-ci. Ça le rend plus soigné, plus chic... Mais quand la châtelaine se marie à un de sa caste et propose à son humble ami — son **Frère d'amour** — sa femme de chambre, pas de belles manières apprises qui tiennent : mon paysan s'en va faire à Paris une bombe désespérée avec une fillasse du pays. Il en revient, dégoûté de lui-même. M. Marcel Lorin nous laisse espérer que plus tard, peut-être, la châtelaine deviendra veuve... Des paysages campagnards vigoureusement brossés.

Mémento. — *La Rose de Thuringe*, par Pierre Girard (Calmann-Lévy). Un Suisse aime une pianiste allemande, parmi des descrip-

tions humoristiques de Genève, de Weimar, et de Leipzig. Cet humour ne vaut pas celui de M. Philippe Soupault, qu'il rappelle. — M. Pierre Frondaie a voulu, dans *Zigoël* (Emile-Paul), nous donner, pour changer, du picaresque. Zigoël, fils de Don Quichotte mort, se fait aimer par la fille de Sancho Pança enrichi, l'épouse et berne son beau-père. — *Le Vagabond de Dieu*, par MM. Emile de Bongnie et Fernand Rigot (Renaissance du Livre), conte la vie du pauvre petit saint Gérolphe qui évangélisa ses concitoyens du Brabant sans les convertir, et mourut jeune, mécontent d'avoir si mal servi Dieu. Cela imite à s'y méprendre la candeur et la fraîcheur, avec mille savoureux anachronismes, et l'odeur bonhomme de la vie populaire belge. — Le petit récit que Mme Lucie Paul-Margueritte intitule *La Lanterne chinoise* (Baudinière) est parfait dans son ambition réduite de montrer une épouse chinoise trompant un mari tyran ,à la mode de France. Les notations locales doivent être exactes.

JOHN CHARPENTIER.

## *THÉATRE*

*La Demoiselle de Mamers*, pièce en 3 actes, de MM. Yves Mirande et Gustave Quinson, au théâtre du Palais-Royal.

Il suffirait, pour que la tragédie revînt à la mode et fît courir le public vers les lieux où on la représenterait, qu'un acteur ou qu'une équipe d'acteurs se montrât capable, de par la loi de son tempérament, de jouer comme il faut l'un de ces merveilleux ouvrages. Donnez-nous l'équivalent de certaines représentations anciennes d'*Athalie*, vous verrez, quoi qu'en pense M. Fabre, la Comédie-Française pleine à craquer. Mounet-Sully représentait Joad; son frère Paul, Abner. A leur côté, le petit Joas était interprété par Reichemberg, et la gravité candide avec laquelle elle disait : « J'ai nom Eliacin » surprenait. Près d'elle, la dépassant de toute la tête, Moreno jouait Zacharie, un frêle adolescent brun, en long costume blanc. Quand au début du second acte elle prononçait ces mots : « Oh! ma mère... Le Temple est profané... Et du Seigneur l'autel abandonné... », son geste, son regard, son intonation suffisaient à créer une atmosphère tragique. On comprenait que la profanation du temple était effectivement une catastrophe, et l'on percevait aussi que cette catastrophe avait lieu dans un univers poétique.

Or, si l'on veut bien se souvenir que Reichemberg quitta la Comédie-Françaie en 1898, on remarquera que les repré-

sentations d'*Athalie* que j'évoque se plaçaient au temps de l'époque symboliste. Moreno en était une des muses les plus authentiques. Celle qui, se caricaturant elle-même avec une abnégation qui n'est peut-être pas sans perversité, se montre aujourd'hui au Palais-Royal sous les traits de **la Demoiselle de Mamers** ou de toute autre duègne comique, et qui, ce faisant, plonge les gens de mon âge dans une affreuse mélancolie, apparaissait alors comme une créature idéalement immatérielle. C'était *la Damoiselle Elue,* c'était *Mélisande* avant Debussy. Sa beauté singulière, sa minceur, le timbre et les modulations d'une voix exquise, exerçaient sur les gamins que nous étions alors quelque chose qui ressemblait à un prestige. Je me souviens que l'un de nous alla sonner à sa porte (elle habitait alors au Palais-Royal) jusqu'à ce qu'il fût reçu, et sut exprimer si bien son admiration qu'il obtint une fort belle photographie de la comédienne, sous les voiles blancs de Junie, d'Aricie ou de Monime. Je voyais récemment encore cette image dans le cabinet de ce vieux, non, de cet ancien camarade, aujourd'hui médecin fort connu, et lettré, qui consacre ses loisirs au culte d'un grand romantique. Dans ce temps-là, nous jugions les femmes selon qu'elles nous semblaient plus ou moins *morenesques* (l'épithète était de nous) et nous séparions même les unes des autres les choses dignes d'être qualifiées de la sorte de celles qui ne l'étaient point. Un style s'était formé dans nos esprits qui était conforme au canon que l'on pouvait déduire de cette personne admirable.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans l'affaire, c'est que la grande réputation de Moreno dans ces années d'avant 1900 tenait beaucoup moins, quoiqu'il fût grand, à son talent de comédienne (fort jeune pensionnaire de la Comédie-Française, elle y était rarement au premier plan) qu'à son art de dire les vers. Et véritablement, lorsqu'on y pense, on ne saurait médire d'une époque où le goût de la poésie était si puissant qu'il suffisait à une jeune femme de bien dire *le Balcon* ou *la Mort des Amants* pour jouir d'une réputation comparable à celle qu'obtient aujourd'hui... je cherche une comparaison... et je cite par exemple la charmante Mireille pour avoir composé cette musique de *Couchés dans le Foin*

qui est un des principaux agréments de *la Demoiselle de Mamers*.

Il y en eut même, telle la pauvre Bady, à qui ce succès fut fatal. Parce qu'elle disait du Baudelaire la voix hagarde et les yeux hallucinés, elle se crut une comédienne, ce qui était une étrange erreur. Mais c'est une autre histoire où nous reviendrons un autre jour si nous en rencontrons l'occasion. L'empire de Moreno s'accroissait du fait qu'on la savait intimement mêlée au monde littéraire. Mariée à Marcel Schwob pour qui tout ce qui pensait alors nourrissait une profonde admiration, liée à tout ce que comptait de plus remarquable la génération littéraire dont son mari était l'un des chefs, de Claudel à Willy comme de Jammes à Paul Léautaud et à Toulet, elle donnait l'impression d'être une mystérieuse princesse de l'esprit .On s'étonnait presque que cette créature chimérique fût à même de jouer avec beaucoup de verve et un lorgnon sur le bout du nez l'Anglaise du *Monde où l'on s'ennuie.* C'était peut-être cependant les premières manifestations de cette force comique qui lui sert aujourd'hui à réjouir la clientèle des théâtres de vaudeville. On s'expliquait alors qu'elle réussît à tracer finement sur la scène une risible caricature parce que l'on savait qu'elle était dans le privé personne de beaucoup d'esprit. Ses mots couraient les salles de rédaction. Je crois bien que c'est elle qui avait dit de Claretie qu'il mettait de côté son nez pour ses vieux jours, et qui l'avait surnommé Guimauve le Conquérant. Je n'expliquerai pas pourquoi, aux générations pour qui ces drôleries n'ont plus de sens. Mais on voit quel caractère complexe présentait cette comédienne qui joignait à des airs préraphaëlites un esprit que l'on peut qualifier de chat-noiresque. On ne savait pas encore quelle sorte d'inspiratrice elle avait été pour Schwob. Si d'aucuns estiment qu'on le sait aujourd'hui un peu prématurément, nul ne contestera que les pages enflammées qu'il lui a adressées ne constituent pour elle une suprême auréole.

§

Il n'est pas extrêmement facile de relier ces souvenirs d'il y a trente ans avec les impressions que nous recueillons

aujourd'hui en voyant Mme Moreno. Une pareille métamorphose est une des choses les plus frappantes dont on puisse avoir le spectacle. Je ne parle pas ici, on le pense bien, des transformations d'une personne physique. Trente ans ne passent pas impunément sur une créature, et je sais mieux que quiconque ce qu'ils peuvent refaire d'un être, moi qui, dans ces trente ans, ai le chagrin d'être devenu un très gros homme, si dissemblable de ce que je fus que, s'il m'advient de retrouver des gens dont j'ai été séparé pendant tout ce temps, j'ai l'impression qu'ils m'entendent à travers un masque. Il serait beau qu'en souvenir d'une époque où l'on a conté tant d'histoires de masques, Mme Moreno eût la même impression.

Il ne tiendrait cependant qu'à elle d'être toujours belle, avec une majesté que lui auraient ajoutée les années. Comment se fait-il que la blanche coryphée qui, dans *Œdipe-Roi*, modulait les plaintes des filles de Cadmus, ne soit pas devenue une terrible Atalie ou une formidable Agrippine, mais qu'elle se montre aujourd'hui avec l'apparence de cette savante bouffonne qui déchaîne avec certitude les rires du populaire? C'est là que je vois une rupture profonde et mal compréhensible. C'est comme un changement d'âme, ce sont les aspects succesifs d'un cœur double, ou bien c'est l'effet d'un mensonge, mais duquel? A quel moment Moreno a-t-elle pris ou posé le masque? Quelle est sa vérité, dirions-nous, si nous ne redoutions point le tour pirandélien de cette interrogation. Moreno a-t-elle été créée pour le délice des raffinés ou bien a-t-elle été destinée au plus épais divertissement des foules? Par quel étrange retournement de la vie a-t-elle pu remplir ces deux fonctions contradictoires? En quelle étrange matière l'or pur s'est-il changé? On n'imagine point qu'un pareil destin eût pu s'appliquer à la Duse ou bien à Sarah Bernhardt, dont elle put, à un moment donné, paraître l'héritière désignée, quand, au sortir de la Comédie-Française, elle vint collaborer avec elle sur la scène de l'ancien Théâtre des Nations.

§

*La Demoiselle de Mamers* est un vaudeville qui en vaut un autre. Au second acte, tous ses personnages se retrouvent

dans les cabinets particuliers d'un grand restaurant parisien. Les quiproquos prévus se succèdent dans l'ordre attendu. Moreno mène le jeu avec une verve étourdissante, tenant le rôle d'une vieille fille de province qui, tardivement initiée à l'amour, le goûte déjà avec gourmandise, mais non point cependant avec une liberté qui lui permette de se montrer franchement dans l'état qui provient de si nouvelles sensations. Or, tandis que les suites d'un copieux repas nous la font voir rotante et titubante, voici que la plupart des acteurs de la comédie envahissent le salon où elle se trouve. La *demoiselle de Mamers* s'effondre dans un fauteuil. Elle se cache la tête dans une serviette de table et se met à exprimer sa gêne et sa honte. Et voici que, de dessous les plis du linge qu'elle a sur le visage, s'exhale cette parole imprévue : « Ah! je suis une âme perdue; c'est affreux », qui ressemble bien peu au langage habituel de MM. Mirande et Quinson, car le style élevé n'est point leur ambition ni leur fort.

Je ne prétends point que cette lamentation sur la perdition d'une âme s'exprime en une phrase admirable; mais, toute simple qu'elle soit, elle aurait pu se rencontrer jadis dans un drame symboliste. Il y paraît. A travers la serviette ridicule où Moreno s'enveloppe, c'est la voix de la tragédienne qui s'exhale et frémit un instant, un instant fort bref mais suffisant pour que l'on sente que toutes les forces lyriques du drame restent contenues, intactes dans cette âme qui les a renoncées.

Ah! Mère des Souvenirs... ne nous sera-t-il pas donné d'entendre encore Moreno dire *le Balcon*, ou *la Mort des Amants*?...

PIERRE LIÈVRE.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

L. Roule : *Lacépède et la Sociologie humanitaire selon la nature*, Histoire de la nature vivante d'après l'œuvre des grands naturalistes français; Flammarion. — J. Rostand : *L'Evolution des Espèces*, Histoire des idées transformistes; Hachette.

M. Louis Roule, zoologiste réputé, auteur d'une série de travaux sur les Poissons, a écrit de nombreux ouvrages de vulgarisation, où il retraçait là vie et l'œuvre de grands naturalistes français : Buffon, Daubenton, Cuvier, Lamarck,

Bernardin de Saint-Pierre. Le volume qu'il vient de publier est consacré à **Lacépède**, et il semble que M. Roule se soit particulièrement complu à évoquer la figure de ce savant, un de ses prédécesseurs dans la chaire d'Ichtyologie et d'Herpétologie du Muséum. Les spécialistes ont souvent encore recours à l'*Histoire des Poissons*, à l'*Histoire naturelle des Cétacés*, au *Traité d'Erpétologie* de Lacépède, mais on a oublié presque totalement sa puissante et si diverse activité : zoologiste, musicien, littérateur, philosophe, sociologue, Lacépède fut aussi homme politique, grand chancelier de la Légion d'honneur, président du Sénat, ministre d'Etat, ami et confident de Napoléon.

Né à Agen en 1756, où son père était lieutenant-général de la sénéchaussée, le comte de Lacépède avait été élevé dans un milieu très mondain; il fréquenta les principautés rhénanes, afin d'y renouer avec les familles princières auxquelles la sienne était alliée. Arrivé à Paris, tout jeune encore, il s'empressa de faire une visite à Buffon, au Jardin des Plantes; il se rendit ensuite chez Gluck pour lui soumettre la partition qu'il avait composée sur un livret de l'*Armide* de Quinault, dont Gluck lui-même, par une rencontre curieuse, écrivait aussi la musique; ne voulant pas se mettre en compétition avec Gluck, il chercha un autre livret d'Opéra, et choisit celui de l'*Omphale;* mais son opéra, distribué aux acteurs et même répété, n'a pu être joué par le caprice d'une cantatrice. De dépit, ayant jeté au feu ses essais de musique dramatique, il se tourna du côté des études scientifiques, encouragé par Buffon. En 1785, il écrivit cependant *la Poétique de la Musique*. Beaucoup plus tard, il publia des romans d'imagination; dans *Ellival* et *Caroline* (1816), il est question d'amours contrariées; dans *Charles d'Ellival et Alphonsia de Florentino* (1817), Lacépède raconte l'enfance misérable de deux riches héritiers, que des parents cupides persécutent pour leur ravir leur fortune. Lacépède rêvait d'écrire une grande œuvre historique et philosophique.

Avec l'Empire, cet ancien révolutionnaire devint un homme d'Etat très important, et se détourna de la science. Promu Grand Chancelier de la Légion d'Honneur, il fit de son existence deux parts. Il consacrait la journée aux emplois de sa

charge, et la nuit (il dormait peu) à ses études philosophiques et historiques. Dix années s'écoulèrent ainsi.

La charge de la fondation et de l'administration de l'Ordre fut ardue. Non seulement il fallait tout créer, mais il était nécessaire d'insuffler à ce tout une vie durable... Lacépède, chef civil d'un ordre surtout militaire, éprouva souvent des difficultés de la part de l'entourage impérial... Lacépède donna sa démission onze fois, et onze fois la reprit sur le désir de Napoléon... Napoléon lui donna un traitement égal à celui des maréchaux sans commandement, et lui fit attribuer, pour y résider avec ses bureaux, l'hôtel où la Chancellerie continua à demeurer.

Ceux qui ambitionnent le ruban ou la rosette rouge, ceux qui l'obtiennent, ne se doutent sans doute pas qu'ils doivent tant de soucis ou de satisfactions aux efforts d'un ex-zoologiste, descripteur de Poissons et de Serpents.

§

Jean Rostand, littérateur et jeune savant « non officiel », poursuit des recherches de zoologie expérimentale dans son laboratoire de Ville-d'Avray, et écrit lui aussi des ouvrages de vulgarisation. Son livre sur les *Chromosomes* a eu beaucoup de succès : il a su exposer d'une façon simple un sujet très difficile, sans altérer les faits recueillis dans les travaux originaux. **L'Evolution des Espèces**, avec celui qui le précéda sur *la Formation de l'Etre*, avec celui qui est appelé à le suivre sur *la Genèse de la Vie*, constituera, d'après l'auteur, une histoire assez complète de la biologie.

Certes, l'histoire des idées transformistes a été maintes fois exposée, mais Jean Rostand a toujours une façon personnelle de présenter les choses. Il s'étend longuement sur l'attitude des Philosophes du 18e siècle, et en particulier sur les idées de Maupertuis, qui en 1754 a écrit un *Essai sur la formation des êtres organisés*. Diderot, dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature*, a discuté les hypothèses de Maupertuis : Diderot a devancé Lamarck quant à l'idée de l'influence modifiante des besoins sur la forme.

Dans le *Rêve de d'Alembert*, faisant dialoguer le médecin Bordeu avec Mlle de Lespinasse, il lui prête des déclarations déjà lamar-

ckiennes, et jusqu'à la formule même du lamarckisme : « Les besoins produisent des organes. » Mlle de Lespinasse se récrie : « Docteur, délirez-vous? — Bordeu : Pourquoi non? j'ai vu deux moignons devenir à la longue deux bras. — Mlle de Lespinasse : Vous mentez. — Bordeu : Il est vrai; mais au défaut de deux bras qui manquaient, j'ai vu deux omoplates s'allonger... — Mlle de Lespinasse : Quelle folie! — Bordeu : C'est un fait...

Il paraît que Darwin fut le « pire des écoliers »; son père clamait qu'il serait une honte pour sa famille. Quel sujet de méditation pour ceux qui prônent maintenant en pédagogie les méthodes de sélection précoce!

Jean Rostand rappelle l'hostilité systématique que rencontra en France l'œuvre darwinienne. On n'avait sans doute pas tout à fait tort. Bien entendu, critiquer le darwinisme n'est pas nier l'évolution.

Renan, dès sa jeunesse, s'intéressait passionnément à la question de l'origine des espèces : « Mon Dieu! mon Dieu! écrit-il dans ses *Cahiers de jeunesse* (1845-46), quand j'envisage les mille matières et les prodigieuses découvertes sur le seuil desquelles pose l'histoire naturelle, je suis tenté de tout quitter pour elle! » Et voici quelques passages, inspirés par la lecture de l'*Origine des Espèces*, de la fameuse *Lettre à Berthelot*. « Ne pensez-vous pas que, si la morphologie zoologique était étudiée avec plus de philosophie, avec l'œil pénétrant d'un Geoffroy-Saint-Hilaire, d'un Gœthe, ne pensez-vous pas qu'elle livrerait le secret de la formation lente de l'humanité?... Pour les zoologistes, chaque type animal, constitué une fois pour toutes, se continue avec une sorte d'inflexibilité à travers les âges. Quoi de moins philosophique? Rien n'est stable dans la nature; tout y est en perpétuel développement. »

Jean Rostand insiste sur les « Mutations expérimentales ». Il conclut :

L'homme ne réussira-t-il pas à susciter l'apparition de nouvelles espèces? La nature, disait Renan, a fait ce qu'elle pouvait, c'est à l'homme maintenant de prendre son œuvre au point où elle l'a laissée. De ce que la nature est aujourd'hui impuissante à évoluer, il ne s'ensuit pas absolument que nous ne la puissions contraindre à l'évolution. Rien n'interdit de croire que, par la mise en œuvre

d'énergies artificielles, nous réintégrions la vie dans ses facultés reventives.

Beau rêve!

GEORGES BOHN.

*ETHNOGRAPHIE*

S. R. Steinmetz : *Ethnologische Studien zur ersten Entwickelung der Strafe; nebst einer psychologischen Abhandlung ueber Grausamkeit und Rachsucht;* 2 vol., 4° Groningue, Noordhoff. — S. R. Steinmetz : *Gesammelte Kleinere Schriften zur Ethnologie und Soziologie*, 2 vol., 4°, Groningue, Noordhoff. — *Etudes de Sociologie et d'Ethnologie Juridiques*, pub. s. la dir. de René Maunier, coll. de vol. 8°, Paris, Domat-Montchrestien : I, Pierre Delteil : *Le Fokon'olona.* — II, G. P. Borrel : *Le Code des 305 articles de Madagascar.* — III, *Conférences*, par R. Maunier et A. Giffard. — IV, *Conférences*, par H. Lévy-Bruhl, J. Escarra, G. Julien, R. Maunier. — V, Robert Petit : *La Monarchie Annamite.* — VI, R. Lingat : *L'esclavage privé dans le vieux droit siamois.* — VII, Hy Yan Mung : *Les Concepts de Ming et de Fen dans le Droit Chinois.* — VIII, P. Frotier de la Messelière : *Du Mariage en Droit Malgache.* — X, René Maunier : *Loi Française et Coutume Indigène en Algérie.*

Il y a dans l'Ethnographie, ou Ethnologie, générale et comparée une section qui eut un moment en Allemagne la grande vogue, sous le nom d'*Ethnologische Jurisprudenz*, où s'assurèrent jadis la maîtrise le savant Post, puis son disciple Kohler, et qui complétait l'école traditionnelle de droit germanique (Ihering, von Arnim). En France, dans cette direction, nous n'eûmes qu'Esmein, qui pourtant resta plus historien qu'ethnographe. A l'école comparative allemande se rattache nettement le grand savant hollandais S.-R. Steinmetz, dont on fêta récemment le jubilé universitaire et dont ses admirateurs ont réédité les œuvres en une belle édition in-4°.

Pour comprendre les **Origines et les formes primitives de la Peine** (au sens juridique), Steinmetz s'est vu d'abord obligé d'analyser comparativement dans les civilisations primitives les concepts de cruauté et de pitié, de vengeance et de pardon et de déterminer aussi les formes primitives de la responsabilité. Car dans ces civilisations, le mal, la douleur, le crime ne sont pas seulement attribués à des agents naturels; ils peuvent être causés par les esprits méchants, les divinités de toute sorte, les pratiques magiques. Donc, la peine infligée diffère, soit dans son essence, soit par ses formes, de la peine purement laïque et juridique des civilisations modernes. L'idée primitive a subsisté longtemps; dans quelle mesure Oreste était-il coupable? Et de quelle nature pouvait

être la peine à infliger puisque l'acte criminel était évident? De même, dans le Droit Canon subsistent nécessairement des évaluations qui évoluent par delà le Droit au sens moderne.

Avant Steinmetz, on ne s'était occupé de la Peine que dans les Droits de l'antiquité classique, puis germaniques et slaves; il a eu le mérite de poser le problème en termes universels; et si la première édition de son grand ouvrage date de 1894, pourtant il n'a point perdu de sa valeur et demeure comme un vrai chef-d'œuvre de description et d'interprétation ethnographique. Aussi actuels demeurent les autres mémoires recueillis dans ses **Petits Ecrits,** notamment le long mémoire sur l'*Endocannibalisme,* ou anthropophagie à l'intérieur du clan ou de la tribu; celui sur *La Récompense et la Punition dans l'Au-Delà chez les peuples primitifs* (qui complète le mémoire de Léon Marillier sur le même sujet). Sa *Classification des Types Sociaux* est toujours valable, sauf petites corrections de détail; son étude sur le *Suicide* comme celle des *Motifs du Tatouage* et surtout le mémoire sur la *Circulation des Biens chez les Primitifs* ont été à la base de recherches plus récentes et sont toujours encore à consulter avec utilité. Bref, en réunissant et en rééditant les œuvres de Steinmetz, ses admirateurs hollandais et l'éditeur Noordhoff ont rendu un service véritable aux ethnographes et assuré à Steinmetz la place qui lui revient dans la science internationale.

§

Je disais ci-dessus qu'en France l'étude comparative du droit à l'aide des faits ethnographiques avait été délaissée alors qu'en Allemagne Post et Kohler avaient formé une véritable école de savants; en Angleterre, Westermarck, avec son *Origine des Idées Morales,* avait encore élargi ce domaine spécial. Aussi tient-on à féliciter ici de tout cœur M. René Maunier, professeur à la Faculté de Droit de Paris (qui a vécu jadis en Egypte et en Algérie et vu par lui-même des forces primitives de vie sociale), d'avoir créé cette collection d'**Etudes de Sociologie et d'Ethnologie juridiques.** J'ai donné au sommaire de cette chronique les titres des monographies (sauf celui du volume IX, qui appartient plutôt au folklore français); le lecteur peut constater qu'ainsi s'amorce

déjà une étude plus serrée des conceptions du droit si différentes en principe et quant à leurs formes dans nos colonies et dans d'autres pays. L'utilité pratique s'ajoute ici à l'intérêt purement scientifique. Car nous vivons en plein dans ce que je nommerai la *Mondialisation de l'Humanité,* non pas seulement par les essais politiques actuels, forcément incomplets, et que, sous le nom de S.-D. N. ou autres (Conférences internationales de toutes dénominations), on ne peut regarder que comme des approximations maladroites. J'estime qu'il faut bien encore quinze ans avant que le niveau réaliste s'établisse; et ce niveau ne s'établira ni par la politique pure (avec délégués à mandats impératifs), ni par des adaptations purement économiques (en dépendance du système actuel capitaliste, qui se dissout peu à peu et sera remplacé par un autre, lequel sortira du jeu direct des forces), mais par la psychologie comparative, donc par l'ethnographie, ou ethnologie, au sens large, celui du XVIII^e siècle.

Or, cette compréhension internationale ne peut se fonder que sur des connaissances précises; et les divers codes élaborés en divers pays, à diverses époques, sont des reflets, sinon de la mentalité locale tout entière, du moins des oppositions et des chocs. Dans cette collection, l'étude sur l'*Esclavage privé au Siam; les codes et réglementations malgaches;* la constitution de la *monarchie annamite,* sont à considérer comme des fenêtres qu'on nous ouvre sur l'organisation sociale intérieure, donc aussi la psychologie ethnique, de peuples dont les voyageurs, plus ou moins rapides et instruits, ne nous faisaient entrevoir que les aspects superficiels. Je ne dis pas que ces monographies nous fassent connaître ces peuples entièrement; car les codes ne traitent par définition que de l'exceptionnel, ou de ce qui s'oppose à un moment donné aux conceptions courantes et admises comme justes. Mais quand on possède des textes juridiques, il est plus facile d'extraire le singulier en cherchant à déterminer les formes normales humaines; le droit sert, si l'on veut, à connaître la sociologie, comme la pathologie sert à connaître la physiologie normale.

Aussi, peut-on regretter que la collection n'ait pas débuté par le volume X, où René Maunier expose ses conceptions

personnelles sur le choc entre la **Loi française et la Coutume indigène en Algérie.** L'Afrique du Nord, que l'auteur connaît bien, pour y avoir habité et voyagé assez longtemps, est ici à considérer non pas seulement dans son rapport spécial avec la France, mais comme une sorte d'illustration d'un thème universel; car un peu partout le problème du contact des races, donc aussi des physiologies et des psychologies, des organisations sociales et des organisations familiales, se pose dans les mêmes termes, comme il se posa d'ailleurs lors de la romanisation de la Gaule, des invasions franque et burgonde... Bref, la situation respective n'est pas uniquement dynamique brutale, au moins de nos jours; mais il se produit un jeu d'adaptations lentes, de disparitions, de créations, parfois de résurrections, ou supposées telles; c'est bien à tort, par exemple, que les Bolchéviks s'imaginent avoir ressuscité un collectivisme et une promiscuité primitifs.

Le livre de Maunier est simplement écrit, vivant, et, en somme, impartial; voir notamment ce qu'il dit de l'indistinction et de l'imprécision des droits fonciers chez les Kabyles et les Arabes, s'opposant aux besoins de précision et de durée des colons européens. On a les mêmes oppositions dans les Indes hollandaises, dans la partie musulmane de l'Inde anglaise, etc. Il y a deux siècles, on aurait simplement supprimé les codes locaux; mais de nos jours, cela ne va plus. Il s'agit de créer des adaptations; car, en somme, même le droit est un fait soumis aux lois biologiques cosmiques.

Si l'on se place à ce point de vue universaliste, qui me paraît le seul raisonnable, on évalue tout autrement ce que la plupart regardent en ce moment comme une effroyable pagaye internationale. Jusque vers 1914, il y avait des quantités de groupes humains, plus ou moins importants numériquement et mentalement, qui sommeillaient. Brusquement le cataclysme militaire les a fait passer d'une vie au ralenti à une vie accélérée. Ces trois dernières années, cette accélération s'est encore précipitée. Si on mesure notre rythme social par celui des autos de course et des avions, on peut s'attendre à plus de vitesse encore. En cinq ans, la Savoie a plus perdu de son folklore qu'en cinq cents ans auparavant. De même du reste. Et partout. Maunier nous décrit une étape

seulement dans un vaste pays en somme déjà bien connu d'un phénomène qui est universel, bien que telle petite ville de province, en France ou ailleurs, continue à végéter comme il y a cinquante ans.

Il y a donc nécessairement des décalages d'un bout de la série psychique (collective et individuelle) à l'autre. De là vient cette impression d'insécurité... à laquele le plus simple est de s'adapter volontairement; car elle est devenue la norme au lieu d'être comme autrefois l'exception. Par suite aussi, tous nos codes sont décalés; et au moment même que M. Maunier montre l'opposition juridique essentielle entre nous et les Algériens, on se demande si dans le mode de vie des Kabyles et des Arabes il n'existe pas des éléments qui sont mieux adaptés que les nôtres aux formes futures de la vie sociale universelle en gestation.

A. VAN GENNEP.

## *QUESTIONS RELIGIEUSES*

Ch. Guignebert: *Jésus*, La Renaissance du Livre. — Max Dominicé : *L'humanité de Jésus d'après Calvin*, Editions Je Sers. — René Fülop-Miller : *Les Jésuites et le secret de leur puissance*, Librairie Plon. — Georges Goyau et P. de Lallemand : *Lettres de Montalembert à La Mennais*, Desclée, De Brouwer et C^ie^. — Les Etudes Carmélitaines. — F. Dorola : *Les mystères de Beauraing*, Editions Spes. — Henri Busson : *La Pensée religieuse française de Charron à Pascal*, Librairie Philosophique J. Vrin. — Mémento.

M. Charles Guignebert, dont on sait qu'il enseigne à la Sorbone l'histoire du christianisme, a mis dans son **Jésus** toute sa science, les fruits de ses méditations et d'une énorme lecture. On peut ne pas admettre les conclusions auxquelles il aboutit. Le devoir s'impose de rendre hommage non seulement à son labeur, mais aussi au talent avec lequel il nous présente le résultat de ses recherches. Il croit à l'historicité de Jésus. Si celui-ci est bien un personnage historique, rien ne saurait empêcher qu'on l'étudie et le discute. On ne s'en est privé ni d'un côté ni de l'autre. Par contre, M. Guignebert ne croit pas que la religion chrétienne soit celle qui emplissait tout l'être du fils de Marie. Cette religion, il ne l'aurait ni devinée ni voulue. Le christianisme serait l'œuvre des disciples de Jésus. Il ne serait pas celle de Jésus luimême.

J'accorde que trop de chrétiens ont un peu perdu de vue la parole du prince des Apôtres qui, au verset cinq de sa Première Epître, a cette recommandation : « Conduisez le troupeau de Dieu, non en dominant sur votre partage, mais en vous rendant l'exemple du troupeau, du fond du cœur. » Ce qui veut dire que le gouvernement de l'Eglise ne saurait être un empire despotique, dans lequel il n'y aurait d'autre loi que la volonté du souverain.

Il n'en reste pas moins que le christianisme repose tout de même sur une personnalité dont je veux bien croire qu'à certains égards nous ne savons pas grand'chose, mais sur laquelle nous avons néanmoins des renseignements assez précis. S'il m'est permis d'exprimer mon sentiment, je dirai que, pour heureux que je sois que M. Guignebert nous ait donné un livre qui est de la plus riche documentation, et comme une condensation de toute une série d'études et de travaux, je suis, et m'en excuse auprès de lui, fort enclin à croire que nous ne sommes pas loin de mourir, dans ce domaine de la pensée aussi bien que dans d'autres, d'une indigestion de critique et d'exégèse.

En même temps que me parvenait ce livre, je recevais celui que M. Max Dominicé a écrit sous ce titre : **l'Humanité de Jésus d'après Calvin**. Il y a là comme l'histoire d'une âme qui, sentant grandir en elle le désir d'accéder à la connaissance directe et personnelle de Jésus, a pris le Réformateur pour guide, ce Calvin à qui on peut à coup sûr reprocher bien des choses, mais qui s'impose à notre estime par la rigueur du raisonnement et par une passion qui, plus contenue que celle de Luther, n'en est pas moins réelle. N'oublions d'ailleurs pas qu'il convient de saluer en Calvin un de ceux qui ont le mieux écrit dans notre langue.

Le livre de M. Dominicé m'a profondément intéressé. Il le faut lire pour voir que, s'il est vrai que le christianisme doive d'être, non pas à l'enthousiasme de Jésus, mais à celui des disciples, ces derniers ont cependant réussi à rendre vivante et présente la figure de celui sur le compte duquel l'empereur Julien ne se méprenait pas, quand il disait : « Tu l'emportes, Galiléen! » Et les évangélistes ont accompli ce qui n'était certes pas commode, puisqu'ils avaient à nous pré-

senter, non pas un être en train d'évoluer, mais un type achevé d'emblée.

J'avoue n'attacher pour ma part qu'un intérêt très relatif aux questions d'exégèse. Je ne meurs pas d'envie de savoir si le Pentateuque est bien de Moïse et le quatrième Evangile de saint Jean. Une question me préoccupe davantage, celle qu'on a exposée en ces termes : « N'est-il pas surprenant que les peuples chrétiens seuls aient été capables de créer la civilisation la plus distante des préceptes de l'Evangile, la plus opposée à toute forme de vie chrétienne? » On pourrait essayer d'y répondre. Mais, comme disent les bonnes gens, c'est une autre paire de manches.

On a eu raison d'écrire que c'est en vain qu'on chercherait, parmi les institutions monastiques que le passé nous a léguées, quelque terme de comparaison applicable à la société fameuse qu'est la Compagnie de Jésus. Elle ne tire que d'elle-même les vertus, les défauts aussi, qui lui ont fait tant de partisans et tant d'ennemis. On a beaucoup écrit sur elle. Le dernier livre qui lui ait été consacré est celui de René Fülop-Miller, **Les Jésuites et le secret de leur puissance**, que M. Jean-Gabriel Guidan a fort bien traduit de l'allemand. Il le faut lire, car il s'efforce à l'objectivité et y parvient. On n'a pas toujours été juste pour la Compagnie de Jésus, à commencer par Pascal, dont les *Lettres Provinciales* n'ont jamais été, à mon sens, la meilleure partie de son œuvre. Ses critiques portent sur un fondement faux, ainsi que Voltaire le fit très justement remarquer. « On attribuait adroitement à la société, dit-il, les opinions extravagantes de plusieurs Jésuites espagnols et flamands; on les aurait déterrées aussi bien dans les casuistes dominicains et franciscains, mais c'était aux seuls Jésuites qu'on en voulait. On tâchait dans ces lettres de prouver qu'ils avaient un dessein formé de corrompre les mœurs des hommes, dessein qu'aucune secte, aucune société, n'a jamais eu et ne peut avoir. » Il convient aussi de dire que, sans avoir peut-être donné la même attention aux lettres et à la philosophie grecques, ils ont utilement servi la cause des lettres latines.

M. Georges Goyau et Mlle de Lallemand doivent être remerciés de nous avoir donné ces **Lettres de Montalembert à**

**Lamennais**, qui sont d'un si puissant intérêt. Si éloigné qu'on puisse être des idées de Montalembert, il inspire le respect. C'est une figure à bien des égards douloureuse. Quel drame que celui de cette amitié qu'on voit naître, grandir et se briser! Livre à lire et à consulter, car il constitue pour l'histoire de la pensée religieuse au 18e siècle un document indispensable.

Je ne connais pas de revue religieuse qui présente autant d'intérêt que les **Etudes Carmélitaines**. Admirablement éditée, ele contient toujours des articles qu'on a profit à lire. Il convient de lui savoir gré des précieux renseignements qu'elle nous a donnés sur Thérèse Neumann, de ceux aussi que nous lui devons sur les faits mystérieux de Beauraing, auxquels M. Dorola a consacré un volume que ne manqueront pas de se procurer ceux qui voudront se faire sur ces mystères une opinion personnelle raisonnée.

Le livre que nous devons à M. Busson, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger, **la Pensée religieuse française de Charron à Pascal**, est prodigieux d'information. M. Busson a tout lu, tout compulsé. Me permettra-t-il de lui dire que son livre est trop touffu? L'air n'y circule pas; on se trouve trop souvent devant de simples énumérations. Ce n'est peut-être pas un livre à lire d'un trait. On s'y reportera toujours avec fruit. Je suis reconnaissant à M. Busson de son appréciation de Saint-Evremont.

MÉMENTO. — Chez Flammarion, le chanoine Arnaud d'Agnel publie un livre sur le *Mariage*. — C'est un charmant livre, illustré avec beaucoup de goût, que l'abbé Félix Klein a consacré aux *Paraboles de l'Evangile*. Publié par Bloud et Gay, il témoigne de la connaissance profonde qu'a l'abbé Klein des Ecritures, à l'étude desquelles il apporte avec les ressources de son intelligence celles de son cœur. — A signaler dès à présent, en me promettant d'y revenir, les deux volumes du Père Sertillanges, parus chez Flammarion sous ce titre : *Dieu ou rien?*

A. BARTHÉLEMY.

## *LES REVUES*

*La Revue de France* : les poètes et la popularité; M. Marcel Prévost contre les innovations en prosodie. — La *N.R.F.* : Baudelaire influence Victor Hugo; poésies hugoliennes de Mallarmé, écrites en 1859. — *Le Surréalisme* : un poème amorphe et déraisonnable. — *L'Archer* : Hommage à Louis Dumur; les « Gladiateurs » selon Compagnou. — *La Revue Mondiale* : à propos d'un « maître de l'espionnage ». — Mémento.

M. Marcel Prévost intitule un de ses excellents articles de **La Revue de France** (1er juin) : « La Poésie et la Foule ». En voici les premières lignes :

La douloureuse rumeur soulevée par la disparition d'Anna de Noailles ne s'apaise point, et ne s'apaisera point de si tôt. Avant même qu'il soit possible de formuler, sur la poétesse, un jugement valable, il est établi, touchant cette œuvre, un fait incontestable, et que le profond retentissement du deuil public confirme: elle ne fut pas seulement goûtée par les professionnels de la poésie, par les intellectuels, par les lettrés; elle conquit la foule, et, bien qu'elle ne fût empreinte d'aucune banalité, elle est, dans le meilleur sens du mot: populaire.

Le fait d'une poésie qui enchante à la fois l'élite et la foule est, dans la France moderne, assez rare pour qu'on le signale.

Il y a là, pensons-nous, une généreuse illusion. La foule — et encore? — avait retenu le nom de la comtesse de Noailles parce que la presse le publiait souvent; mais elle ignorait les vers de la poétesse. Depuis Béranger, un seul poète, jusqu'en 1914, gagna la popularité : François Coppée. Pendant la guerre, lu beaucoup aux armées et ramené à l'arrière par ses admirateurs, Albert Samain conquit une véritable popularité posthume. Le grand public est toujours fidèle à Edmond Rostand, poète de théâtre; et il cite souvent, de Mme Rosemonde Gérard, cette formule pour promettre d'aimer fidèlement :

Aujourd'hui, plus qu'hier, et bien moins que demain.

La même illusion généreuse inspire à M. Marcel Prévost cette remarque :

Un seul vers de Mallarmé a été retenu par la foule: il exprime dans la forme traditionnelle une belle idée claire:

*Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change...*

Ce vers est souvent cité par les journalistes et, très fré-

quemment, mal à propos. Mais « la foule » c'est-à-dire : la multitude, n'en a sûrement pas la mémoire enrichie.

« Sorte de deuil national », la mort de Mme de Noailles? Oh! pas du tout. Les gens moyens de la rue et du cinéma, en apprenant sa disparition et en revoyant son image, eurent environ le même réflexe que celui que leur causa le décès de la duchesse d'Uzès douairière, chasseresse, maîtresse d'équipage, dont ils ignoraient qu'elle avait été un sculpteur.

M. Prévost termine ainsi son article :

Ne cherchez pas plus loin la raison pour laquelle la mort d'Anna de Noailles est une sorte de deuil national, auquel participent jeunes et vieux, élites et foules. C'est que son œuvre, assurément pleine de beautés subtiles que seules les élites appréciaient, est surtout riche de sentiments humains, d'aspirations universelles, peut-être déjà exprimés avant elle, mais dont l'expression, par elle, se renouvelait et s'accentuait. Ce fut aussi, n'en doutez pas, parce qu'elle imposa résolument, à son imagination débordante, à son verbalisme magnifique, les règles prosodiques éprouvées par le temps, règles non point arbitraires, mais correspondant à la façon dont chaque race a créé son vocabulaire, à la façon dont sa langue et son oreille sont construites.

Dans les idiomes du passé, qui ne se parlent plus, dont on peut étudier la structure définitive comme on étudie les lois biologiques de l'homme sur un cadavre d'amphithéâtre, on constate qu'à partir d'une certaine date jusqu'à la mort de l'idiome, les lois prosodiques *ne changent plus*: ou du moins il ne subsiste rien de ce qui fut modifié après cette date...

La prosodie française a-t-elle ou non dépassé la date fatidique? L'avenir renseignera là-dessus les générations futures... Ce qui est certain, c'est que le *Cœur innombrable* et les *Eblouissements*, coulés dans le moule traditionnel qu'accepta l'orgueil pourtant farouche de l'auteur, sont assurés de survivre.

Pour un peu, la vieille guerre du vers libre — à peine moins vieille, on dirait, que la querelle du *Cid* — serait rallumée. Un peu avant la conclusion citée plus haut, l'auteur écrivait :

Supportant impatiemment les lois précises codifiées dans les *arts poétiques*, les novateurs se sont mis à écrire des vers d'une longueur arbitraire, ne correspondant entre eux que par de vagues assonances, ou même libérés de toute assonance, et dont le lecteur

le plus subtil est souvent hors d'état de percevoir la loi. D'ailleurs, ces poètes novateurs proclamaient eux-mêmes qu'ils réglaient leur prosodie selon leur inspiration; quelques-uns remplaçaient même « inspiration » par « respiration ». Il en est résulté quantité d'œuvres poétiques qui ne manquent ni de verve ni d'adresse, mais qui ne sauraient être intégralement comprises et appréciées que par ceux qui les signent.

Surprenant et tardif retour de flamme, semble-t-il, d'une des colères de ce bon M. Sully-Prudhomme, suscitées chez lui par les innovations du symbolisme.

§

M. Albert Thibaudet — **Nouvelle Revue française** (1er juin) — montre Baudelaire influençant Victor Hugo, et Mallarmé, tout jeune, imitant celui-ci.

Le premier cas est celui de « Cerigo » des *Contemplations* et du « Voyage à Cythère » tel qu'il parut avant sa lettre définitive des *Fleurs du Mal.*

Le *Voyage à Cythère,* sous sa forme primitive, et amputé par Buloz d'une stance trop hardie, paraît dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er juin 1855 parmi les dix-huit pièces qui attirèrent sur Baudelaire l'attention du grand public. Le chapeau, inaccoutumé dans la *Revue,* ne dégageait pas seulement la responsabilité de la maison, mais il signalait dans les *Fleurs du Mal* une nouveauté que, louable ou damnable, « on doit tenir à connaître comme un des signes de notre temps ». La *Revue* arrive à Jersey durant la première semaine de juin. Hugo lit ces vers. L'impression est profonde, le « frisson nouveau » court en lui. Et le 11 juin il écrit *Cerigo* comme une réponse au *Voyage à Cythère,* de la même manière qu'il a écrit le *Lion d'Androclès* comme une réponse à une voix des tables tournantes de Jersey.

Les poèmes juvéniles de Mallarmé inspirent ce commentaire à l'excellent critique :

Ces sept pages de vers hugoliens, écrites à dix-sept ans par Mallarmé, nous instruisent par leur faiblesse même. Ils sont curieux en ceci, que la lecture enthousiaste et l'imitation stricte des *Contemplations* peuvent témoigner du feu poétique de Mallarmé, mais nullement de sa capacité oratoire, c'est-à-dire de ce qui est hugolien et romantique par excellence.

C'est le symbolisme, et non le Parnasse, qui a tordu le cou à l'éloquence, et Mallarmé y a contribué, avant le couple Verlaine-Rimbaud des *Romances sans Paroles* et des *Illuminations.* Aucune

poésie n'a refusé l'oratoire plus inflexiblement que celle de Mallarmé. Mais à celui qui lui aurait demandé: « Sauriez-vous faire de la poésie éloquente? » il n'aurait pas pu répondre, comme l'autre: « Je n'en sais rien: je n'ai jamais essayé. » Les vers que nous publions montrent qu'il avait essayé d'entrer dans la voie éloquente du lyrisme hugolien et des *Contemplations*. Ils nous montrent aussi qu'il y avait complètement échoué, et de telle sorte qu'un second essai était bien inutile. Un écriteau se dresse ici devant lui: Défense de passer.

Quel est le contraire absolu de l'éloquence? C'est évidemment le silence, bien qu'il y ait des « silences éloquents ». Mallarmé s'est converti vers ce contraire. Il a été sinon le poète du silence, tout au moins le poète du royaume du silence. Il a mis dans ses vers le moins possible de quantité verbale. Sa poésie est bien vite devenue qualité, intensité, suggestion, tournée contre la matière enchaînée du discours, attachée à la seule matière radiante du vers.

Nous reproduisons à titre de *curiosités* quelques strophes des poèmes du jeune Mallarmé. Nul ne fut plus hugolien que lui, en 1859. Plus tard, nul ne le fut moins, continuant néanmoins d'admirer le Maître, avec un enthousiasme jamais attiédi.

Il sera dit, Seigneur, qu'avec les épis d'or
Elle aura vu tomber son front, où l'auréole
Qui d'ans en ans pâlit, étincelait encor!
Qu'avant le soir, ta main a fermé sa corolle!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Chaque chant de l'horloge est un adieu funèbre!
O Deuil! un jour viendra que ce sera son glas!
Heure par heure, glisse un pas dans les ténèbres:
C'est le pied de la mort, qui ne recule pas!

Lorsque son œil rêveur voit, dans l'azur qu'il dore,
S'élever le soleil derrière un mont neigeux,
Son cœur bat: elle est morne, et crie en pleurs aux cieux:
« Hier!... hier! hier! rendez-moi son aurore! »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Hier, la fleur pâlie!... hier, le rocher sombre
Qui, géant, se dressait — et qu'a rongé le flot!
Hier, un soleil mort! une gloire dans l'ombre!
Hier!... qui fut ma vie, et qui n'est plus qu'un mot!...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Non!... son père l'aimait, vieillard à qui les ans

N'ont point ravi l'amour pour prix de cheveux blancs,
Et l'amour, comme on sait, est sœur de l'espérance.
Il disait plein d'espoir: « Dieu que le ciel encense
« Ne peut pas envier l'ange de notre toit »
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Pourquoi ce deuil, ô mère? Harriet est l'auréole
Qui luit sur la famille, et dont l'éclat console.
C'était l'âme de tout! La France au ciel d'azur
A pleuré de la voir fuir son beau ciel pur.
Son lac américain où le Niagara brise
L'algue blanche d'écume, a gémi sous la brise:
« La mirerons-nous plus, comme aux hivers passés? »
Car, comme la mouette, aux flots qu'elle a rasés
Jette un écho joyeux, une plume de l'aile,
Elle donna partout un doux souvenir d'elle!
De tout... que reste-t-il? que nous peut-on montrer?

§

Le n° 6 du **Surréalisme au Service de la Révolution** publie des « poèmes » de M. Benjamin Péret, qui sera peut-être un révolutionnaire important. Aujourd'hui, il vise à étonner les lecteurs. On peut douter qu'il égaie personne de la manière dont il dit :

Un vaste rire fait se tordre les boutons de ma braguette.

Est-ce de la poésie? En est-ce, que d'écrire : « Le col qui ressemble à un drapeau français dans le fumier »? M. Benjamin Péret n'en doit rien croire, s'il a de la raison. S'il a de la raison, que n'en fait-il usage au lieu d'écrire, par exemple :

ET AINSI DE SUITE

Encore un coup de pied au cul
et la boîte de sardines vide se croira sainte.
Un coup de talon dans la gueule
et c'est une divinité
qui nage dans le miel pur
sans se soucier des protozoaires
des hippocampes
des cailloux célestes qui voltigent d'un œil à l'autre
et transportent la raison
avec un peu de sauce et des dents cassées
dans la société des trognons de choux

qui ne savent plus où donner de la tête
depuis que les eaux grasses étouffent dans la zibeline.

§

Dans **l'Archer** (mai), Compagnou, à propos de l'héroïsme que montra Louis Dumur mourant, nomme : des « gladiateurs », ceux qui tombèrent, comme Dumur, avec le haut souci de leur tâche :

Et songeant à ce condamné presque moribond qui travaille au prochain numéro de sa revue (d'une si vigoureuse revue qui pouvait se passer de son ultime dévouement) je me représente l'homme de lettres digne de ce nom comme un gladiateur condamné à la lutte incessante pour la création.

Gladiateur, le peintre connu qui fait attacher le pinceau à sa main défaillante et cherche encore à traduire la magie de la lumière...

Gladiateur, un Rousseau qui, dans ses jours finissants d'intoxiqué et de persécuté, trouve la sérénité et la fraîcheur des *Rêveries du Promeneur solitaire...*

Gladiateur, un Schumann qui fait chanter sa folie et se guérit par l'ivresse de l'inspiration de ses crises de dépression nerveuse...

Gladiateur, un Nietszche qui, n'ayant plus dans sa démence l'usage de la prose, aligne des vers dont le rythme est la béquille de sa pensée chancelante et pose ses doigts sur le piano à la poursuite d'un nostalgique « motif » de jeunesse...

Gladiateur, ce beau Pétrarque, démantelé par deux ictus successifs, qu'on trouvera un matin assommé par l'hémorragie cérébrale, allongé, *tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change...*

Gladiateur, ce Louis Dumur qui, malade depuis plusieurs années, ne voulut pas désarmer, et laissa sur sa table de travail « encombrée d'autant de livres et de papiers que de fioles et cuvettes » le roman inachevé de la victoire.

Comme cet autre gladiateur du *Mercure de France,* Remy de Gourmont, y laissait les notes d'une *Physique des Mœurs...*

Inclinons-nous devant la noblesse d'une telle mission.

§

Dans **La Revue Mondiale** (1er juin), M. Jean Bancaud évoque le commandant Ladoux, mort récemment, et qu'il présente comme « une figure de l'espionnage ». Il rapporte quelques conversations qu'il eut avec l'ancien co-accusé du procès Lenoir, Charles Humbert — acquitté des poursuites.

Un de ces entretiens crée une atmosphère assez trouble :

Il y aura un an dans quelques jours la France et le monde entier étaient encore bouleversés par le sinistre du *Georges-Philippar.* Les langues allaient leur train et aussi les suppositions les plus extravagantes.

Nous lui posâmes la traditionnelle question:

— Alors, mon commandant, que pensez-vous de cette histoire?

Notre interlocuteur eut un geste vague. Il nous fallait le pousser davantage.

— Mon jeune ami, dit-il enfin, ce sont là des attentats dont les mobiles ne peuvent, ne doivent être connus du public. Laissez la paix se faire. Hélas...!

— Hélas?

— Oh! rien.

— Mais enfin?

— Ce n'est pas fini...

— Comment, d'autres...?

— Avant 1933, une de nos plus belles unités brûlera en Atlantique.

— Laquelle?

— Je ne sais pas.

— Comment?

— Je l'ignore... Mais vous verrez!

Nous l'avions — incrédule, il faut l'avouer — publié à cette époque. Personne, d'ailleurs, n'y avait prêté attention.

Hélas! les pronostics du commandant Ladoux n'étaient que légèrement erronés, puisque le 6 janvier 1933 l'*Atlantique...*

« Maître de l'espionnage », écrit de Ladoux M. Bancaud. Et il rapporte cet autre entretien à propos d'histoires anciennes :

On nous avait dit un jour:

— Le lacet d'Almereyda et le robinet à gaz de Syveton sont deux instruments qui ont rempli leur office bien à propos. D'ailleurs, puisque vous connaissez Ladoux...!

Nous n'aurions eu garde de ne pas lui poser la question :

— Pourriez-vous, mon commandant, nous parler des suicides d'Almeyreda et de Syveton?

— Que voulez-vous que je vous en dise?

— On raconte qu'ils se sont produits juste au moment où ils devenaient... indispensables.

— C'est tout naturel, reconnut placidement Ladoux.

— Tout naturel, pour qui?

Le commandant se tourna vers nous, nous fixa un instant, puis nous répondit en pesant sur les mots:

— Est-ce un interrogatoire de juge d'instruction que vous voulez me faire subir?

MÉMENTO. — *Revue des Cours et Conférences* (30 mai): M. H. Tronchon: « Lamartine: le sens probable des *Harmonies* ». — M. J. Plattard: « Montaigne à la Cour ». — M. H. Bornecque: « Tite-Live: les récits ».

*Revue bleue* (20 mai): Frac et Valère: « Comment traduire les Bucoliques ». — M. E. Aegerter: « Les visages de Montaigne ».

*Chalom* (mai): « La tragédie d'Allemagne et le Sionisme », par M. P. Créange.

*Le Feu* (mai): « La résurrection d'Orphée », essai sur Richard Wagner, par M. J.-L. Gaston-Pastre.

*Notre Temps* (28 mai): M. J.-L. Crémieux: « La jeunesse allemande ». — « Psychose de la sécurité », par M. Aldo Dami.

*Pamphlet* (26 mai): « Pour une politique de contre-thésaurisation », par divers.

*Revue des Deux-Mondes* (1er juin): « Psychologie du peuple belge », par M. Carton de Wiart. — « Splendeurs et misères de la Seine à Paris », par M. R. Escholier. — « Bournazel, héros du Maroc », par M. Léopold Marchand. — « Le cœur de Vauban », par M. Ed. Pilon.

*Le Bulletin des Lettres* (25 mai): suite de l' « Enquête sur le roman ». — M. P. Nicolle: « Banalité du romanesque ».

*La Guiterne* (mai): « Variations » de M. Fagus. — « Le poète précieux », par M. J.-L. Aubrun. — De M. Auriant: « Notes sur l'œuvre de Hugues Rebell ». — « Ballade » de M. Ernest Raynaud. — « Léon Riotor », par M. Bousquet.

*Les Amitiés* (mai): M. Henri Pourrat: « Les panseurs de chrétiens ». — « Homme de luxe 1933 », par M. G. Le Révérend. — Poèmes de M. Jean Lebrau. — « Ode à la mort », par M. H. Bernet.

*La Revue de Paris* (1er juin): M. E. d'Hauterive: « Un pèlerinage à Sainte-Hélène ». — « L'homme qui ne savait pas dire non », par M. Pierre Mille. — « Gerhart Hauptmann », par M. Maurice Muret.

*Le Correspondant* (25 mai): Mrs Helen Mackay: « Contes des Tourbes et des Brumes ». — De M. Edmond Pilon: « Hubert Robert ».

*La Grande Revue* (mai) : M. Mario Roustan : « Le centenaire de Montaigne et sa leçon politique ». — M. P. Mayeur: « François Fabié ».

*La Revue hebdomadaire* (27 mai) : « Style et modes d'époque », par M. Lucien Daudet.

*La Revue universelle* (1er juin) : « Parmi eux », de M. J. de Pesquidoux.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *MUSIQUE*

La nouvelle mise en scène du *Barbier de Séville* à l'Opéra. — Les Concerts Champêtres de Mme Wanda Landowska, à Saint-Leu-la-Forêt. — Trois concerts de Mme Croiza.

L'Opéra — je ne l'ai pu dire que très brièvement dans ma dernière chronique — a monté **le Barbier de Séville** et, grâce à une mise en scène nouvelle, grâce à l'éclat d'une distribution hors de pair, grâce enfin à une véritable « restauration » de l'ouvrage, ces représentations méritent qu'on en souligne l'importance mieux que je n'avais pu le faire. Une restauration : les « tripatouillages » subis par l'œuvre de Rossini dans la version que l'on donne habituellement en France, passent en effet l'imagination, et il s'agissait de nous rendre *le Barbier* dans sa forme originale. Castil-Blaze prit avec le livret de Cesare Sterbini et la musique de Rossini les mêmes libertés qu'avec la musique de Mozart et le livret de Lorenzo da Ponte pour *Don Juan*, et qu'avec le *Freischutz*, amputé par ses soins de la scène finale. Le livret original est donc en deux actes; et c'est en deux actes que l'Opéra nous donne le *Barbier*; Cesare Sterbini, s'inspirant d'ailleurs assez fidèlement du texte de Beaumarchais, avait pourtant introduit un personnage qui n'est pas dans l'original, Berta, vieille gouvernante de la maison de Bartolo, et Rossini écrivit pour ce rôle (de contralto) un air que les traductions françaises suppriment d'ordinaire. M. Chantavoine, qui a complété le livret de Castil-Blaze, a été fort heureusement inspiré en le rétablissant. Il a, en même temps, remis dans l'ordre où Sterbini les avait disposés les morceaux et les scènes. On regrette qu'il se soit arrêté en si beau chemin et contenté de redresser les plus insupportables fautes de Castil-Blaze au lieu de retraduire complètement le texte italien. La version française nouvelle respecte en effet les paroles et les faux sens traditionnels des airs si connus : « Place au factotum », « Rien ne peut changer mon âme »,

« Tout se tait », etc. Mais Castil-Blaze a commis tant et tant de fautes qu'il eût été très légitime de ne témoigner aucun respect à sa traduction. Les syllabes muettes y abondent où l'italien met des accents. Par exemple dans le sextuor du finale du premier acte (deuxième de la version de Castil-Blaze), tandis que Rosine, Berta, le comte, Bartolo et Basile disent les mêmes paroles : « *Freddo ed immobile, come una statua*, etc... », Figaro, quand il chante seul, dit : « *Ah! Ah! dal ridere sto per crepar!* » Et la musique montre, en effet, que le barbier est sur le point de crever de rire en regardant le docteur si bien mystifié. Or, Castil-Blaze traduit cette sonore exclamation par ces mots si plats : « *Ah! quelle scène, ah! quelle scène!* », remplis d'*e* muets. Résultat : on n'entend point Figaro dans la version française du sextuor. Et tout à l'avenant.

La mise en scène nouvelle est simplement merveilleuse, et il faut renouveler à cette occasion les compliments faits à M. Rouché pour *la Damnation de Faust*. Mais ici, c'est grâce à l'emploi d'une scène tournante que nous suivons si facilement les personnages dans leurs évolutions. L'ouvrage y gagne une prestesse qui est bien de circonstance. Quatre décors occupent chacun un segment du plateau mobile. L'un représente la place devant la maison de Bartolo. On y voit le balcon d'où Rosine, paraissant, laissera choir la romance de la *Précaution Inutile* contenant le billet pour Lindor; la porte par laquelle les personnages entreront chez Bartolo. Un quart de tour à gauche nous mène devant la boutique du barbier; un quart de tour à droite, dans l'antichambre de Bartolo. Mais, si on se borne à ne faire exécuter au plateau qu'un huitième de sa rotation totale, la salle aperçoit à la fois deux moitiés de décor, ce qui permet les effets les plus amusants. Par exemple, la garde, accourue au moment du tumulte chez Bartolo, reste dehors, mais nous voyons en même temps ce qui se passe dans la maison où le faux ivrogne cause le scandale. Et ainsi, sur la scène qui se déplace, les personnages peuvent évoluer, se poursuivre, aller, venir, changer de lieu. Tout devient plus vraisemblable, plus vivant, plus gai. Cette variété est une ressource pleine de possibilités comiques dont le metteur en scène sut user avec un rare bonheur —

qui n'est, au fond, qu'une parfaite intelligence de l'ouvrage à monter. A droite du décor représentant l'antichambre se trouve l'appartement de Rosine. Un escalier mène au balcon, dont nous apercevons maintenant le côté intérieur. Au finale du second acte, nous verrons Figaro et le comte ouvrir la jalousie et descendre cet escalier. Tout est ainsi combiné de manière à donner au jeu des personnages tout le naturel de la vie. Mais les décors de M. Ch. Martin n'ont pourtant rien des décors en trompe-l'œil qui si longtemps furent de mode au théâtre. Ils sont harmonieusement stylisés et font, avec les costumes, des *ensembles* d'une grâce rarement égalée. Chaque scène, chaque groupement dans chacun des quatre décors est un régal pour les yeux. Et la réussite est d'autant plus complète qu'elle est obtenue grâce à un constant accord avec la musique. C'est là — comme c'était aussi pour *la Damnation de Faust* — une sorte de transposition lumineuse, visuelle, de la musique. Il faut le dire très haut : de telles réussites ne s'obtiennent que grâce à bien des recherches et des efforts et on ne saurait trop louer ceux qui n'ont point ménagé leur peine pour nous donner des plaisirs d'une telle qualité rare.

L'orchestre est conduit par M. Cordone dans un mouvement qui, pour être traditionnel en Italie, a dû surprendre bien des *dilettanti* français. Et c'était l'indispensable complément de la « restauration » entreprise par l'Opéra que de rendre au *Barbier* toute la fougue, toute l'exubérante gaieté qui circulent dans la partition. C'est par là qu'elle vaut, et point par d'autres mérites, mais c'est la trahir que de l'interpréter comme on le fait trop souvent. M. Chantavoine, et il faut l'en louer grandement, a rétabli au lieu du « parlé » les *recitativi secchi*, accompagnés au clavecin. C'est Mme Jeanne Krieger qui se charge — à merveille de cet accompagnement, en musicienne accomplie.

Mlle Fanny Heldy est Rosine, une Rosine accorte, mutine, pleine de grâce légère et qui, devant bisser à chaque représentation la « leçon de chant », gratifie le public d'un air de Paesiello après la cavatine de *Semiramide*. Mlle Lapeyrette fait du rôle épisodique de Berta une création remarquable et chante avec un vif succès l'air inconnu de la plu-

part des spectateurs français : « Un vieillard qui cherche femme ». M. Villabella se joue des difficultés vocales du rôle d'Almaviva. Il donne de la scène du billet de logement, par sa gaieté et son tact, une interprétation remarquable. M. Ponzio est un Figaro plein de rondeur et d'allant, et M. Huberty un Bartolo de grande allure. Quant à M. Pernet, il a fait de Basile une composition qui restera inoubliable pour tous ceux qui l'ont entendu, et vu. Car la manière dont il chante l'air de la calomnie est non moins remarquable que l'art avec lequel il donne l'image visuelle du personnage défini si complètement de ce seul mot par Sterbini, l'auteur du livret : *Basilio, ipocrito.* Depuis la façon de porter le chapeau à bords roulés jusqu'à l'aspect blafard de son visage, tout est en lui d'un très grand artiste, dont le jeu, pourtant large, ne laisse au hasard aucun détail. Il serait fort injuste aussi de ne point dire les mérites des chœurs qui, loin de rester figés, participent intelligemment à l'action, et chantent sans défaillances.

§

Chaque année, au printemps, **Mme Wanda Landowska** donne en sa maison de Saint-Leu-la-Forêt quelques **concerts champêtres** dont le souvenir reste parmi les meilleurs que nous laisse la saison. Tout y est combiné pour l'agrément des visiteurs : un cadre merveilleux, dans un des sites les plus aimables des environs de Paris; une maison exquise, pleine de trésors artistiques disposés avec un goût et une simplicité également remarquables; une salle de musique, au fond d'un jardin que la saison pare de tous ses charmes, et puis des programmes composés avec une intelligence, une science dont ne s'étonnent point ceux qui ont lu *Musique ancienne*. Mais tout cela n'est que pour mettre en appétit les visiteurs, car bien entendu ces concerts permettent d'entendre chez elle Mme Wanda Landowska, c'est-à-dire d'approcher la déesse dans le sanctuaire. On a dit et redit la perfection, le charme, la sûreté incroyables de son jeu. C'est là, dans cette salle de musique de Saint-Leu, qu'il faut l'avoir entendue pour en sentir pleinement toute la finesse, toute l'intelligence et toute la grâce. Mais ce n'est

pas tout. Ces fêtes de Saint-Leu sont le prétexte dont se sert Mme Wanda Landowska pour nous révéler des chefs-d'œuvre ignorés ou mal connus. Cette année ce furent les *Variations Goldberg* de Bach, les trente variations composées par le *cantor* pour son élève J.-Th. Goldberg, et qui étaient ici à peu près inentendues jusqu'à ce jour. L'interprète est digne du vieux maître. Elle est respectueuse et fidèle, et toute sa virtuosité si remarquable ne sert qu'à l'affranchir de ce qui reste pour tant d'autres soucis pesants, et lui permettre ainsi de se donner tout entière à la traduction du génie. Mais elle est encore une « animatrice » extraordinaire. Elle a la foi, et elle a su grouper autour d'elle des élèves auxquels elle fait partager son enthousiasme. Ainsi Saint-Leu est devenu comme une colonie musicale dans le paysage lui-même harmonieux de l'Ile-de-France. Une colonie en plein essor, et le **Festival Polonais** qui y fut donné nous a montré l'excellence de cet enseignement, aussi fécond, aussi cordial que celui des maîtres d'autrefois. Nous y entendîmes des ouvrages anciens, la première partie d'une *Sonate de Mielczewski* (XVI^e siècle), pour deux violons et la basse continue — un sujet chorégraphique qui fait passer devant l'auditeur branles, basses-danses, gaillardes, voltes et mazurka. Cette sonate, en forme de ballet instrumental — selon le mot si juste de Mme Wanda Landowska — il faut souhaiter que puissent l'entendre ceux qui n'ont pu aller à Saint-Leu cette saison et qui, avec elle, ont perdu le *Concerto* de Szarzinski, les *Polonaises* de Coinsky, les ouvrages de Podbielski et de Jarzenski. Et pour les autres, les heureux qui firent le pèlerinage, cette audition ravivera de bien aimables souvenirs.

§

Avec le concours de MM. Jean Planel et Jean Doyen, **Mme Claire Croiza** a donné trois concerts — une heure moderne, une heure romantique et une heure classique. L'heure moderne, c'est Debussy qui en fournit la substance; l'heure romantique, ce furent Schubert, Liszt, Berlioz, Chopin, et puis aussi Musset et Marceline Desbordes-Valmore; l'heure classique, Monteverde, Lully, Virgile, Berlioz et Purcell. La place me manque pour parler en détail de ces trois concerts.

Il me faudrait d'ailleurs répéter pour Mme Croiza ce que je disais tout à l'heure de Mme Wanda Landowska, car elle aussi met au service des maîtres une science incomparable et un goût merveilleux, elle aussi se dévoue à son art avec une générosité jamais lassée, et elle aussi joint l'intelligence la plus vive à la sensibilité la plus exquise. Mais tout cela, est-il un amateur de musique qui l'ignore?

RENÉ DUMESNIL.

## *ART*

**Exposition Toledo Piza : Galerie Carmine. — Exp. Padua : Galerie Girard. — Exp. Lucy Wormser : Galerie Barreiro. — Exp. Fernand Maillaud : Galerie Sélection. — Exp. Paul Poiret : Galerie Zak. — Exp. Henriette Gröll : le Portique. — Exp. Antonia Matos : Galerie Zak. — Exp. Vergé-Sarrat : Nouvel Essor. — Exp. Anna Bass : Galerie Anne Haug. — Exp. Delange-Marevéry : Galerie Ecalle. — Exp. Lydia Mandel : Galerie Barreiro. — Exp. Pasion : Galerie Marcel Bernheim. — Exp. Louis Hervieu : Galerie Bernheim jeune. — Collection des Goncourt : Gazette des Beaux-Arts. — Rétrospective néo-impressionniste : Galerie d'Art du *Quotidien*.**

**Toledo-Piza** nous a depuis longtemps intéressé à son art de paysagiste, par des notations subtiles de paysages de banlieue de Paris, coins de jardins ou orées de bois verdoyants ou neigeux. Aussi il a évoqué parfois le décor ensoleillé de son pays natal, le Brésil. Il nous montre maintenant, par temps gris, sous la brume légère d'un hiver clément, des aspects d'un coin de l'Aisne, près Pierrefonds, pittoresque, vallonné, arborescent, avec des routes qui coulent entre de hautes collines, où circulent des voitures pesamment chargées, à gros attelages d'un caractère fortement agreste et comme en marge de la circulation rapide, pays âpre et écarté. A côté de ces rudes paysages à lointains larges et bas, il a des natures-mortes de ton sombre et riche, des tableaux de fleurs où, fuyant la gerbe trop connue, il a des arrangements de fleurs autour des objets familiers, souvent heureux dans leur apparent caprice. La personnalité de ce jeune artiste s'affirme avec originalité.

§

M. **Padua** est un peintre bavarois qui a voulu conquérir l'assentiment de Paris à son art classique et consciencieux. L'atmosphère et sa vérité comptent moins pour lui que le masque humain défini avec insistance et l'allure simple de

personnages longuement étudiés. Si cet art procède des primitifs allemands, il rappelle aussi au souvenir le Henner des portraits d'Alsaciens et aussi les images fortement modelées de Stoskopf. Voici donc des paysans de Haute-Bavière, à redingotes marron, attablés, face au peintre, les visages lourds et barrés, d'aspect têtu plus encore que méditatif. Quelques portraits de femmes d'un faire plus léger sont curieux par l'interprétation précise et jolie du sourire et une aptitude à dégager le caractère physionomique du modèle. Cela n'est point très vibrant, mais non démuni d'intéressantes qualités.

§

Des marines, les unes études du large, les autres à fond de navires rentrant au port comme en ligne dentelée, des fleurs d'une agile exécution, des aspects de rues dans les petites villes du Midi, calmes et baignées de soleil qui se fonce à leurs toits, par-dessus leur étroitesse, composent l'exposition où Mme **Lucy Wormser** nous fait apprécier ses progrès par une souple évocation des atmosphères et du décor, un luxe tempéré des intérieurs et des paysages familiers : bords de Seine, près de La Roche-Guyon, larges prairies normandes aux moissons frissonnantes.

§

Galerie Sélection, une importante exposition de **Fernand Maillaud** qui, après tant de beaux paysages de Creuse, a voulu nous donner les images qu'il se décrit de l'Afrique du Nord, notamment Oranie et Maroc, le tout, résultats d'un voyage d'hiver où Maillaud ne s'est point fixé comme dessein de dépeindre les irradiations du grand soleil sur le bled. Mais son terroir est déjà large qui comprend Tlemcen, Mostaganem, toute une partie de l'Afrique où les marchés se tiennent sous de vastes allées d'arbres touffus et près de jardins éclatants. Maillaud a été très attiré par ces pittoresques foules arabes qui arrivent mêlées de bourrins très chargés jusqu'aux portes des villes. Il a très vivement rendu la démarche un peu pressée des hommes, l'émail bleu et gris que donne, sous le soleil matinal encore doux, l'ensemble des burnous blancs et noirâtres. C'est la meilleure notation que

l'on ait donné de la vie familière de la rue dans ces beaux pays. Mais, à capter des heures radieuses d'Afrique, Maillaud n'oublie pas les gammes tempérées du centre français et la beauté des gestes du travail rustique qu'il a coutume d'y noter. Il montre à cette exposition, entre autres pièces, une *Moisson*, esquisse d'un de ses grands tableaux de cette année qui est une très belle œuvre, et l'esquisse est du plus preste et du plus agréable mouvement.

§

**Paul Poiret** expose nombre de paysages parisiens et suburbains où le thème est traité avec un goût décoratif intéressant. Il peint aussi des natures-mortes d'arrangement harmonieux dans d'agréables gammes de couleurs.

§

**Henriette Gröll**, d'un talent sûr et instruit, note de délicats portraits de jeunes femmes. On y trouve de la sérénité, de l'abandon et une réelle poésie de traduction. Dans une cueillette de fruits, elle donne une aimable vision rustique. Quelques paysages apportent des fraîcheurs d'eau, des frissons de feuilles et des horizons aimables toujours ingénieusement présentés.

§

Mlle **Antonia Matos** nous vient du Guatemala. Avec un métier intéressant, bien dominé, elle nous montre des sites et des gens de son pays, de luxuriantes verdoyances et surtout des Indiennes, des travailleuses de plantations, des femmes assises au marché derrière leurs petits tas de fruits, de légumes, de poteries. Ce sont des Indiennes à face un peu camuse, mais aux corps élégants et souples. Cette noblesse de ligne de ses modèles donne aux figures de Mlle Matos, malgré leur évidente vérité ethnique, une légère impression d'art grec qui ne dissone point et n'est pas désagréable.

§

**Vergé-Sarrat**, excellent graveur et bon peintre, se confine aux moyens du dessin et de l'aquarelle pour un beau carnet de route dont il montre les feuillets à la Galerie du Nouvel

Essor. Des vues de Collioure, des rades d'Egypte, des aspects du Portugal, des ponts et des rivières d'Ile-de-France, montrent toute sa souplesse large du faire et l'émotion de ses visions.

§

La noblesse, la mesure, la svelte élégance de la ligne, la plausibilité du geste, confèrent à l'art sculptural d'**Anna Bass** un agrément singulier. C'est un art pur de toute déformation, où la recherche de la grâce aboutit toujours à un charme précis et neuf. Danseuses exaltées de leur rythme, bacchantes au repos, belles indolentes, nymphes entraînées par une course rapide, danseuses modernes en robes à volants, sont touchées de ce même rayon de lumière pure et d'ingénieuse exactitude qui donne une impression de grand art. Des fragments ou plutôt des esquisses de figures créées pour de grands ensembles dénotent le style vigoureux auquel l'artiste sait s'élever d'un mouvement agile et flexible. Il n'est point de rappel dans cet art que celui, très général, de l'art des belles époques grecques. Le geste est toujours fourni par la structure et l'impression poétique par la scrupuleuse vérité du mouvement. Ainsi, dans le *Chant orphique* qui semble l'œuvre la plus récente de l'artiste, c'est la calme majesté du poète et le sobre mouvement dont il élève sa lyre qui donnent l'impression recherchée de chant et de rêverie, comme la pureté de la ligne évoque la période de beauté pure et d'atmosphère légendaire à laquelle l'artiste veut nous reporter.

De nombreux dessins, consacrés tous à des attitudes féminines, à des mouvements plastiques du modèle, témoignages de la patiente étude du geste à la fois rare et logique, accompagnent ces très belles sculptures.

§

Mme **Delangle-Marevéry** aime les rues silencieuses de nos vieilles villes normandes et bretonnes. Elle se plaît aussi à évoquer le calme plein de souvenirs des petites places d'Italie où murmurent les fontaines, à situer, dans son bel entour de cyprès, un palais d'Italie. Elle trouve aussi, au long du

cours de la Seine, en amont et en aval de Rouen, de belles courbes de fleuves, résonnantes de chaude lumière.

§

Mme **Lydia Mandel** réunit des portraits qui ne sont point sans valeur; la ferveur s'y relève d'observation ingénieuse; ses paysages s'imprègnent d'un heureux impressionnisme et d'une intéressante vibration lumineuse.

§

L'art du nu de **Pascin** s'épanouit dans une vingtaine de toiles que réunit la Galerie Marcel Bernheim. Malgré la première surprise d'un faire un peu brouillardeux et d'une atmosphère comme opalescente, on saisit très vite la beauté réelle de cette recherche d'un amoureux de la forme féminine, expert à en noter la vibration et le rayonnement.

§

**Louise Hervieu** réunit chez Bernheim jeune une belle série de dessins. Il y a des poupées animées d'une vie mystérieuse, souriantes et pourtant rêveuses. Ce sont presque des petites personnes, tout de même très réellement des poupées. Leur sourire s'empreint de la grâce des propos que leur prêtèrent des fillettes qui étaient déjà des femmes, pas grandettes encore. Dans des décors somptueux apparaissent des jeunes femmes dont la beauté revêt ce caractère d'étrangeté que lui assignait comme marque suprême Baudelaire, que Louise Hervieu a éloquemment illustré. Parfois l'artiste s'arrête à un bouquet, à une nature-morte très simple de la vie usuelle, qu'elle ennoblit et amène à l'art.

§

La Gazette des Beaux-Arts a célébré son jubilé en réunissant les éléments épars de la collection des Goncourt, qui furent de ses fondateurs. On y retrouve l'affirmation de tout le goût et de tous les talents de fureteurs de ces grands écrivains qui furent, en critique d'art comme en littérature, de grands précurseurs.

§

A la Galerie d'art du Quotidien, une petite **rétrospective néo-impressionniste** rappelle Georges Seurat par un très

beau dessin de femme qui lit. Une rivière d'Henri-Edmond Cross coule, pailletée de micas de lumière multicolore. Des aquareles de Signac décrivent des aspects matinaux de Notre-Dame dans la plus diaprée des atmosphères. Luce montre de grands dessins, architectures des quais de Paris et évocations paisibles de travaux rustiques. Valtat donne toute l'ampleur d'une arrivée de bateau dans le canal d'Ouistreham. Une nature-morte d'Othon Friesz développe ses harmonies en belle et sobre ordonnance.

A côté des vétérans, des jeunes de valeur. Mme Andrée Lévy, dont le village au bord de la mer se serre sous un beau ciel lourd, et qui nous montre aussi un vase à la gerbe florale bien jaillissante. Lily Steiner, dont la vision de Paris, embué de lumière, est fort intéressante. Mme Marie Lambert, avec de pénétrantes notations de menues villes suburbaines, de leurs échappées de toits pressés et leurs orées lointaines de petites rues. Marie Deforge, peintre vigoureux de fleurs délicates.

Paul Bazé, un de nos plus récents prix de Rome, peint une très belle harmonie de couleurs mates et chaudes, de paysage de la campagne romaine. René Hanin peint avec justesse des neiges et aussi la joie printanière des pommiers en fleurs. Dans des coins d'Issy et de Clamart, jusqu'ici sains et saufs des baraquettes et des buildings, Georges-Marcel Burgun trouve des coins délicieux de jardins calmes avec des pièces d'eau. Pierre Wagner présente de ces excellentes études de marins au repos qu'il note à Douarnenez, et aussi de délicates esquisses de *Maternités*.

Deux céramistes: Louis Baude, un des novateurs les plus curieux de la céramique actuelle, avec le plus classique, mais le plus varié des décors floraux, et Guidette Carbonell, dont le léger modelé et les vives couleurs développent une série harmonieuse et spirituelle de bêtes chimériques et en même temps ornementales.

GUSTAVE KAHN.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**Montaigne et La Boétie.** — Michel Eyquem de Montaigne, esprit fort curieux, a écrit un livre bien digne de son esprit et où se rencontre la plus grande variété. Il semble que Montaigne ait tout traité dans son ouvrage au titre volontairement dépouillé, si bien qu'on le peut prendre aujourd'hui, l'ouvrir au hasard et le lire, et l'on croit parcourir un travail jeune d'un auteur qui pourrait passer pour notre contemporain.

Mais, en ouvrant les *Essais,* tandis qu'on célèbre le quatrième centenaire de la naissance de Montaigne, événement qui s'accomplit, comme on sait, en 1533 au château de Montaigne, en Périgord, on ne voudra s'arrêter qu'aux pages où l'étrange mémorialiste et analyste de soi-même parle d'Estienne de La Boétie.

Montaigne et La Boétie furent fraternellement unis. Ils s'étaient rencontrés un peu inopinément en 1557, au Parlement de Bordeaux, et tout de suite se découvrirent des affinités et se lièrent. Ils devinrent incontinent les meilleurs amis et cette affection ne fut rompue que par la mort de La Boétie, laquelle survint en 1563, à l'âge de 33 ans, l'auteur du *Discours sur la Servitude volontaire* étant né à Sarlat en Périgord en 1530.

Montaigne et La Boétie n'eurent donc pas longtemps à entretenir leur commerce d'affection. La mort l'interrompit avec quelque brutalité et Montaigne se consola mal de cette rupture. Par delà le tombeau, il décida de rester fidèle à son ami et s'efforça d'entretenir son souvenir dans la mémoire des hommes. Il y réussit d'ailleurs. Plusieurs pages des *Essais* consacrées à l'auteur du *Discours sur la Servitude volontaire* ou *Contr'Un* y aidèrent fortement.

Montaigne a raconté l'exégèse de la composition du fameux pamphlet de La Boétie qui fit grand bruit en son temps et qui a permis à son auteur, avec ses quelques feuillets, de ne pas périr complètement et même d'être révéré par plusieurs. Mais Montaigne a-t-il dit exactement le vrai et, voulant célébrer son ami, ne l'a-t-il pas trahi? Il nous

a paru intéressant d'y regarder d'un peu près et l'on en a retiré quelque doute.

Estienne de La Boétie était quelque peu l'aîné de Montaigne. Il avait étudié passionnément et possédait une grande intelligence, une certaine intransigeance et un caractère entier. Il était irréductible sur la Justice, mais équitable au possible. Tout abus, tout dol lui étaient importuns. S'il n'admettait pas le vol de l'objet, il ne consentait pas davantage au rapt de la liberté et celle-ci lui semblait le meilleur bien pour l'individu. On discutait alors pas mal de cette question et de la forme convenable des gouvernements. Divers livres, d'un intérêt varié, parurent alors sur ce sujet. On nommera les plus fameux : l'apologie du pouvoir absolu par Jean Bodin, en 1578, avec *La République; France-Gaule*, par Hotman, en 1573, qui réclamait une constitution avec un chef contrôlé par des Parlements; *Vindiciæ contra tyrannos* d'Hubert Languet, en 1579, traduit aussitôt en français sous le titre *Puissance légitime du Prince*, où se trouve prôné déjà en quelque manière le droit de grève, le droit de recourir à la révolte et aux armes contre tout pouvoir abusif; enfin les 26 *Discours politiques et militaires* de La Noue.

La Boétie semble avoir précédé tous ces auteurs. Sans doute, la *Servitude volontaire* ou *Contr'Un* ne parut qu'en 1576 ou 1578, publié par les Protestants afin de servir leur cause, dans les *Mémoires de l'Etat de France sous Charles Neuvième*, à côté du *Dialogue de Maheustre et de Manant*, mais l'ouvrage manuscrit circulait depuis longtemps. La première fois que Montaigne entend parler de La Boétie, c'est à propos du *Discours sur la Servitude volontaire*, qu'un quidam lui donna à lire.

> Elle a servy de moyen à notre première accointance, dira Montaigne plus tard en parlant de la *Servitude*, car elle me fut monstrée avant que je ne l'eusse veu (La Boétie) et me donna la première connaissance de son nom.

Montaigne ne savait pas encore qui était cet Estienne de La Boétie, pas plus qu'il ne pouvait se douter de leur future rencontre qui arriva en 1557, lorsque Montaigne rejoignit son poste au Parlement de Bordeaux où, depuis cinq ans

déjà, La Boétie était conseiller.

Il est certain que Montaigne dut trouver fort à redire au ton de la *Servitude volontaire*. Aussi, devenu l'ami de La Boétie, essaya-t-il de rattraper ses premiers propos et, soucieux tout autant de se défendre que de défendre la mémoire et d'expliquer la hardiesse d'esprit de son « frère », il écrivit le fameux chapitre XXVIII des *Essais* où il nous entretient de l'amitié et trace ses souvenirs sur La Boétie.

Or, la rédaction des *Essais* est postérieure de 10 ans à la mort de La Boétie. Montaigne, qui se plaint dans une lettre d'« avoir la mémoire fort courte », nous donne nonobstant des précisions qu'il veut sûres et définitives sur l'élaboration de l'ouvrage de son ami, lequel ouvrage l'inquiète fort, surtout depuis que les Calvinistes ont fait état du *Contr'Un*, à leur profit. Montaigne, au fond, avait quelque peur. Il n'était pas autrement téméraire et ne se souciait guère de faire le brave. Il craignait la basse-fosse. Il avait, du reste, une place importante et tenait à conserver la large faveur des princes. Avouer, proclamer sa toute grande admiration pour le travail d'un réfractaire lui donnait sans doute à réfléchir. Et puis, il se peut aussi qu'il se soit trompé de bonne foi.

En tout cas, il paraît difficile d'admettre avec lui la rédaction de la *Servitude volontaire* « par manière d'essay en sa première jeunesse (de La Boétie), n'ayant pas atteint le dix-huitième an de son aage » (il va mettre seize ans dans une autre édition des *Essais*) et il ne convient guère de le croire quand il nous « advise que ce subject fut traicté par luy (La Boétie) en son enfance, par manière d'exercitation seulement, comme subject vulgaire et tracassé en mille endroits des livres ».

Disons que Montaigne est engeint par sa mémoire. Il brouille les dates, qui ne concordent plus avec celles que nous savons de l'un et de l'autre. Dans l'édition de 1588 des *Essais*, Montaigne écrit avoir passé « quatre ou cinq années » avec La Boétie, affirmation rectifiée dans l'édition de 1595 où on lit « quatre années » seulement. Or, Montaigne et La Boétie se sont rencontrés pour la première fois, comme on l'a dit, en 1557, à Bordeaux, et ne se sont plus beaucoup quittés.

Si l'on en croyait Montaigne à la lettre, La Boétie serait donc mort en 1561, alors qu'il décéda « sur les trois heures du mercredi matin dix-huitième d'août, l'an mil cinq cent soixante-trois », comme Montaigne le notifie lui-même dans une lettre à son père.

Ainsi Montaigne se trompe et nous trompe on ne sait pourquoi.

Ayant donc situé la date de la rédaction du *Discours sur la Servitude volontaire* et l'ayant excusée en raison du jeune âge de son auteur, Montaigne ajoute toutefois :

Je ne fay nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivit car il était assez conscientieux pour ne mentir pas mesmes en se jouant : et sçay davantage que, s'il eust eu à choisir, il eust mieux aismé estre nay à Venise qu'à Sarlat.

Ainsi nous y voilà. Montaigne finit par avouer que son ami était très libéral et préférait le gouvernement libre des Vénitiens à celui existant en France. Tous les éclaircissements qu'il nous veut donc bailler sont pour prévenir toute tracasserie de l'autorité et il nous offre des explications à sa manière et incapables de le desservir, quant à lui. Le brevet de bon citoyen que Montaigne décerne à La Boétie est pour se garantir lui-même. Et comme il est heureux de pouvoir fournir un alibi à la non-publication de la diatribe de son ami dans ses *Essais* :

Parce que j'ay trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumière, et à mauvaise fin, par ceux qui cherchent à troubler et changer l'estat de notre police... je me suis dédit de le loger icy.

Voilà, évidemment, une alerte façon de se tirer d'un pas fâcheux!

De toutes manières, il nous semble bien impossible de pouvoir suivre Montaigne dans ses développements historiques. Son témoignage reste quelque peu suspect. Disons que l'amitié l'a abusé et que ses remembrances furent confuses, pour être magnanime; mais on discutera fort l'air de nous faire accroire que le *Discours sur la Servitude volontaire* est un devoir de rhétorique établi sur les bancs de l'école, à 16 ans.

Essayons donc, en effet, de notre côté, de situer la composition de ce pamphlet.

Quelque part, Jacques-Auguste de Thou, auteur d'une *Histoire de mon Temps*, en latin, rapporterait le vif sentiment d'émoi causé, en 1546, au jeune La Boétie par certaines répressions tragiques faites par le connétable de Montmorency en Guyenne, et d'aucuns en auraient conclu que le *Contr'Un* serait le cri d'indignation et de révolte de l'adolescent écolier. Ceci paraît fort improbable. On admettrait mieux ceci : il se peut que l'idée première, même l'initiale préparation du *Discours sur la Servitude volontaire*, aient été imaginées au collège, mais il est à peu près certain que la chose, dans ce cas, a été reprise, revue, remaniée, améliorée, mise au point beaucoup plus tard. Sans être, d'ailleurs, précisément une attaque contre le régime monarchique de la France, le *Contr'Un* pouvait fort bien vouloir figurer une manière de réaction contre les théories de Machiavel, qui commençaient à se répandre à la cour de France et à déteindre sur l'esprit de Catherine de Médicis. En somme, l'opuscule de La Boétie peut passer pour un divertissement de lettré, si l'on y tient, mais aussi, celui-ci s'échauffant à la besogne, pour un avertissement de citoyen. Et puis, comment admettre encore que, fait par simple jeu, Estienne de La Boétie ne se soit élevé contre le sans-gêne des gens faisant circuler sa diatribe?

Mais il est encore une autre raison propre à déliter celles invoquées par Montaigne et que l'on ne dut jusque-là faire valoir, croyons-nous. Dans son pamphlet, La Boétie signale, en un passage, l'état de la poésie française « maintenant non pas accoutrée, mais, comme il semble, faite tout à neuf, par notre Ronsard, notre Baïf, notre du Bellay, qui en cela avancent bien avant tant notre langue que j'ose esperer que bientôt les Grecs et les Latins n'auront guère, pour ce regard, devant nous, si possible, que le droit d'aînesse ».

Un tel propos n'a pu être consigné avant 1550.

En effet, c'est seulement en 1548 qu'a lieu la conjonction de Du Bellay et de Ronsard, et seulement l'année suivante que se forma la *Brigade*, qui devint ensuite la *Pléiade*, et que paraissent à la fois la *Deffense et Illustration de la Langue*

*Françoise* et une première version de *L'Olive,* fort mince, de Du Bellay, version reprise et augmentée en 1550, date de la parution du premier recueil de Ronsard : les quatre premiers livres des *Odes,* le cinquième devant sortir en 1553 seulement; les *Amours de Cassandre* en 1552; les *Gaîtés* et les *Epigrammes* en 1553; le *Bocage royal* et les *Hymnes* en 1554; les *Amours de Marie* en 1556; les *Mascarades,* les *Combats et Castels,* les *Elégies* et quelques *Eglogues* en 1560. D'autre part, Joachim du Bellay n'a publié le reste de ses œuvres qu'en 1558, et les premières d'Antoine de Baïf, les *Amours,* sont de 1552 et 1558, les autres postérieures à la mort de La Boétie.

Peut-on dire, après cela, qu'Estienne de la Boétie n'a pas composé son incendiaire et subversif écrit après ses vingt ans bien sonnés?

Mais voici qui nous paraît encore mieux.

Estienne de La Boétie, en effet, fait allusion, dans son *Contr'Un,* quelques pages plus loin, aux travaux épiques de Ronsard, laissant entendre à ce propos que lui aussi songeait à quelque épopée à laquelle il renonce désormais, « voyant combien plaisamment, combien à son aise, s'y égayera la veine de notre Ronsard, en sa *Franciade* », car il « connaît l'esprit aigu, il sait la grâce de l'homme » et il se dit qu'« il serait outrageux de vouloir démentir nos livres et de courir ainsi sur les terres de nos poètes ».

Or, la *Franciade* — les quatre premiers chants parurent en 1572, neuf ans après la mort de La Boétie — avait dû être commencée seulement vers 1560 par Ronsard. On se peut demander décidément comment La Boétie y pouvait faire allusion et donner ainsi des précisions si, comme l'indique Montaigne, il avait achevé la *Servitude volontaire* en 1546.

Il y a là un point assez secret et mystérieux de nos lettres, un point qu'on ne saurait éclaircir aisément et que Montaigne semble avoir embrouillé à plaisir.

On ne peut, en concluant, qu'estimer que Montaigne, pour des raisons assez étranges, nous a induits en erreur et nous cache une vérité importune, importune à lui surtout.

Certes, il convient de rendre hommage à l'ami de La Boétie : il a tout fait pour que ne périsse pas la mémoire de

l'auteur du *Contr'Un*; il a inséré une suite de ses sonnets dans ses *Essais;* il a publié ses vers latins en 1570 avec une lettre à M. de l'Hospital, chancelier de France, où il célèbre, en termes touchants, « sa piété (de La Boétie), sa vertu, sa justice, la vivacité de son esprit, le poids et la santé de son jugement, la hauteur de ses conceptions si loin élevées au-dessus du vulgaire, son savoir, les grâces compagnes ordinaires de ses actions, la tendre amour qu'il portait à sa misérable patrie et sa haine capitale et jurée contre tout vice... »; puis, en 1572, il a réuni des *Vers françois*, offerts au comte de Foix; certes, Montaigne n'a cessé de vanter l'excellence du cœur et de l'esprit de son « frère » : « Il n'en est poinct, dit-il, sorty de Gascoigne qui eussent plus d'invention et de gentillesse et qui témoignent estre sortis d'une plus riche main »; mais jamais ce même Montaigne ne consentit à faire paraître le *Discours sur la Servitude volontaire*, encore qu'il ose le mentionner. Cet ouvrage l'embarrassait. Il lui faisait un peu peur. Nous ne saurons jamais pourquoi, ni pourquoi non plus ce si fidèle ami cherche si fort à donner le change à son propos.

FERNAND-DEMEURE.

## *LETTRES PORTUGAISES*

Eduardo Brazão : *Historia diplomatica de Portugal;* Livraria Rodrigues, Lisbonne. — Fidelino de Figueiredo : *As duas Espanhas;* Imprensa da Universidade, Coimbra. — Antonio Salgado Junior : *Historia das Conferencias do Casino;* Tipografia de Cooperativa Militar, Lisbonne. — Afonso Lopes-Vieira : *Santo Antonio, Jornada do Centenario;* Portugal-Brasil, Lisbonne. — Visconde de Vila-Moura : *Entre Mortos;* Maranus, Porto. — Vila-Moura : *Teixeira Lopes;* C[ia] Portuguesa Editora, Porto. — Vila-Moura : *O Pintor Antonio Carneiro;* Portucale, Porto. — Mémento.

La vie extérieure des Etats ne peut être que le reflet de leur constitution intérieure, et les rapports qu'ils entretiennent entre eux marquent les points de réaction des forces qui les animent et dont la courbe est toujours tracée par l'instinct de conservation ou le besoin de conquête. Rien n'est plus passionnant que de suivre, à la lumière des faits diplomatiques, l'intégration progressive de l'idée d'*Etat* indépendant à l'idée de *Nation*, cependant que l'interdépendance des Etats dans le monde s'avérait de plus en plus étroite depuis la Renaissance. Cette interdépendance est analogue à celle d'un

système planétaire, et l'Europe a besoin d'un centre de gravitation, qui s'est la plupart du temps trouvé être la France. Ce double travail de cohésion nationale et de gravitation européenne n'est peut-être pas entièrement achevé; mais il n'a jamais cessé de se poursuivre, et la consolidation progressive d'un petit Etat national, tel que le Portugal, offre matière à maintes méditations sur le destin même de la France. C'est pourquoi le clair et lumineux ouvrage de synthèse historique que vient de mettre au jour M. Eduardo Brazâo: **Histoire Diplomatique de Portugal** (volume I, 1640-1815), mérite d'être consulté par tous ceux qui désirent se faire une idée impartiale de la politique européenne, depuis trois siècles, et des rivalités qui ont aimanté l'activité des hommes de notre continent. En nous offrant ce travail d'ensemble, qui ouvre tant de perspectives sur l'histoire des autres peuples, M. Eduardo Brazâo a voulu combler une lacune, et l'excellent préfacier, M. le docteur Moses Bensabat Amzalak l'en félicite à bon droit. C'est en fonction de l'activité politique des autres pays, et de l'influence exercée par eux sur le sien, que le savant historien étudie l'attitude du Portugal dans ses relations extérieures, et c'est ce qui donne tant d'intérêt à son œuvre. Son étude débute par l'examen de la rivalité entre les Maisons de France et d'Autriche, et par l'analyse des causes profondes de la Guerre de Trente ans. C'est ainsi qu'il s'efforce de nous présenter une appréciation exacte des facteurs essentiels, qui contribuèrent à libérer le Portugal du joug castillan. Jusqu'au Traité de Westphalie, les nations d'Europe vivaient dans un isolement relatif, et ne ressentaient guère le besoin de se rapprocher les unes des autres pour le règlement d'intérêts communs... A dater de ce moment, le Portugal, épuisé, entreprend un effort de restauration gigantesque. L'époque de D. Joao IV marque la fin des hostilités avec l'Espagne et l'affermissement définitif de la nationalité. L'époque de Pombal est le couronnement de ce long et tenace effort, que devait interrompre l'invasion française. De 1777 à 1815, le Portugal perd le bénéfice de son activité antérieure et, encore une fois, tout fut à reconstruire. A travers ce long examen impartial de faits, M. Eduardo Brazâo n'hésite pas à justifier la nécessité primordiale de l'Alliance avec l'Angleterre, encore que

cette alliance ait eu pour résultat de ruiner économiquement le Portugal. Au cours des quinze chapitres qui composent son ouvrage, l'éminent historien étudie tour à tour les conséquences de la restauration portugaise sur l'Empire colonial du royaume, la guerre de Succession d'Espagne et le traité de Methwen, avec ses répercussions économiques, la diplomatie du marquis de Pombal, la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis, l'action exercée par la Russie et par la Prusse, le traité de Saint-Ildefonse de 1778, les répercussions de la Révolution française en Portugal, la politique napoléonienne, le traité de 1810 avec l'Angleterre. On ne peut qu'attendre avec impatience le second volume, qui nous amènera au seuil des temps présents. Mais sans doute n'est-il pas indifférent de confronter les mouvements de la pensée, au sein de tel ou tel groupe humain, avec les événements de l'histoire. Cette tâche est du domaine propre de l'Essay. M. Fidelino de Figueiredo, qui, parmi les contemporains, est l'un des mieux avertis des choses de la littérature péninsulaire, y excelle et, dans son récent livre issu de leçons faites à l'Institut des Hautes Etudes de Lisbonne: **Les Deux Espagnes,** il s'efforce de nous faire pénétrer les secrets de l'âme ibérique.

Qui parcourt, dit-il, l'Europe d'Occident en Orient commence et termine son voyage dans la contemplation émerveillée de deux mystères inviolés : le Sphinx ibérique et le Sphinx slave. Ce dernier, au siècle passé, a rompu son hermétisme et livré quelques-uns de ses secrets, par l'entremise des grands romanciers russes. Le vers lyrique et l'Essai critique ont exprimé, comme un murmure de forêt, quelques-unes des inquiétudes du Sphinx ibérique. Lyrisme et essayisme, lusisme ou castillanisme sont aujourd'hui les deux sons dominateurs que fait entendre la cloche de la Cathédrale ibérique.

En vérité, ce qui domine l'Homme, c'est le *climat* spirituel, l'atmosphère d'idées et de sentiments, dont il se nourrit et qu'il contribue à entretenir. Ainsi se créent certaines figures mythiques autour desquelles se polarisent l'instinct des foules et le rêve des élites. Il y a dans la conscience espagnole deux personnages intensément vivants et parfaitement antagonistes. M. Fidélino de Figueiredo nous les désigne comme représenants virtuels des « droites » et des « gauches » actuels. Ce sont Philippe II et Don Quichotte. Philippe II eut la passion de l'unité et ne réussit qu'à

perpétuer la division. Don Quichotte s'est pétrifié comme symbole national, mais son esprit mythique continue d'animer tout ce qui aspire aujourd'hui en Espagne à la modernisation. Mais l'Espagne d'aujourd'hui saura-t-elle se déphilippiser assez pour se donner une structure originale, et pour entreprendre la grande aventure de rompre des lances pour l'Intelligence, pour la dignité et la liberté de l'individu? Tout le problème est là. Mais, entre Don Quichotte et Sancho, l'antagonisme semble irréductible. De Don Quichotte part, dit M. Fidelino de Figueiredo, la série de gauche : valeur individuelle, foi, idéalisme, utopie, libéralisme. Du côté opposé se déroule la série Sancho : pleutrerie, scepticisme, réalisme, sens pratique, réaction.

En France, soit dit en passant, les choses sont-elles totalement différentes?

Au passage, M. de Figueiredo nous initie aux démarches contemporaines de la pensée castillane et jette un coup d'œil sur son propre pays, que domine la grande figure de Camoens. Rien n'est plus instructif. En Portugal, Anthero de Quental apparaît comme l'interprète le plus génial du conflit déchirant qui met aux prises, depuis l'invasion des idées modernes, la Raison et la Foi. Cette crise nous a valu les incomparables *Sonnets.* Mais les fondateurs du *Cénacle* et de l'Ecole de Coïmbre, en réaction contre l'académisme étroit personnifié par Castilho, ne prétendirent pas borner leur action au rajeunissement des formules lyriques ou à l'adoption des modes françaises dans le roman; ils voulurent faire œuvre politique et sociale. A ce propos, l'**Histoire des Conférences du Casino** d'Antonio Salgado Junior, comme préparation à une Histoire de la Littérature moderne, est infiniment précieuse à consulter. C'est que les *Conférences du Casino,* comme suite aux discussions spéculatives du *Cénacle,* ouvrirent, selon les fortes paroles d'Antonio Sergio, une période de propagande révolutionnaire « et inaugurèrent un rude combat qui est loin encore d'avoir pris fin ».

A partir de 1868, commencent à se réunir régulièrement, chez Jayme Batalha Reis, les membres du Groupe de Coïmbre émigrés à Lisbonne, et parmi eux Eça de Queiroz, Manuel de Arriaga, Lobo de Moura, etc. Un peu plus tard, par une froide matinée, Anthero de Quental fit son entrée.

Entrée sensationnelle, s'il en fut. Anthero et Batalha Reis se

lièrent d'étroite amitié. Bientôt Oliveira Martins, Ramalho Ortigâo, Junqueiro parurent à leur tour. Métaphysique, Satanisme, Proudhonisme, Révolution universelle faisaient les frais des conversations. Bientôt Anthero devint le véritable maître du *Cénacle*. Il désira entreprendre une œuvre d'éducation spirituelle sur la base des idées démocratiques et, pour ce faire, s'assura d'abord la collaboration d'hommes tels que Theophilo Braga et Adolfo Coelho. Ainsi, au cours de 1871, furent inaugurées les Conférences dites du *Casino*. C'est à Anthero qu'échut l'honneur de prononcer la première. Elle fit salle comble. Anthero y affirmait la nécessité vitale de faire entrer enfin le Portugal dans le grand courant des idées européennes modernes... Au cours de la seconde conférence, il examina les causes de la décadence des peuples péninsulaires. Augusto Soromenho parla ensuite de la Littérature portugaise; Eça de Queiroz du Réalisme comme nouvelle expression d'art; Adolfo Coelho de l'Enseignement. Autour de ces leçons, les polémiques furent vives et passionnées, mais bientôt les conférences furent interdites, comme portant atteinte à la Religion et aux institutions de l'Etat. Leur répercussion n'en fut pas moins immense: l'histoire l'a prouvé, et il faut remercier sincèrement M. Salgado Junior de s'être appliqué à nous en restituer l'atmosphère. La monumentale *Histoire du Régime Républicain en Portugal*, en cours de publication, montre page à page le développement des idées jetées alors comme une semence dans le sol portugais.

Mais, pour bien comprendre les réactions de telles idées sur le milieu, il faut essayer de saisir sur le vif les vibrations particulières de l'âme portugaise, chez les poètes, par exemple. Tel l'auteur de **Saint-Antoine**, le grand Afonso Lopes-Vieira, qui a consacré sa vie à l'illustration du lusisme le plus pur. De même, dans les récits lyriques de ce merveilleux conteur qu'est le vicomte de Vila-Moura. Afonso Lopes-Vieira est une âme adorablement franciscaine, et c'est ce qui donne tant de charme à ses vers; mais, lorsqu'il écrit en prose, il est aussi amoureux d'exactitude philologique ou biographique que de légende. C'est ce qui le prédestinait à composer une vie authentique du grand saint portugais, saint Antoine, transformé en magicien par la fantaisie de ses biographes du

moyen âge. Saint Antoine est également une sorte de héros. De récents travaux de critique, poursuivis en France et en Allemagne, ont éclairci les broussailles accumulées par la fantaisie des hagiographes. Il reste que la source principale de vérité historique à propos du saint est la *Legenda prima* composée aussitôt après la mort d'Antoine... Herculano la publia en 1856; mais l'Université de Coïmbre en avait donné une première édition en 1830, avec annotations de Frère Fortunat de S. Bonaventure... Ce Cistercien portugais fut le premier à jeter les fondements de la critique historique à propos de saint Antoine. Afonso Lopes-Vieira s'est appuyé sur cette *Legenda prima,* qu'il considère à juste titre comme un document essentiel. Il a pu reconstituer ainsi, pour notre agrément, le douloureux voyage de saint Antoine de Lisbonne jusqu'à Padoue, où il devait s'éteindre. En même temps, le poète a fait de son beau livre un journal de voyage spirituel, journal vécu dans le mouvement tumultueux des trains et des navires. Rédigé le plus souvent dans son premier jet sur des tables d'hôtel, avec les fenêtres ouvertes sur le paysage, il l'a écrit surtout, dit-il, par dévotion nationale et parce qu'il convenait qu'un Portugais fût présent aux fêtes du centenaire à Padoue. Un charme égal, et pourtant bien différent, émane de la prose éminemment sensible de Vila-Moura. C'est que ce dernier écrit en étroite et quotidienne communion avec sa terre de Minho, avec les êtres qui la peuplent, avec les traditions qui s'y perpétuent, et que son verbe aérien est la vibration même de la lumière sur les choses, du rêve ancestral dans les âmes.

De quel pinceau visionnaire il évoque, dans les pages intitulées **Parmi les Morts,** les êtres et les choses qui entouraient ou qui fréquentaient la maison paternelle: figures de laboureurs, de chanteurs ambulants, de mendiants, de serviteurs, de pauvres gens de toute espèce, de simples d'esprit et de cœur! Ces figures, tantôt dessinées d'un trait net et sûr, tantôt embrumées, forment, autour du cher et pieux visage de la mère, un véritable tableau d'âmes, une étonnante galerie de statues mystiques, qui donne aux souvenirs de l'écrivain quelque chose des élans religieux et des frissons d'un couvent. Et puis, dit-il quelque part, à travers les nuits lentes de la montagne (celle-là même qui inspira tant de beaux vers

à Teixeira de Pascoaes), il lui semblait que la maison paternelle était l'unique abri. Tout enfant, un secret effroi semblait pour lui émaner des choses, et c'était une promesse de génie.

Un jour d'hiver, une statue de neige, confectionnée par un jeune valet, éveilla en lui un sentiment singulier. Plus tard, la statuaire et la peinture allaient lui ouvrir tout un monde, et il ne devait plus rêver que de collaborer avec la nature de son pays pour se faire peintre et sculpteur avec des mots. Chez lui tout a l'air, par ailleurs, d'une confidence chuchotée à mi-voix, telle cette impressionnante nouvelle *Racine en fleur,* qui est l'une des dernières en date. Mais nul mieux que lui n'était préparé, par la qualité de sa sensibilité, à nous révéler et faire comprendre entièrement le caractère lyrique de la statuaire du grand **Teixeira Lopes,** créateur insurpassé de *La Veuve,* de *Caïn,* de la *Légende des Roses,* et que, l'un des premiers, nous révéla Antonio Arroyo. En des pages non moins pénétrantes, M. de Vila-Moura nous détaille l'œuvre du peintre Antonio Carneiro, magicien de la ligne émotive et chargée de pensée, portraitiste séduisant, auteur d'un *Camoens lisant les Lusiades devant les Frères de S. Domingos,* qui a toute l'allure d'un absolu chef-d'œuvre.

MÉMENTO. — Il faut lire et méditer les *Cartas que me foram devolvidas* d'Antonio Botto, et l'étude qui termine le volume par Fernando Pessôa sur l'idéal esthétique du Poète. On verra comment l'émotivité portugaise peut servir de support au culte de la Beauté pure.

Dans *Figuras Contemporaneas,* d'Alves de Azevedo, il y a bien des perspectives ouvertes à propos de Thomas Mann, de Keyserling, de Marinetti, de Duhamel, de Raul Brandão, de Huxley et d'autres. Antonio Botto n'est pas oublié, et l'excellent critique se refuse à voir en lui l'esthète que dénonce toute son attitude. En fait, *O livro das Crianças,* destiné aux tout petits, nous le montre capable de peindre avec grâce et simplicité les menus gestes de la vie, sans vouloir se tenir au-dessus. Et la *saudade* n'est pas aussi absente que l'on pourrait croire de l'art de Botto. Elle est la sève même de la poésie de Noriega Varela, chantre de la Montagne de Galice, dont Aquilino Iglesia Alvaniño, dans une conférence applaudie au Ferrol, détaillait récemment les mérites (*Nos,* février 1933). Le grand poète d'*Ermo,* de *Montanesas* et d'une impressionnante gerbe de sonnets rustiques est une âme franciscaine,

éprise d'amour pour tous les êtres, et qui mêle à sa géorgique un sentiment intensément personnel.

Reçus, pour être analysés ultérieurement : *Espelho do Brasil* par l'éminent critique Osorio d'Oliveira; *Don-Juanisme et anti-Donjuanisme en Portugal* par Fidelino de Figueiredo, *Eternidade,* roman par Ferreira de Castro; *Salazar, l'Homme et son Œuvre* par Antonio Ferro, *A Fala do Velho do Restelo, Satira contra as Mulheres* de Simonide d'Amorgos, etc., par F. Rebelo Gonçalves, *L'Amour et le Temps,* magistrale traduction française du livre d'Augusto de Castro par J. Duriau, etc.

Lire dans *Intégralismo Lusitano* la suite (Fasc. XI et XII) de l'étude de M. Cabral de Moncada sur les *Origines du Droit moderne en Portugal*; à *Searo Nova* : *Prologo para um livro ainda sem titulo* par Teixeira Gomes (mars 1933), *Para a reforma democratica da Sociedade das Naçoès,* par Antonio Sergio (avril 1933).

N'oublions point *Santo Antonio e o Franciscanismo* par Antonio Cid, qui est une œuvre consciencieuse de reconstitution historique.

PHILÉAS LEBESGUE.

## *LETTRES ALLEMANDES*

Ricarda Huch : *Les romantiques allemands.* Traduit par André Babelon. Paris, Editions Bernard Grasset. — Lou Andreas-Salomé : *Nietzsche.* Traduit de l'allemand et précédé d'une introduction par Jacques Benoist-Méchin. Paris, Editions Bernard Grasset. — Geneviève Bianquis : *Nietzsche.* Paris, « Les Editions Rieder ». — Paul Lévy : *Le Germanisme à l'étranger.* Préface de M. F. Eccart, sénateur du Bas-Rhin. Strasbourg, Comité alsacien d'études et d'informations. — Mémento.

Des générations de critiques ont perdu leur peine à vouloir définir le romantisme allemand. Un des historiens les mieux renseignés de la littérature allemande, M. Petersen, s'est plu naguère à rassembler et à codifier en un volume ces formules disparates ou contradictoires (1). Livre instructif, mais décevant, où s'accuse l'aveu d'impuissance d'une certaine critique qui s'étudie vainement à enserrer dans des formules immuables, dans des catégories idéologiques, cette réalité mouvante, en voie de perpétuelle transformation, que fut le romantisme allemand, dont le sens a changé tous les dix ans et qui s'est tour à tour grossi, en cours de route, des significations les plus contradictoires. Combien eût-il été plus sage d'écouter le conseil donné par Gœthe : « Vous voulez nous définir le caractère d'un homme? Peine perdue.

(1) J. Petersen : *Die Wesensbestimmangen der deutschen Romantik,* 1926.

Montrez-nous ses faits et gestes, et son image s'évoquera d'elle-même sous nos yeux. »

D'avoir suivi ce conseil et de nous avoir présenté les hommes et les femmes du premier romantisme tels qu'ils ont vécu, c'est le mérite incomparable de ce petit livre intitulé **Les Romantiques allemands** que Mme Ricarda Huch a écrit en 1899 et dont M. Babelon nous présente aujourd'hui une traduction française fort pertinente. Il n'a rien perdu de sa fraîcheur et de son actualité séduisante. Et n'y trouve-t-on pas déjà dans sa primesautière nouveauté « l'éternel romantisme » ? A un moment donné une génération s'éveille avec un sentiment profond, tout différent, de la vie. Elle prend conscience de ce qui la sépare des générations précédentes; elle se plonge avec enivrement dans le chaos vivant qu'elle se découvre, dans cet enchevêtrement de problèmes inexplorés dont la nouveauté la captive et l'enivre. Qu'importent les buts précis où elle aspire? Qu'importe même la forme inadéquate qu'elle donnera à cet Inachevé tumultueux qui l'assaille? « Vous qui êtes ivres d'énigmes, dit Zarathoustra à ses disciples, et ravis par le demi-jour; vous dont l'âme, séduite par le chant d'une flûte, s'abandonne à tous les remous trompeurs, vous ne voulez plus, d'une main peureuse, suivre en tâtonnant un fil conducteur et partout où peuvent s'exercer vos facultés de divination, vous haïssez de conclure. » Poétesse elle-même, essayiste et romancière, à bien des égards secrètement affiliée à cette âme romantique, Mme Ricarda Huch a apporté la plus délicate et la plus sympathique compréhension à faire vivre sous nos yeux cette petite avant-garde nietzschéenne, cette phalange turbulente d'hommes et de femmes, groupés au hasard des plus fortuites aventures. Elle a su lire au profond d'eux-mêmes les nouveautés bégayantes dont ils portaient le pressentiment, lire aussi les infirmités secrètes, les lézardes cachées et les marques de précoce déclin qui ont rendu si précaire, si éphémère, cette brillante fête de l'esprit, véritable bacchanale littéraire à l'intérieur d'un petit cénacle d'isolés. Et comment auraient-ils duré et supporté l'épreuve de la vie (et le choc des événements hostiles), eux qui avaient fait du chaos et du paradoxe leur règle, du rêve leur unique réalité, de l'arabesque leur

ligne de conduite, et de l'Inachevé leur programme? Et pourtant, ainsi que l'observe l'auteur,

c'est une chose étrange pour le lecteur d'aujourd'hui que de voir combien ces écrits ont peu vieilli. Des pensées s'y pressent innombrables qui, de nos jours, conscientes de leur nouveauté et de leur singularité paradoxale, osent à peine s'exprimer en un langage aussi hardi, aussi franc, qu'à cette époque.

Voici une autre réédition française : la traduction d'un **Nietzsche** composé entre 1890 et 1893. L'auteur, Mme Lou Andréas Salomé, « a eu l'honneur insigne et accablant d'être, sinon la fiancée de Nietzsche, comme on l'a proclamé un peu hâtivement, du moins celle dont Nietzsche espérait faire la disciple idéale et la compagne de sa vie ». L'histoire de ce roman intellectuel que d'aucuns ont appelé une « tragique idylle », et qui fut surtout un cruel et navrant malentendu sentimental, nous est retracée dans l'Introduction placée en tête du volume par M. Jacques Benoist-Méchin, le traducteur et le rééditeur, on serait presque tenté de dire : le second rédacteur de cet émouvant essai, tant le moulage français est ici strictement ajusté à l'original allemand. Rien du reste de cette aventure « humaine, trop humaine » ne transparaît dans le volume de Mme Lou Andréas Salomé; aucun ressentiment personnel ne vient troubler la méditation fervente de ces pages qui planent très haut, à une hauteur qui, aujourd'hui, après quarante années, n'a pas été dépassée. Certes, la monumentale monographie de M. Charles Andler a exploré entre temps bien des sources inconnues où s'est alimentée l'inspiration de Nietzsche, si prodigieusement complexe, et elle nous a fait pénétrer dans le laboratoire secret où cette pensée a opéré au jour le jour son œuvre de fiévreuse transmutation. Mais tout cet amoncellement de documents historiques n'enlève rien à la saveur originale du livre de Mme Lou Andréas Salomé, lequel nous apporte tout autre chose : le témoignage direct et l'empreinte ineffaçable d'une initiation avant tout personnelle.

Témoignage singulièrement opportun après tant de constructions savantes ou systématiques. Nietzsche n'est pas un philosophe à systèmes, un philosophe pour savants. Ce n'est

pas une vérité théorique, scientifique et déjà mûre qu'il a voulu apporter. Zarathoustra, ce plagiaire de l'Evangile, ne dit pas à ses disciples : « Je vous enseigne la Vérité ». Il dit à des croyants : « Je suis la Vie. Je suis le Chemin. » Et c'est pourquoi, comme l'observe Mme Lou Andréas Salomé :

il est si regrettable de voir l'originalité de ses raisonnements méconnue par ceux qui soulignent d'une façon exagérée leur rigueur scientifique. *Procéder de la sorte c'est aborder sa philosophie par le mauvais côté.* Si on veut pénétrer au cœur de ses doctrines, il ne faut pas étudier ses hypothèses — surtout pas celles-là ! — sous un angle théorique. Le problème captivant pour Nietzsche n'était pas d'exposer l'histoire de l'âme de l'humanité, mais l'histoire de son âme à lui, considérée en tant qu'âme de l'humanité...

Et c'est ce qui l'a poussé à assumer la mission de prophète, de réformateur, de Messie. Car il représente essentiellement la forme la plus moderne de l'*homo religiosus*. « Ce que vous voulez créer, dit Zarathoustra à ses frères les créateurs, c'est *un monde devant lequel vous puissiez vous agenouiller.* » Cette parole illumine la philosophie de Nietzsche, où il faut voir une initiative pour remplacer le Dieu absent, le Dieu « mort », en créant un Dieu nouveau qui provisoirement s'incarnera dans ce « double » que Nietzsche a baptisé du nom de Zarathoustra — créature pseudo-divine dans laquelle sa propre image contraire lui est apparue un jour objectivée, transfigurée, quasi déifiée. Mais combien redoutable cette création qui imposera à la conscience religieuse un double fardeau, à la fois l'immolation inhumaine du Dieu qui meurt et l'enfantement déchirant du Dieu nouveau, souffrances impénétrables à toute pensée normale, équilibrée, logique, raisonnable, « irréligieuse », et que seul comprendra celui qui a traversé cette maladie de la conscience religieuse, qui a été initié au mystère des morts successives et des naissances spirituelles et qui a éprouvé, comme Zarathoustra, l'impérieuse nécessité de porter périodiquement « sa cendre consumée dans les solitudes de la montagne ».

Avec quel relief Mme Lou Andréas Salomé a dessiné ce drame intime dont seule, peut-être, elle a eu la confidence! Avec quelle lucidité elle a dégagé ce problème central, décrit

cette expérience cruciale! C'est ce qui fait son livre aujourd'hui encore insurpassé. Ici seulement s'explique chez Nietzsche cette ambivalence déconcertante d'un esprit à la fois négateur et fervent, nihiliste et lyrique, impie et religieux, ascète et immoraliste, cette ambiguïté inquiétante d'une pensée où se trouvent inextricablement mêlés les concepts de vérité et de folie, des accès de lucidité et d'ivresse, enfin la double résonance de ce rire qui s'est comme figé sur son dernier masque, à la fois « rictus d'un dément et sourire d'un vainqueur ».

Le livre de Mlle Geneviève Bianquis sur **Nietzsche** se maintient dans des zones plus tempérées. C'est un guide bien conçu, à l'usage du grand public, et qui nous conduit, dans un temps strictement mesuré, à travers la vie et l'œuvre du philosophe, dont il suit le développement sous ses principaux aspects et dans ses grandes étapes. On ne peut que louer l'élégante concision et la belle trame littéraire de cet exposé clair, logique et substantiel, et son érudition puisée aux meilleures sources. Dirai-je que certains aspects de la personnalité et de la pensée de Nietzsche me paraissent avoir été laissés dans l'ombre, et que l'ensemble me paraît un peu trop rationalisé? Dieu nous garde d'un Nietzsche atténué, filtré et « pasteurisé »! On nous avertit qu'il ne faut pas « prendre trop au sérieux les rodomontades souvent déplaisantes de Nietzsche sur les beautés de la violence, de la férocité, de la tyrannie, de la guerre ». J'accorde que le doux solitaire eût reculé le premier devant les applications pratiques de certaines de ses théories. Mais il n'en est pas moins vrai que sa Volonté de Puissance est une réaction d'une violence inouïe contre les idées de pacifisme, de démocratie, de solidarité humaine, contre une mentalité où il ne veut reconnaître qu'une mentalité d'esclave; que son idéal est aux antipodes du libéralisme, lequel octroie à chacun une certaine dose de liberté, et enfin qu'on ne saurait tout de même passer sous silence ce que Mme Lou Andréas Salomé a appelé « la nature farouchement réactionnaire de sa dernière philosophie ». N'oublions pas que Zarathoustra ne prétend nullement apporter une « vérité pour tous », qu'il entend recruter ses disciples, plus exactement sélectionner une élite de compagnons,

une race nouvelle de maîtres, et que, dans ses prédications, s'ébauche déjà toute une discipline nouvelle du « Führertum », c'est-à-dire l'apologie d'une dictature mystique et spirituelle qui s'arrogerait dans l'avenir une puissance plus tyrannique que celle de n'importe quel César du passé et qui revendique pour elle le droit de dire : « Cela *doit* être ainsi, car ainsi le veut ma volonté de puissance », dictature dont le fascisme ou l'hitlérisme, sur un plan inférieur, nous apportent une sorte de contrefaçon politique à l'usage des masses. Et n'oublions pas non plus que ce fanatisme autocratique finit par destituer la raison elle-même de ses prétendus droits — cette raison qui avait naguère donné la première impulsion à son désir de libération et à qui il dénie maintenant de plus en plus toute ingérance dans le domaine de l'esprit. La démence de Nietzsche n'apparaîtrait-elle pas comme la conclusion logique, à la fois symbolique et catastrophique, de cette mystique de plus en plus personnelle, de cet irrationalisme de plus en plus terroriste, posés comme conditions préalables de la révélation du surhumain? Après M. Andler, Mlle Bianquis semble bien adopter cette interprétation :

La conciliation tant cherchée s'accomplissait, écrit-elle. Nietzsche s'ouvrait à ses dieux ,mais sa personnalité humaine sombrait sous la puissance terrifiante de cette révélation. Interprétation toute symbolique qu'il ne nous sera pas interdit de donner à un naufrage physiologique trop banal.

Conclusion quelque peu inattendue, car jusqu'à ce moment la philosophie de Nietzsche ne nous avait pas été présentée comme un acheminement progressif vers ce naufrage symbolique, vers cette folie terminale et libératrice, qui apparaîtrait ainsi comme l'aboutissement naturel et le point culminant de toute l'évolution qui l'a précédée.

Je voudrais signaler encore un livre récemment paru et appelé à jeter un jour très nouveau sur un des problèmes les plus inquiétants de la politique allemande et, par ricochet, de la politique européenne, livre intitulé **Le Germanisme à l'étranger**. L'auteur, M. Paul Lévy, professeur au lycée Kléber de Strasbourg, dans une thèse de doctorat fort remarquée sur la frontière linguistique du français et l'allemand en Alsace, évoquait naguère, à la lumière d'une scrupu-

leuse documentation, la lutte séculaire des deux langues et, par conséquent, le duel des deux civilisations sur la terre alsacienne. Elargissant son champ d'exploration ,il nous montre aujourd'hui la lutte conduite cette fois sur une plus vaste échelle, par une formidable organisation de propagande allemande, en vue de rassembler, par delà les frontières nationales du Reich, tous les éléments germaniques dispersés à travers le monde, toutes les minorités allemandes encloses en territoire étranger. Ainsi naîtrait une sorte de super-Allemagne, dont les organes tentaculaires prépareraient cette domination universelle qui a toujours été et qui sera toujours le but suprême des ambitions allemandes. En une préface précise et nette, M. Frédéric Eccard, sénateur du Bas-Rhin, présente au public la portée de cette enquête conduite selon les méthodes les plus rigoureusement scientifiques. Notons quelques observations particulièrement frappantes.

Les Allemands à l'étranger, si on arrivait à les rassembler, représenteraient une population de près de 30 millions d'habitants, lesquels, s'ajoutant à la population du Reich, constitueraient le fameux « peuple de Cent Millions » — *das Hundertmillionvolk* — qui enchante les imaginations allemandes. On oublie que la Grèce, berceau de toute la civilisation européenne, n'était pas « un peuple de cent millions » ! On éprouve, il est vrai, quelque difficulté à définir en termes précis les signes distinctifs du « germanisme » et, dans l'apréciation de cette qualité d'Allemand, on fait entrer au moins quatre éléments différents : l'indigénat, la race, la langue, l'option. On en arrive ainsi à distinguer des dosages fort variés, selon que les sujets considérés réunissent les quatre ou seulement trois ou deux des caractères requis. Bien que l'idée de récupérer les éléments perdus remonte à près de 50 années et ait toujours été un article du programme pangermanique, c'est depuis la guerre surtout que « le Germanisme à l'étranger » a cessé d'être l'affaire de quelques publicistes, professeurs ou politiciens en chambre, pour devenir une cause tout à fait populaire. On signale telle ligue — le *Verein für das Deutschland im Ausland* — qui compte plus de deux millions de membres! Infiniment souples et variées sont les formes que revêt cette propagande, depuis le simple

renseignement commercial jusqu'à l'immixtion dans la vie politique du pays qui a le privilège peu rassurant d'hospitaliser une minorité allemande. On procède par étapes : d'abord l'autonomie culturelle, puis l'autonomie administrative, enfin l'autonomie politique. D'ores et déjà, les députés élus par certains groupements allemands à l'étranger sont considérés dans leurs parlements respectifs comme « des parlementaires allemands ». A ce propos, il est curieux de noter que, dans un livre spécialement consacré à cette question (Pr. Wertheimer : *Von Deutschen Parteien und Parteiführern im Ausland*), l'édition de 1917 considère encore les députés autonomistes alsaciens comme des représentants « inconscients » du germanisme, alors que la nouvelle édition de 1931 les a décidément promus au rang et à la dignité d'« Allemands conscients ».

Incontestablement, il plane un certain mystère sur les œuvres que soutiennent ces groupements et sur les buts, plus ou moins occultes, qu'ils poursuivent. Avant tout, il s'agit de « créer un vaste irrédentisme allemand, devant lequel tout ce qu'on a pu appeler de ce nom dans le passé paraît aujourd'hui bien falot ». Naturellement, au premier plan figure l'école allemande à l'étranger, qui apparaît le véhicule le mieux approprié à cette œuvre de propagande irrédentiste. Les Eglises aussi jouent un rôle nullement négligeable. En défendant partout le principe que la religion doit être enseignée dans la langue maternelle des fidèles, elles se font les gardiennes du Germanisme à l'étranger. Mais il est une propagande plus subtile encore, que M. Paul Lévy n'effleure qu'en passant : la propagande par la culture allemande. Non certes que cette propagande soit, en elle-même, condamnable. Il n'en est pas de plus féconde, tant qu'elle travaille sincèrement à enrichir le patrimoine humain et à préparer cette « Weltliteratur » dont rêvait Gœthe. Mais ce qui est infiniment déplaisant, c'est de voir la culture d'un peuple mobilisée pour servir les fins d'une politique conquérante. On sait combien Nietzsche déjà, pendant le court séjour qu'il fit à Bayreuth, fut écœuré de voir Richard Wagner se prêter à cette lamentable palinodie et ouvrir les portes du Sanctuaire à la ruée pangermaniste. Et ne voyons-nous pas, de-

puis quelques mois, se produire un véritable empoisonnement de l'atmosphère européenne? A tout le moins la sincérité des émotions les plus pures, des sympathies ou des admirations les plus spontanées s'en trouve dès l'abord intimement viciée. Selon le mot d'un personnage de Gœthe : « *Man merkt die Absicht — und ist verstimmt.* — On devine l'arrière-pensée et le plaisir se change en dépit. »

MÉMENTO. — En dernière heure m'arrive le livre du général F. Culmann, *Reichsheer et Milices,* édité chez Charles Lavauzelle, Paris. En dépit de son titre et de son caractère à première vue très technique, ce livre est d'une lecture facile et il fournit au lecteur le moins préparé à l'étude de ces questions, ample matière à réflexion. Ecrit par un des techniciens les plus compétents en matière de stratégie et d'armement, appuyé sur une documentation d'une précision impeccable, il s'attache à définir ce que sera en Allemagne l'armée future à effectifs limités, appuyée par une milice de formation rapide; il passe en revue toutes les hypothèses qu'on peut faire sur les théâtres des opérations futures et sur la forme nouvelle qu'affectera la guerre de demain et il révèle ce qu'auront toujours d'illusoires, en face d'un adversaire décidé à la guerre, toutes les garanties de sécurité que d'aucuns s'imaginent pouvoir faire tenir dans les textes d'un traité ou dans des organisations d'arbitrage. Dans ces pages fortes et lumineuses, écrites par un homme du métier en une langue sobre et claire, on chercherait vainement une seule déclamation. Par contre on y découvre à chaque pas des réflexions incisives qui éclairent d'une vive lumière bien des questions et des situations sur lesquelles la routine, l'ignorance et aussi parfois un esprit d'aveuglement systématique s'efforcent de faire la conspiration du silence. Le livre du général Culmann devrait être lu par la jeunesse française, tout comme les *Paroles d'un Soldat* du général von Seeckt ont été lues par la jeunesse allemande.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

## *LETTRES RUSSES*

*Litératournoïè Nasledstvo* (« L'Héritage littéraire »), volumes 4-6. Moscou, 1933. — Fiodor Yourkovsky: *Boulgakof,* roman, édit. Akademia, Moscou-Léningrad, 1933. — *Krasnaia Nov* (« La Terre rouge »), N° 3, Moscou, 1933. — *Krasny Arkhiv* (« *Les archives rouges* »), volume 53, Moscou-Léningrad, 1933.

On sait avec quel souci de bien faire le gouvernement des Soviets avait fêté le centenaire de Gœthe. A cette occasion,

quelques bolchéviks par trop zélés attribuèrent même au grand homme de Weimar la paternité de certains articles du *credo* communiste. C'était évidemment aller trop loin. Cependant il est incontestable que bien peu de pays commémorèrent avec le même éclat la mémoire de l'auteur de *Faust*. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à feuilleter le volume 4-6 de la publication soviétique **Litératournoïé naslédstvo**, qui lui est entièrement consacré. C'est un véritable monument graphique de 1041 pages in-4°, orné de 257 dessins et gravures à la gloire de Gœthe et de ses rapports avec la Russie. Car, et c'est cela qui explique l'ampleur des fêtes gœthiennes qui eurent lieu à Moscou, Gœthe s'était toujours intéressé grandement et amplement à la Russie. Non seulement à sa littérature et ses hommes de lettres, à son histoire et ses souverains, mais encore à l'art russe des siècles passés, au peuple russe, aux mœurs russes et à la science russe naissante, dont il suivait le développement en se tenant en relations épistolaires avec les savants allemands qui travaillaient ou enseignaient en Russie. Il n'y a qu'à se rappeler à ce propos avec quel intérêt il avait écouté les récits de son vieil ami Alexandre von Humboldt, de retour de son grand voyage d'exploration en Russie, et combien aussi il s'était passionné à l'exposé que lui fit en 1830 le savant juriste français Cailloué de l'organisation politique et juridique de la Russie. Ajoutons à cela que, durant plusieurs années de suite, la maison de Gœthe fut le rendez-vous de maints poètes et prosateurs russes; Joukovsky et Alexandre Tourguénieff furent de ses intimes. En 1808, Gœthe fut présenté à l'empereur Alexandre Ier. Il vit par deux fois sa charmante épouse, l'impératrice Elisabeth Alexéievna, qui était du reste une princesse de Bade. Enfin, quand, durant les années 1813-1815, la Russie des gens de cour, des diplomates et des militaires établit ses quartiers à Weimar, Gœthe eut l'occasion de faire une plus ample connaissance avec les représentants de ces différentes classes de la société russe.

Tous ses renseignements ou toutes ses données, nous les trouvons avec bien d'autres dans le volume que les éditions soviétiques ont consacré à Gœthe. Nous pouvons y lire aussi un article de Lounatcharsky *sur Gœthe et son temps*, une

traduction inédite, donnée par le poète Brussof, du cinquième chapitre de la seconde partie de *Faust,* un article de Serguiévsky sur *Gœthe et la critique russe,* une riche bibliographie de tous les livres et articles qui furent publiés en Russie sur Gœthe, et enfin une lettre inédite de Léon Tolstoï à l'éditeur du *Gœthe-Kalender.* Dans cette lettre, datée du 27 mai 1909, Tolstoï écrit :

Je vous remercie sincèrement pour l'envoi de votre *Gœthe-Kalender* pour l'année 1909. Je l'ai parcouru avec un grand intérêt. Ce qui m'a particulièrement intéressé, ce sont les conversations de Gœthe avec différentes personnes. J'ai trouvé dans ces entretiens beaucoup de choses nouvelles et précieuses pour moi, ainsi ce qu'il disait à Falk à propos des sciences, qui sont devenues par trop presbites, ou sa conversation avec Riemer au sujet des esprits végétatifs et l'éleuthèros [homme libre], ou encore à propos de la nature qui est un orgue sur lequel joue notre Seigneur tandis que le diable fait fonctionner les soufflets.

Mais ce qui est surtout remarquable, c'est ce qu'il a dit à Muller, le 3 février 1823 (1). Et aussi le fait que déjà, en 1824, il parlait du tort que faisaient les journaux et les critiques, ce qui est particulièrement vrai pour notre époque.

Le volume consacré à Gœthe par l'édition soviétique *l'Héritage littéraire* se présente fort bien, sauf le papier qui est trop mince pour que les reproductions de portraits, vignettes, autographes, etc., puissent être irréprochables.

Ne quittons pas le pays des Soviets sans dire encore quelques mots sur la production littéraire moscovite de ces derniers temps. Elle est du reste assez mince, et nous ne voyons guère à signaler que le livre posthume d'un certain Fiodor Yourkovsky et quelques numéros de revues.

Ce Fiodor Yourkovsky, mort en 1896 dans un cachot de la terrible forteresse de Schlusselbourg, où il avait été interné après une tentative d'évasion du bagne de Kara, était un révolutionnaire appartenant au groupe des *narodnikis* (amis

(1) Les paroles que Gœthe prononça devant Muller ce jour-là, et qui attirèrent l'attention toute particulière de Tolstoï, sont les suivantes : « Si j'avais le malheur d'être obligé de me trouver dans l'opposition, j'aurais préféré fomenter un soulèvement et une révolution que de rester inactif dans le sombre cercle d'une perpétuelle désapprobation de tout ce qui existe. » (*Gœthe-Kalender*, p. 98.)

du peuple) des années 1870, qui donna naissance au parti des socialistes révolutionnaires russes du XX$^{e}$ siècle. Le crime qu'il devait expier à Kara avait été d'avoir pratiqué une sape sous l'immeuble qui abritait la Trésorerie de Kherson, afin « d'exproprier » l'argent qu'elle détenait. Renvoyé à Schlusselbourg après sa tentative d'évasion, Yourkovsky se mit à y écrire une sorte de roman autobiographique, **Boulgakof**, que sa mort ne lui permit pas d'achever, mais qui, tel qu'il est, est un intéressant et pittoresque tableau de la vie des révolutionnaires russes et des bagnards politiques d'il y a un demi-siècle. Evidemment, la lecture de *Boulgakof* n'est pas toujours amusante et elle ne montre pas les hommes sous leur meilleur aspect, mais c'est un document de premier ordre pour l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie. Il éclaire admirablement aussi bien la mentalité des révolutionnaires russes de jadis que les milieux qui les combattaient.

Parmi les revues soviétiques, signalons le n° 3 (1933) de la **Krasnaïa Nov** (la Terre Rouge), qui contient, parmi d'autres choses, deux comédies de Zochtchenko dont le talent littéraire et satirique est déjà bien établi; le début d'un roman de Bakhmétief, *Nastouplénié* (« L'Avance ») (cette avance n'a rien à faire avec les militaires et la guerre; c'est une avance dans le dédale de la vie et les mœurs soviétiques); enfin la suite des romans de Fadéif, l'auteur de *Le Dernier de l'Oudégué*, lutte entre les blancs et les rouges dans l'Extrême-Orient russe, et de B. Lévine *Younocha* (L'Adolescent), qui a beaucoup de fraîcheur et de spontanéité, mais que gâte la nécessité où l'auteur se trouve de rattacher ses héros et ses héroïnes à la révolution bolchéviste.

Le volume 53 du **Krasny Arkhiv** (« Les Archives rouges ») contient les lettres du grand-duc Serge Mikhaïlovitch à son frère Nicolas. Cette correspondance représente un sérieux appoint à l'histoire de la révolution en mars 1917 et permet de comprendre non seulement l'état d'esprit des cercles dirigeants russes de cette époque, mais encore la mentalité grand-ducale, qui était aussi celle de l'entourage du couple impérial et de certains grands chefs militaires.

Serge Mikhaïlovitch, qui avait été de tout temps chef du

département de l'artillerie au ministère de la Guerre, fut nommé en 1915 général-inspecteur de cette arme, et rattaché en cette qualité au grand-quartier général (*Slavka*). Quand survint la révolution qui détrôna Nicolas II, le grand-duc se trouvait à Mohilef, ne sachant pas trop qu'entreprendre, mais espérant pouvoir rentrer le plus tôt possible à Pétrograd, non pour s'y occuper de politique et d'intrigues, comme son frère Nicolas, l'historien, mais pour mettre de l'ordre dans ses affaires personnelles et réconforter par sa présence des êtres qui lui étaient chers.

Cependant, le gouvernement provisoire, par la bouche de ses membres les plus influents, tels Goutchkof et Kérensky, déconseillait vivement Serge Mikhaïlovitch d'aller à Pétrograd. Dans une entrevue de plus d'une heure que le grand-duc eut avec Kérensky, venu à la Stavka, ce dernier dit à Serge Mikhaïlovitch que personnellement il ne voyait aucun inconvénient à ce qu'il vînt à Pétrograd, qu'il n'y courrait aucun risque, mais qu'à son avis il serait plus préférable d'attendre, afin de ne point donner prétexte à « la presse jaune » de recommencer à écrire « des choses désagréables ».

Il m'a promis, écrit Serge Mikhaïlovitch dans sa lettre datée du 19 mars, de parler de mon cas au prince Lvof et de me télégraphier. C'est une tête très lucide et un interlocuteur fort agréable. Nous avons bavardé tout à fait gentiment une heure d'horloge. Donc, je vais attendre.

Serge Mikhaïlovitch essaye dans ses lettres à son frère de faire bonne figure à mauvais jeu, mais cela ne lui réussit que médiocrement. Il veut convaincre le destinataire de ses lettres qu'il peut enfin, grâce à la révolution, « déchirer le voile qui couvre tous les abus qui se pratiquaient dans le département de l'artillerie, et contre lesquels, dit-il, « j'ai combattu tant d'années ». Et dans une lettre à Kérensky, à l'époque où ce dernier devint ministre de la Guerre, il écrit :

J'ai combattu douze ans pour la vérité, l'honnêteté et l'équité, mais, sous le vieux régime de l'arbitraire et de l'absolutisme, cette lutte était difficile, parfois même absolument vaine... Hélas! ma voix se perdait dans le gouffre du régime... Mais voici qu'enfin, nous, les grands-ducs, nous avons aussi acquis le droit d'être des citoyens comme tous les autres Russes...

Au reçu de la lettre du grand-duc devenu citoyen russe, Kérensky prescrivit à la commission extraordinaire chargée de rechercher les abus commis dans les différents ministères au temps du régime tsariste de « hâter l'enquête sur les malversations qui furent commises dans le département de l'artillerie à l'époque où le département était dirigé par Serge Mikhaïlovitch Romanof ».

Le ministre, pour des raisons qui nous échappent, ne voulait pas mettre directement en cause l'ex-grand-duc; mais le grand-duc, lui, sentait bien qu'il lui serait impossible d'échapper à la pénible obligation de se présenter, en qualité d'accusé ou de témoin, au procès que le gouvernement provisoire avait décidé d'intenter aux malversateurs, dilapidateurs, receveurs de pots-de-vin dans le genre du général Soukhomlinof, ancien ministre de la Guerre. Et là encore il essaya de faire bonne figure à mauvais jeu en écrivant à Kérensky qu'il se tenait à la disposition du gouvernement provisoire pour être entendu comme accusé ou témoin. C'était une manière comme une autre de revenir à Pétrograd, et, quand il y vint, il fut effectivement convoqué à la commission d'enquête, mais seulement comme témoin; il ne fut point traduit en justice, et il semble qu'il eût échappé à la mort si le gouvernement provisoire n'eût été renversé à son tour par les bolchéviks.

Cette fragilité du gouvernement du prince Lvof et de Kérensky, Serge Mikhaïlovitch la ressentait comme beaucoup d'autres, mais, comme beaucoup d'autres aussi, il ne savait comment et par quoi la remplacer. Il prévoyait que l'assemblée constituante serait favorable à un régime républicain. Mais une république russe ne lui disait rien qui vaille :

Par le temps qui court, écrit-il à son frère (lettre du 3 mai 1817), que ce soit un soldat ou un moujik, c'est la même chose. Tous ces gens, travaillés par l'envie, constituent 150 millions de sauvages... Le Russe est à tel point peu civilisé, c'est encore un tel sauvage qu'il n'est bon, actuellement, qu'à mener deux sortes d'existences : où sous le bâton d'un gouvernement fort ou dans l'anarchie complète sous la devise : « Prends tout ce qui n'est pas à toi! »

Il semble étrange que Serge Mikhaïlovitch ait continué à préconiser la politique du « big stick », après que les faits

lui eurent suffisamment démontré que cette politique avait fait faillite. Mais, en somme, en écrivant ces lignes, Serge Mikhaïlovitch ne faisait que refléter une mentalité qui était et reste encore courante dans le milieu où naquit et vécut ce grand-duc. Ce qui est plus personnel dans ses lettres à son frère, c'est le soin qu'il prend de se disculper d'avoir participé à la dilapidation du budget du ministère de la Guerre et de disculper aussi des personnes qui lui étaient chères de l'accusation d'avoir accepté des pots-de-vin. En cette matière, Serge Mikhaïlovitch se montre dans ses lettres d'un attachement vraiment exemplaire et d'un courage remarquable. Et il semble qu'il a ainsi sauvé plusieurs personnes de la potence ou tout au moins de la prison. On sait que sa fin à lui fut lamentable.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

## *LETTRES CHINOISES*

Vincenz Hundhausen : *Der Blumengarten*, Pekinger Verlag. — *Sinica*, numéro de mai. — Shóseki-Kaneko : *Uber das Wesen und den Uesprung des Menschen;* Mishima Kaibundo, Osako. — Luigi Suali : *L'Illuminé;* Denoël et Steele.

Les événements de Chine, auxquels les puissances assistent dans un silence gêné, ont poursuivi leur cours inévitable. Les bandits-politiciens-chefs des différents Etats chinois, soucieux d'abord de leurs intérêts personnels, ont profité de l'action japonaise pour s'éliminer l'un l'autre. Tchang Tsié-che (Kai-Chek), chef de Nanking, a réussi, par pression discrète, à prendre la maîtrise de Péking. Il s'est trouvé en face du Japon et de ce dilemme : ou combattre et user ses troupes, grâce auxquelles il écrase et pille le peuple chinois, et dont il a besoin pour se défendre contre les autres Etats chinois; ou laisser faire. Il a choisi ce dernier parti.

Le général Ro Ing-Tsing, gouverneur de Péking pour Nanking, a fait des proclamations d'une teneur qui étonne l'Europe. En raison, disait-il, de l'avance annoncée comme prochaine par le Japon, le recul des troupes chinoises était inévitable. Pour empêcher le pillage de Péking par les troupes chinoises, il établissait un cordon de mitrailleuses autour de Péking. Et le lendemain, la police barrait les rues principales de Péking avec des abris de mitrailleurs et annonçant

qu'il s'agissait de protéger la population contre l'armée.

On ne peut avouer plus nettement un état de choses que la S. D. N. s'obstine à ignorer.

Voici donc le Japon maître du Nord... et de la riche province du Channtong que le traité de Versailles avait enlevé à l'Allemagne, et que les Etats-Unis, à Washington, en 1922, avaient forcé le Japon à rendre à la Chine.

Le Japon va-t-il former un Etat indépendant sous sa direction, ou joindre le Nord au Mandchoukouo, en reformant ainsi l'Empire mandchou?

En attendant, l'Allemagne prend une avance de plus en plus grande dans les études chinoises.

Vincenz Hundhausen, qui a déjà traduit ou adapté un grand nombre des chefs-d'œuvre classiques, publie aujourd'hui la traduction versifiée, donc adaptée, d'un des grands succès de théâtre du 16e siècle : « Le Retour de l'âme au pavillon des pivoines », par Trang Siènn-tsou (1550-1617). Il intitule sa traduction **Le Jardin des fleurs**. L'édition est très belle et accompagnée de gravures du temps.

Cette pièce, dont la musique a été notée en grande partie par Pathé-Chine, est encore jouée fréquemment. Son symbolisme poétique est d'un grand charme : il matérialise l'éveil d'une âme par l'amour. Un jeune lettré visite le jardin du vice-roi et s'endort dans un pavillon entouré de pivoines fleuries. Dans ce jardin, sans qu'il le sache, est enterrée la fille, morte d'ennui et de désirs insatisfaits, du vice-roi. Le jeune homme, en rêve, la voit, s'éprend d'elle violemment et, par son amour, lui donne la vie.

**Sinica,** luxueuse publication du China-Institut de Frankfurt-a.-M., publie dans son n° de mai une bien utile étude sur Shanghaï par Wilhelm Schüler. La reproduction de gravures anciennes et de photos récentes éclaire le texte. La traduction du *Droit familial chinois* de notre compatriote Jean Escarra, le bien connu conseiller légal de Nankin, montre que *Sinica* sait choisir.

**Uber das Wesen** est l'œuvre d'un Japonais, M. Shoseki Kaneko, mais son œuvre contient trop d'explications sur la philosophie chinoise pour que je ne la recommande pas aux chercheurs. Les comparaisons avec les grands penseurs de

tous les pays et de tous les temps sont faites dans un esprit dégagé du dogmatisme qui entrave plus ou moins nos philosophes. La science expérimentale d'Asie ne choisit pas des faits pour prouver une théorie, mais appose tous les faits et suggère une théorie pour mieux les garder en mémoire et les utiliser... pour le bonheur profond et non pour la satisfaction jamais atteinte des sensations matérielles.

**L'illuminé**, de Luigi Suali, est une vie du Buoddha. L'auteur s'est inspiré des sources, avec le souci de n'être ni un simple copiste et archéologue, ni un poète à l'imagination ardente. Son œuvre a donc la double qualité d'être vivante, donc prenante comme un roman, et vraie, c'est-à-dire donnant une connaissance de ce qu'il est nécessaire de savoir sur la vie du Bouddha. Le style en est agréable, et la traduction de M. Dumont est harmonieuse.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

Percheron : *Typhons;* Société d'éditions géographiques. — Sig. Varga: *La valeur morale du traité de Trianon;* la Source. — Léon Trotsky : *Histoire de la Révolution russe, la Révolution de Février*, tome I; Rieder. — Jean Jacoby : *Lénine;* Flammarion.

Le livre fort suggestif de M. Percheron est consacré aux **Typhons** politiques qui soufflent actuellement en Extrême-Orient et en particulier à ceux de la Chine, « le plus grand fournisseur qui soit de matières premières, le plus considérable marché d'absorption... un facteur mondial qui fera sans doute capituler bien des maîtrises indiscutées ». M. Percheron croit que « le sort du monde » se joue sur le Pacifique. Ses sympathies vont d'ailleurs surtout au Japon envers qui les Etats-Unis en 1905 « agirent en créanciers », le forçant à signer « le désastreux traité de Portsmouth ».

Sur le terrain économique, un point, d'après M. Percheron, domine tout : le taux infime de la rémunération du travail en Extrême-Orient, conséquence du problème de la nourriture pour des populations prolifiques. Il en résulte pour les pays industriels la cessation de l'exportation massive de leurs produits de grande consommation, concurrencés par la main-d'œuvre locale. Les blancs « ayant commis l'erreur d'ap-

porter aux Asiatiques des lois sociales trop élevées et d'avoir perdu le sens *biologique* de ce credo : « Tous les hommes sont égaux », l'Asie s'est éveillée... elle ne peut plus supporter les blancs, ni leurs méthodes, bien qu'elle ait fait siens leurs principes ».

C'est en Chine que la crise atteint son maximum. « Le peuple chinois est au désespoir... Pour ses 300 millions d'êtres se pose chaque matin le problème de la nourriture journalière. » Pas de routes dans ce pays; dans l'impossibilité d'y répartir les produits de la terre, « des provinces entières meurent de faim à 50 lieues de moissons abondantes. » Le Chinois, imprévoyant, ignore le silo et a déboisé son territoire au point d'y avoir ruiné nombre de vallées, jadis fertiles, et cela quoique son sol soit le plus riche du monde en charbon. « Mais il devient facilement brigand, et *brigand brave.* » Aussi le plus grand mal de la Chine actuelle est-il ses cinq millions de soldats et de brigands.

La Chine est fractionnée en groupes ennemis... Le Kuo min tang (Parti national) n'est pas le gouvernement chinois : c'est un parti qui a pris le pouvoir... Il n'est cependant pas dépourvu d'hommes de valeur et même de politiciens intègres... Certains ont fait publiquement part du mépris que leur inspirent certains de ces gouverneurs provinciaux qui, tel Chang Hsue Liang, lorsqu'il régnait en Mandchourie, réalisait un prélèvement personnel de 300 millions sur le pays. Mais le Kuo min tang est aux mains d'une véritable dynastie familiale, celle des Soong. Il est ensuite débordé par l'énormité de sa tâche... il est surtout trop pressé d'aboutir... On doit cependant reconnaître que si sa zone d'action s'est restreinte aux seules provinces centrales, elle s'y est renforcée... Renonçant aux guerres civiles, il porte son effort sur la lutte antirévolutionnaire. Il faut dire aussi que le sentiment national n'est guère que verbal. Si la jeunesse est seule à posséder ce sentiment profond en en poussant la manifestation jusqu'au suicide de protestation, mais non jusqu'au port du fusil, c'est qu'est ancré dans l'âme chinoise le séculaire mépris du lettré pour le soldat.

En face du Kuo min tang établi à Nankin se dresse le bolchévisme établi à Kanton; il domine 80 millions de Chinois. Son armée rouge est fort bien organisée; des sections politiques à pouvoirs illimités y contrôlent la fidélité. La commission Lytton a constaté que les paysans les plus pauvres

ont eu à se féliciter d'un communisme agraire qui a dépouillé la classe moyenne, les négociants, la bourgeoisie locale.

M. Percheron analyse ensuite la situation au Japon, où « le prolétariat ouvrier combat le fascisme militaire », et celle de la Mandchourie, où un nouvel Etat « fonctionne sous une direction absolument mandchoue ». Il décrit ensuite l'action des Soviets, qui, « n'ayant qu'un plan : étendre au monde entier la révolution sociale... veulent ruiner l'influence des nations productrices en aidant les peuples d'Asie à se libérer des Blancs ».

M. Percheron conclut qu'il existe « un péril jaune... qui ne réside pas dans une nouvelle invasion des Huns... mais dans ce que l'Asie va se dresser contre l'Europe et l'Amérique en vue de les exclure de sa vie politique et économique ». Les remèdes que M. Percheron veut y appliquer sont inattendus : il demande l'établissement de sphères d'influence en Chine et la dénonciation du pacte Kellogg!

Dans une brochure sur **La Valeur morale du traité de Trianon**, M. Sig. Varga nous expose les violations dont, d'après les Hongrois, il a été l'objet au point de vue de l'instruction publique. L'art. 8 du Traité des Minorités prescrivait qu'« il ne serait édicté aucune restriction contre le libre usage par tout ressortissant roumain d'une langue quelconque »; malgré cela, dès 1919, le gouvernement roumain commença à procéder à la roumanisation des administrations, puis des sociétés; on prescrivit que tous les enfants dont le nom n'est pas clairement hongrois seraient déclarés non hongrois, mais roumains; ainsi il leur serait défendu d'entrer « dans les écoles primaires hongroises ». En Tchécoslovaquie, l'art. 7 du Traité des Minorités (correspondant à l'art. 8 du traité roumain) est constamment violé et dans de nombreuses communautés les élèves hongrois « se voient forcés de suivre les classes des écoles tchèques ou slovaques ». En Yougoslavie, mêmes violations de l'art. 8 du Traité des Minorités; dès l'occupation serbe, « toutes les écoles passèrent par ukase dans les mains de l'Etat yougoslave; en d'autres termes, elles furent confisquées, y compris leurs biens immobiliers, etc. Actuellement, en fait d'instruction, les Hongrois n'ont pas une seule école à eux. » M. Varga conclut

qu'« on ne voit pas la possibilité d'une tranquillité de conscience de toute l'Europe tant que les droits élémentaires de l'humanité ne seront pas accordés aux minorités ». Mais la vivacité des plaintes des Hongrois sur des points où ils ont été un peu lésés (comme dans le tracé de leurs frontières ethniques), rend un peu sceptique sur l'étendue des injustices qu'on leur fait dans l'instruction publique. Le témoignage des voyageurs est que les minorités hongroises de Tchécoslovaquie et de Roumanie sont agressives. M. Varga dit que « le rétablissement de l'ordre moral doit commencer par la révision loyale du traité de Trianon »; si cette révision était entreprise sur la base du principe des nationalités, elle laisserait les Hongrois aussi mécontents; leur prétention est la reconstitution de la Hongrie historique; il est certain qu'au moins les neuf dixièmes de la population des territoires qu'ils revendiquent à ce titre protesteraient par leurs votes contre leurs prétentions.

La petite biographie de **Lénine** publiée par M. Jacoby dans la collection *Hier et Aujourd'hui* (prix : 3 fr. 75) est vraiment captivante. La lecture des vies de Lénine que j'avais utilisées jusqu'à présent était alourdie par des réflexions trop longues de leurs auteurs; M. Jacoby, lui, s'est borné à raconter d'une plume alerte et son livre se lit comme un roman. Il n'est pourtant pas romancé, mais l'auteur tranche à sa façon tous les points controversés sans alourdir son récit de discussions à leur sujet. D'ailleurs, animé d'une aversion profonde pour Lénine, il le peint sous des couleurs peu favorables. S'il ne se trompe pas en voyant en lui l'homme qui, de bonne heure, a avant tout « voulu agir en maître », a-t-il bien raison en écrivant que [vers 1907?] Lénine et ses partisans « s'approprièrent une somme considérable, versée par un bienfaiteur pour les besoins de la cause et dissimulèrent soigneusement ce fait au Comité central », que [vers 1913] Trotsky, l'orgueilleux Bronstein, s'aboucha par l'intermédiaire d'un certain Brandt, propriétaire de la librairie *la Liberté du peuple*, avec le chef de l'espionnage autrichien Schleimer, « qui l'engagea à la solde de 300 couronnes par mois », etc., etc.? L'espace a manqué à l'auteur pour raconter en détail la vie de Lénine devenu

dictateur, mais combien ce qu'il en dit est exagéré et même faux! Il en est de même du récit de sa dernière maladie : Lénine paraît avoir conservé sa capacité de penser et de dicter presque jusqu'au bout.

Trotsky a été trop mêlé aux événements pour que l'on ait pu attendre de lui une **Histoire de la Révolution russe** d'une impartiale sérénité, mais, dans le livre dont il vient de faire paraître le tome I, s'il injurie et accable constamment de son mépris ses adversaires, il fait preuve, en ce qui concerne les faits, d'un souci de la vérité et d'un esprit critique bien rares chez un historien qui raconte des événements auxquels il a pris part. Il a d'ailleurs été conduit à cette demi-impartialité par la tournure philosophique de son esprit, qui lui fait rechercher naturellement la vérité et l'exactitude; sans doute, elle a engendré aussi chez lui le pédantisme doctrinaire qui le caractérise, mais ce défaut ne l'a pas empêché de produire une œuvre fort intéressante et qui a une réelle valeur historique. Le gouvernement russe a publié de nombreux documents sur cette révolution; Trotsky les a utilisés avec soin, tandis que bien d'autres s'en seraient fiés à leurs souvenirs. A vrai dire, les siens, pour ce tome I, n'étaient pas ceux d'un témoin oculaire, car il était à New-York en février et mars 1917 (les mois racontés dans ce tome I), mais il a avec raison préféré les documents à ce que les camarades avaient pu lui dire. ÉMILE LALOY.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

### Archéologie, Voyages

Sibilla Abramo: *Joies d'occasion*, traduit par Yvonne Lenoir. Préface de Valéry Larbaud; Nouv. Editions latines. 12 »

Konrad Bercovici: *L'Amérique inconnue*. (*On new shores, Around the world in New York*.) Traduit de l'anglais par Yvon Lapaquellerie; Nouv. Revue franç. 12 »

Comte de Chambord: *Voyage en Italie 1839 à 1840*. Avec un avant-propos et des notes par le prince Sixte de Bourbon ; Edit. de France. 15 »

Maurice Coulombeau : *Chartres. L'âme de la cathédrale*. Avant-propos de Louis Gillet. Avec des illust; Desclée de Brouwer. 12 »

Amédée Fayol: *Baléares Iles heureuses*. Préface de M. Abel Bonnard; Ecrivains associés. 12 »

### Art

Marcel Griaule : *Silhouettes et graffiti abyssins*. Avec 8 planches h. t. 29 planches dans le texte, 84 dessins. Introduction de Marcel Maus; Larose. 25 »

Michel Puy: *L'effort des peintres modernes;* Messein. 12 »

## Aviation

Roger Labric: *On se bat dans l'air.* Préface de René Fonck; Nouv. Editions latines. » »

Renaud de La Frégeolière: *Croisières aériennes.* Préface du général Weygand; Nouv. Editions latines. 12 »

## Education

Sylvanus Stall: *Ce que tout jeune garçon devrait savoir;* Jeheber, Genève. 15 »

Orisen Swett Marden: *Fais bien ce que tu fais;* Jeheber, Genève. » »

## Ethnographie, Folklore

Arnold Van Gennep: *Le folklore du Dauphiné (Isère),* étude descriptive et comparée de psychologie populaire. Avec 8 cartes folkloriques et linguistiques. Tome II: *Cérémonies périodiques* (fin). III: *Magie, Médecine et Météorologie populaires.* III: *Littérature populaire, Jeux et chansons;* Maisonneuve. 75 »

## Histoire

Louis Madelin: *Les grandes étapes de l'histoire de France.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Abel Rey: *La jeunesse de la science grecque.* (*La science dans l'antiquité,* II). (*L'évolution de l'Humanité,* dirigée par Henri Berr); Renaissance du livre. 40 »

Henri Welschinger: *Le divorce de Napoléon.* Avec 8 gravures; Plon. 15 »

## Linguistique

G. Maunoury: *Les deux pôles de l'esprit,* étude de psychologie linguistique du point de vue communiste; Libr. du Travail, 17, rue de Sambre-et-Meuse, Paris. 8 »

## Littérature

Ferdinand Bac: *Vienne au temps de Napoléon d'après des témoignages contemporains.* Avec une planche h. t. en couleurs; Hachette. » »

Tony Burnand: *En pêchant la truie.* (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 12 »

Paul Chauveau: *Caractères;* Cahiers libres. » »

Albert Chérel: *De Télémaque à Candide.* (*Histoire de la littérature française,* sous la direction de J. Calvet, VI); J. de Gigord. 60 »

Ernest Daudet: *Une vie d'ambassadrice au siècle dernier : La princesse de Lieven.* Avec 8 gravures; Plon. 15 »

Marie-Jeanne Durry: *En marge des Mémoires d'Outre-Tombe.* Fragments inédits; Le Divan. 30 »

Marie-Jeanne Durry: *La vieillesse de Chateaubriand, 1830-1848.* Avec des illustrations, des notes, une bibliographie et un index; Le Divan, 2 vol. 120 »

Maurice Genevoix: *Forêt voisine;* Flammarion. 12 »

Gérard d'Houville: *L'Impératrice Joséphine.* Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Louis Lavelle: *La conscience de soi;* Grasset. 15 »

Jean-Jacques Mayoux: *Un épicurien anglais: Thomas Love Peacock;* Libr. Nizet et Bastard. » »

Michel Georges-Michel: *Nuits d'actrices;* Edit. de France. 6 »

Jean Ott: *Sous le règne de la Rose,* documents rosatiques et régionalistes, avec des bois originaux de Fernand Pinal. Préface d'Albert Acremant; Imp. Dousset, Paris. 10 »

Margaret E. Pascoe M. A.: *Les drames religieux du milieu du*

XVII[e] *siècle, 1636-1650;* Boivin. 20 »

Docteur Sabouraud: *Pêle-mêle,* regards en moi et autour de moi; Plon. » »

E. Séménoff : *La vie douloureuse de Tourgueneff,* avec des lettres inédites de Tourgueneff à sa fille; Mercure de France. 12 »

H. Van Der Tuin: *L'évolution psychologique, esthétique et littéraire de Théophile Gautier,* étude de caractérologie littéraire; Holdbert, Amsterdam. » »

Théophile de Viau: *Pyrame et Thisbé,* publié par J. Hankiss. (*Singularia,* coll. de textes rares et curieux, 1[er] vol.); Heitz, Strasbourg. » »

## Ouvrages sur la guerre de 1914

André Gervais: *La tranchée d'en face.* Enquête d'un combattant français chez les combattants allemands; Renaissance du Livre. 12 »

Général Mordacq: *Le drame de l'Yser. Surprise des gaz, avril 1915;* Edit. des Portiques. » »

## Philosophie

Rudolph Carnap: *L'ancienne et la nouvelle logique,* traduction Ernest Vouillemin. Introduction de Marcel Boll; Hermann. 8 »

Vladimir Jankélévitch: *La mauvaise conscience;* Alcan. 15 »

Vladimir Jankélévitch: *L'odyssée de la conscience dans la dernière philosophie de Schelling;* Alcan. 45 »

Emile Rideau: *Le Dieu de Bergson;* Alcan. 12 »

Emile Rideau: *Les rapports de la matière et de l'esprit dans le bergsonisme;* Alcan. 20 »

Abbé Julien Werquin: *Connaître;* Libr. Tirloy, Lille. 16 »

## Poésie

Jan Bouhier: *Le livre d'un amour;* Revue moderne des arts et de la vie, 88, rue Saint-Denis, Paris. 10 »

W. Calmel: *Et voici du soleil, de l'amour et du rêve;* La Caravelle. 5 »

George Day: *Quelques poèmes;* Figuière. 5 »

Claude de Fréminville: *Adolescence;* Amis de la Poésie, 1, rue de la Bretonnerie, Poitiers. » »

Léon Huot-Sordot: *Les reflets intérieurs;* Revue des Poètes, Perrin. 9 »

Pierre Lagarde: *Flammes;* Messein. 12 »

Léon Marie: *Rayons d'argent;* Figuière. 12 »

Franc-Nohain: *Nouvelles Fables;* Edit. Spes. 12 »

## Politique

Victor Boret: *Le Paradis infernal* (*U. R. S. S. 1933*). Préface d'Edouard Herriot; Quillet. » »

Edouard Herriot: *Contre l'antisémitisme;* Edit. Bergis, Vienne et Paris. 1 »

René Johannet: *Politique expérimentale. L'œuvre du comte de Fels;* Emile Paul. 20 »

Rosa Luxembourg: *Lettres de la prison,* traduites de l'allemand par Alix Guillain; Libr. du Travail, 17, rue de Sambre-et-Meuse, Paris. 5 »

Mussolini: *Le Fascisme.* Doctrine. Institutions; Denoël et Steele. 15 »

Maurice Pernot: *L'Allemagne de Hitler;* Hachette. 12 »

Gabriel Roger: *Hitler, l'homme qui vient;* Edit. Spes. 9 »

René Vanlande: *En Albanie sous l'œil de Mussolini;* Peyronnet. » »

## Questions juridiques

Gérard Gailly: *L'affaire de la rue des Maçons.* (Coll. *Enigmes et drames judiciaires d'autrefois,* 2[e] série); Perrin. 12 »

## Questions médicales

Henry Duprat: *Théorie et technique homéopathiques;* Imp. Martin et Ternet, Vienne (Isère). » »
Paul Voivenel: *Du timide au satyre.* La timidité et le trac. L'obsession. La regardelle. L'amour de tête. Le bacille et l'amour. La jalousie. L'envie. Le sadisme. Les fous meurtriers; Libr. des Champs-Elysées. 15 »
Docteur Serge Voronoff: *Les sources de la vie.* Avec 8 planches h. t. en héliogravure; Fasquelle. 15 »

## Questions religieuses

Gilbert Maire: *William James et le pragmatisme religieux;* Denoël et Steele. » »
Jacques Maritain: *De la philosophie chrétienne.* (Coll. *Questions disputées*); Desclée De Brouwer. 10 »
R. P. Timothée Richard O. P.: *Etudes de théologie morale.* I: *Le plus parfait,* doctrine et pratique, II : *De la probabilité à la certitude pratique;* Desclée de Brouwer. » »
Rabindranath Tagore: *La religion de l'homme.* traduit de l'anglais par Jane Droz-Viguié; Rieder. 18 »

## Roman

Colette Andris: *Une danseuse nue;* Flammarion. 12 »
Norman Angell: *Les assassins invisibles,* traduit de l'anglais par G. Debu; Nouv. Revue franç. 15 »
Louis Bromfield : *Vingt - quatre heures,* traduit de l'américain par M. M. Silberstein et Brugelle. Préface de Louis Gillet; Stock. 15 »
Jeanne Broussan-Gaubert: *Les héritiers provisoires;* Œuvres représentatives. » »
Marc Chadourne: *Absence;* Plon. 15 »
Robert Hesmot: *La croix des marins;* Lemerre. » »
Gustave Kahn: *Terre d'Israël;* Fasquelle. 12 »
Yvon Lapaquellerie: *Le joli garçon;* Flammarion. 12 »
Auker Larsen: *Ivresse,* traduit du danois par Marguerite Gay et Mme Gerd de Mautort; Plon. 15 »
Armand Léon: *Manuel et Cie,* roman policier ; S. n. d'édit., 38, rue François-Ier, Paris. 7 »
Edouard de Nève: *Sous les verrous;* Stock. 15 »
Jean Nicolaï: *Guardate.* Epître liminaire de M. Claude Farrère; Le Rouge et le Noir. 12 »
Baronne d'Orsan: *L'union libre;* Figuière. 12 »
Werner Renfer: *Hannebarde;* Sans Pareil. 10 »
J.-H. Rosny aîné: *Un voleur?* Edit. de la Madeleine. 15 »
Georges Simenon: *La maison du canal;* Fayard. 6 »
Jules Supervielle : *Boire à la source;* Edit. Corréa. » »
N. Tokounaga: *Le quartier sans soleil,* traduit du japonais par S. Ohno et F.-A. Orel; Edit. sociales internationales, 3, rue Valette, Paris. 9 »
A. T'Serstevens: *La fête à Amalfi;* Albin Michel. » »
??? *Un aventurier vous parle;* Flammarion. 12 »

## Sciences

Théophile Cahn: *Les phénomènes biologiques dans le cadre des sciences exactes.* (*Actualités scientifiques et industrielles,* 64); Hermann. 6 »
G. Champetier: *La structure de la cellulose dans ses rapports avec la constitution des sucres.* (*Théories chimiques* sous la direction de M. G. Urbain, IV); Hermann. 8 »
M. Chatelet: *Spectres d'absorption visibles et ultra-violets des solutions.* Technique de leur emploi au laboratoire de chimie. (*Théories chimiques* sous la di-

rection de M. G. Urbain, III); Hermann. 7 »

A. Magnan: *Cinématographie jusqu'à 12.000 vues par seconde (avec application à l'étude du vol des insectes).* (*Exposés de morphologie dynamique et de mécanique du mouvement* sous la direction de M. A. Magnan); Hermann. 15 »

M. A. Magnan: *Premiers essais de cinématographie ultra-rapide.* (*Exposés de morphologie dynamique (mécanique du mouvement)* sous la direction de M. A. Magnan, I); Hermann. 15 »

A. Magnan et A. Sainte-Lagüe: *Le vol au point fixe.* (*Exposés de morphologie dynamique et de mécanique du mouvement* sous la direction de M. A. Magnan, IV); Hermann. 10 »

Néda Marinesco: *Influence des facteurs électriques sur la végétation.* (*Exposés de biophysique* sous la direction de M. René Wurmser, I); Hermann. 7 »

G. Ovio: *La vision des couleurs.* Avec 129 illustrations, 19 planches coloriées; Alcan. 100 »

M. Prettre: *L'inflammation et la combustion explosive en milieu gazeux.* 1re partie: *Hydrogène et oxyde de carbone.* (*Exposés de chimie générale et minérale* sous la direction de Paul Pascal, I); Hermann. 15 »

G. Urbain: *La coordination des atomes dans la molécule. La symbolique chimique.* 1re partie. (*Théories chimiques* sous la direction de M. G. Urbain, I); Hermann. 12 »

G. Urbain: *La coordination des atomes dans la molécule et la symbolique chimique,* 2e partie. (*Théories chimiques* sous la direction de M. G. Urbain); Hermann. 12 »

Pierre Urbain: *Les sciences géologiques et la notion d'état colloïdal.* (*Exposés de géochimie* sous la direction de Pierre Urbain, I); Hermann. 18 »

## Sociologie

César Chabrun: *République socialiste des coopératives;* Valois. » »

Manuel Devaldès: *Croitre et multiplier, c'est la guerre.* Préface de Victor Margueritte; Mignolet et Storz, 2, rue Fléchier, Paris. 15 »

César Ducharme : *L'avortement (clandestinité ou légalisation?)*; Edit. sociales internationales, 3, rue Valette, Paris. 5 »

O. Lemarié: *Précis d'une sociologie;* Alcan. 12 »

Klaus Mehnert: *La jeunesse en Russie soviétique,* traduit par Denise Van Moppès; Grasset. 15 »

James Pointe: *Vers la paix. En voiture, messieurs;* Presses universitaires. » »

S. Posener : *Adolphe Crémieux, 1796-1880.* Préface de M. Silvain Lévi. Avec un portrait; Alcan. 30 »

Alphonse Séché: *Le dictateur ou l'Homme de la République.* (*Coll. des Frondeurs*); Malfère. 5 »

Docteur Robert Teutsch: *L'angoisse humaine. La religion. Les temps présents;* Malfère. » »

*** *Marchands de canons;* Mignolet et Storz, 2, rue Fléchier, Paris. 12 »

## Théâtre

Gabriel Marfond: *Trois tragédies royales en une: Clytemnestre;* Imp. Bière, Bordeaux. » »

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Prix littéraires. — Mort de Maurice Wolff. — A la mémoire de Léon Deubel. — Le Secret de Jeanne d'Arc. A propos de quelques nouvelles critiques. — John Henry Mackay. — A propos de la mort de Tourguénief. — Georges Darien, critique d'art. — La bibliographie de Moréas. — La recherche des cœurs. — Opinion de Regnard sur les dédicaces. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

**Prix littéraires.** — Le prix Verhaeren, d'une valeur de deux

mille francs, a été partagé entre Mme Berthe Bolsée, auteur de *Ligne de songe*, et M. Edmond van der Cammen, auteur du *Sommeil du laboureur*.

Le prix du Roman d'aventures (10.000 frs.) a été attribué à Mme Simone d'Erigny pour son premier roman : *L'étrange volonté du professeur Lorrain;* le grand prix des Amis de Lyon (25.000 frs.), rétabli sur l'intervention de M. Henri Béraud, à M. Joseph Lemarguet pour son ouvrage : *Myrelingues la Brumeuse*, et le prix de Littérature spiritualiste (prix Claire Virenque, 3.000 frs.) à M. J. Malègue, auteur d'*Augustin ou le Maître est là.*

§

**Mort de Maurice Wolff.** — Maurice Wolff est mort subitement le lundi 12 juin. Souffrant d'une crise cardiaque, il quitta, vers 7 heures du matin, pour demander du secours, l'appartement où il vivait seul, 11, rue Troyon. Un agent le plaça dans un taxi, mais Maurice Wolff succomba avant d'arriver à l'hôpital Beaujon.

Il était né à Nantes le 10 mai 1869. Après avoir terminé ses études au lycée de cette ville, il passa plusieurs années dans l'enseignement et se consacra tout d'abord à des travaux pédagogiques. De cette période de sa vie datent ses premiers ouvrages : *l'Education nationale, l'Œuvre sociale de la Révolution française, l'Œuvre des Associations dans l'Enseignement professionnel, l'Apprentissage dans l'Allemagne du Nord*, etc.

Les articles et les ouvrages qui devaient littérairement le faire connaître se rapportent presque tous — à partir de 1910 — à Auguste Comte et au Positivisme. Ce sont : *Le roman de Clotilde de Vaux et d'Auguste Comte, Autour du Positivisme, Etudes sur l'histoire du Positivisme, Le cas Littré, Les lieux saints du positivisme*, etc.

Maurice Wolff était le type même de l'érudit modeste, désintéressé et passionnément dévoué à ses recherches.

Le *Mercure de France* avait publié de lui : *Le Ménage d'Auguste Comte*, CCXXVI, 557-605 (15 mars 1931) ; *La Présidente de la Théosophie, Annie Besant*, CCXXXVI, 344-359 (1er juin 1932) ; *Les deux centenaires de l'Académie des Sciences morales*, CCXXXIX, 289-301 (15 octobre 1932) ; *Sur la demeure de Clotilde de Vaux*, CCXLIII, 477-484 (15 avril 1933).

Quelques jours avant sa mort, Wolff mettait la dernière main à une nouvelle étude relative à Auguste Comte et destinée au *Mercure de France*. — L. DX.

§

**A la mémoire de Léon Deubel.** — Le 11 juin, une plaque a

été inaugurée à Belfort, sur la façade de l'immeuble n° 47, faubourg de France. Elle porte l'inscription : « Dans cette maison naquit, le 22 mars 1879, le poète Léon Deubel. »

Devant une foule nombreuse, des discours émouvants, rappelant la vie misérable et glorieuse du poète, ont été prononcés par M. Baudin, maire, au nom de Belfort; M. Charles Vildrac, vice-président de la société des Amis de Léon Deubel, remplaçant M. Georges Duhamel, président, qui n'avait pu se rendre à la solennité; M. Eugène Chatot, trésorier et principal fondateur de la société; M. Reymond, homme de lettres, parlant au nom de la Suisse romande; Mlle Suzanne Peuteuil, de Besançon, collaboratrice de la revue *Franche-Comté et Monts-Jura,* au nom de la région dont Léon Deubel était originaire.

Un poème de M. Jean Réande, secrétaire de la société, fut lu ensuite par l'auteur, et, pour finir, M. Henry Vermeil, artiste dramatique de la compagnie du Vieux-Colombier et de la troupe Pitoëff, déclama avec une ferveur pénétrante quelques poèmes de Deubel.

Huit jours plus tard, le 18 juin, le sixième pèlerinage annuel avait lieu sur la tombe de Léon Deubel, au cimetière de Bagneux. Des discours et des poèmes furent dits devant une assistance recueillie de poètes, d'écrivains et de lettrés.

Signalons, en outre, qu'une thèse documentée sur Deubel, sa pensée et son œuvre, a paru récemment en Allemagne. Elle est due à M. Guenther Mauntz, qui l'avait soutenue le 11 novembre 1931 à l'Université de Bohn.

§

**Le « Secret de Jeanne d'Arc ». A propos de quelques nouvelles critiques** (1). — Me voici obligé, de par la force des choses, de revenir encore sur la question du « Secret de Jeanne d'Arc »; je m'en excuse auprès des lecteurs du *Mercure de France,* mais la faute en est à mes contradicteurs, qui ne cessent d'attaquer mon ouvrage avec une ténacité qui ne brille pas toujours ni par la bonne foi, ni par l'érudition. Du reste, ces mêmes critiques ont fait dévier la discussion dans un véritable maquis de détails oiseux, de querelles byzantines, de polémiques personnelles, dans lequel le sujet de ma thèse a fini par se perdre. Je me propose donc d'en reprendre, dans un article plus important, les principales bases, avec mes réponses aux objections de mes adversaires et les nouvelles preuves qui viennent confirmer mon point de vue sur les origines de la Pucelle.

(1) Voir *Mercure de France* des 1er et 15 décembre 1932, 1er janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril et 15 mai 1933.

Je me bornerai pour le moment à relever, dans cet écho, certains procédés véritablement par trop primitifs, qui ont été mis en œuvre pour « démolir » mon livre; ce coup de balai m'évitera de revenir, par la suite, sur ces misères.

Comme je l'ai dit plus haut, mes contradicteurs évitent la discussion sur les principaux faits que j'avance; ils s'attaquent surtout aux détails, en employant de préférence deux procédés qui consistent, l'un à truquer les textes, les citations de mon livre, et, au besoin, à en inventer de toutes pièces; l'autre, à récuser ou à nier simplement toutes les preuves, tous les textes embarrassants.

Le premier de ces procédés est largement mis à contribution par M. de la Martinière, « archiviste honoraire du Morbihan », dans un grand article qu'il consacre à mon livre dans la *Revue d'Histoire de l'Eglise de France,* sous le titre suggestif de « Visions sur Jeanne d'Arc de M. Jean Jacoby ». Cet article, après avoir été l'objet d'une discussion dans une société historique d'Orléans, fut reproduit *in extenso* par un journal de cette ville et publié en brochure dans un but de large propagande. J'ai cru devoir indiquer alors même les principales erreurs de mon adversaire, qui répondit également par la voie de la presse. De la polémique qui s'engagea, il résulte la mise au point suivante : M. de la Martinière, dans le but avoué par lui, du reste, de discréditer mes références, m'a accusé d'avoir oublié mon latin et de traduire inexactement les textes. Il en cite comme preuve la traduction erronée que j'aurais faite de la phrase « quae nesciret equitare nec ducere guerram » (Procès I, 53), à laquelle un « *capitaine commandant au* 5[e] *chasseur* », et expert infaillible en latin médiéval, paraît-il, donne une interprétation différente de la mienne. Mon contradicteur pousse la précision jusqu'à indiquer la page de mon livre (p. 51) où se trouverait ce texte mal traduit. Or, ni à la page 51, ni à aucune autre, il n'y a pas la moindre trace de ce texte et, d'autant plus, de sa traduction. M. de la Martinière a simplement *inventé* le tout.

Après avoir démontré de cette façon mon ignorance du latin, mon contradicteur s'attaque à mes connaissances en matière de termes juridiques. Ainsi, il m'accuse d'avoir affirmé que, pour les juges de Jeanne, le mot « *cognomen* » signifiait « surnom », alors que le sens de ce mot était « nom de famille ». Or, il suffit de vérifier la référence de mon livre, qu'indique mon contradicteur (p. 199, note 1), pour s'assurer qu'il y est dit *exactement le contraire* de ce qu'il m'attribue.

Voici encore un excellent exemple de la richesse d'imagination de mon contradicteur. A l'en croire, j'aurais affirmé à plusieurs

reprises dans mon ouvrage que Jeanne était redevable de ses facultés exceptionnelles au « sang royal » qui « gonflait ses veines », et il cite, à l'appui, les numéros des pages 25, 70 et 85. Démenti catégoriquement par moi, M. de la Martinière est revenu à la charge, en remplaçant seulement ses références précédentes par celle de la page 79; mis en demeure de *citer* le moindre passage à l'appui de son affirmation, mon contradicteur renonce à toutes ses références pour en citer trois nouvelles (pp. 82, 219 et 221), dont aucune ne contient, du reste, les allégations qu'il m'impute. « Souvent femme varie », a écrit François I$^{er}$; qu'aurait-il dit du respectable « archiviste honoraire du Morbihan »?

Ajouterai-je que ce titre n'empêche nullement M. de la Martinière de faire montre d'une ignorance fort agressive en matière d'histoire Johannique? Ainsi, croyant me convaincre d'erreur, il affirme que, contrairement à ce que j'avance, les compagnons de Jeanne logèrent avec elle chez Jacques Boucher à Orléans, et invoque, à ce sujet, l'autorité du *Journal du Siège d'Orléans*. Le pauvre archiviste honoraire ignorait complètement que nous possédons les comptes des dépenses faites par Boucher pour l'entretien de Jeanne, ce qui tranche la question, qui n'est du reste plus mise en doute par les récents historiens de Jeanne (A. Lang, *La Pucelle de France*, p. 139.) Mais le comique de l'affaire, c'est qu'il n'est nullement dit dans le *Journal du Siège* que les compagnons de Jeanne *logèrent* chez Jacques Boucher, mais seulement qu'ils y furent *reçus*. Que croyez-vous que répondit l'archiviste lorsque je pris la peine de lui indiquer sa bévue? « Pour l'auteur du *Journal du Siège*, affirma-t-il avec désinvolture, *reçus* signifie *reçus* et *logés*. » Et voilà!

Passons à l'autre procédé de critique dont j'ai parlé; il est admirablement représenté dans l'article que M. Marot, également archiviste, a fait paraître dans la revue *Le Pays Lorrain*. J'ai eu l'occasion de parler de l'aisance avec laquelle ce contradicteur se débarrasse de la lettre de Bedford, qui confirme ma thèse : « Il n'y a aucun argument à tirer de la lettre tendancieuse de Bedford », et le tour est joué! M. Marot applique le même système à toutes les preuves qui le gênent. Ainsi, « il n'y a aucun crédit à accorder à la lettre de Perceval de Boulainvilliers », la Chronique de Morosini n'est qu'un « témoignage incertain », le livre de Michelet, que je cite, « fourmille d'inexactitudes et de bévues ». Vraiment, M. Marot n'est pas... clément (si j'ose dire) pour ce célèbre historien! D'autre part je rapporte le témoignage d'Hauviette, qui établit d'une façon indiscutable le *véritable* âge de Jeanne et ruine ainsi tout le raisonnement de mes critiques sur cette question;

impossible de nier ce témoignage, consigné dans le procès de réhabilitation; que fait M. Marot? « N'y aurait-il pas là une faute de copiste? » insinue-t-il. Ajoutons que M. Marot n'apporte jamais le moindre argument à ses affirmations; il faut le croire sur parole. Evidemment, avec de pareils procédés de discussion, M. l'archiviste aura toujours le dernier mot.

Et pourtant, ces deux contradicteurs n'ont peut-être pas tout à fait tort en employant des procédés qui ne témoignent pas de leur bonne foi, car il semblerait que ce sont les seuls qu'on pourrait opposer à mon ouvrage. Ainsi, le colonel A. Billard, qui consacre dans un très récent et volumineux ouvrage sur *Jehanne d'Arc et ses juges*, quelques pages à l'analyse et à la discussion de ma thèse, tient à rester de bonne foi et n'emploie nul des procédés chers à MM. de la Martinière et Marot. Eh bien, impossible de se représenter rien de plus pauvre; l'auteur n'arrive à m'opposer aucun fait, aucune référence, aucun argument sérieux. En faut-il un exemple? Comme preuve de l'incertitude qui régnait au sujet du lieu de naissance de Jeanne, je cite la déposition hésitante et dubitative du proche parent d'Isabelle Romée-Laxart. Quelle objection m'oppose le colonel Billard? Si Lazart, dit-il, avait déposé qu'il *croyait* seulement que Jeanne était née à Domrémy et non qu'il le savait, « c'est que *rien n'eût empêché* Ysabelle, native de Vouthon, d'aller faire ses couches dans sa famille ». Rien ne l'en eût empêchée, évidemment, mais en a-t-on l'ombre d'une preuve? Non. Alors, à quoi rime cette supposition? Et le reste est à l'avenant.

Mes contradicteurs ne se sont pas contentés de m'opposer des objections « humaines »; ils ont fait encore parler la Divinité contre ma thèse. Une bonne dame, Mme Francine Le Poitevin, a en effet déclaré avoir entendu, tout comme Jeanne d'Arc, des « voix » qui lui ordonnaient de « protester devant le monde entier » contre mon livre. « J'ai beau me récuser et dire : je ne saurais pas parler contre un historien et un savant, je n'ai rien appris..., mais la voix impitoyable me poursuit... » Et ainsi de suite tout au long des trente-cinq pages. L'étonnant est que cette sacrilège parodie de la Pucelle ait trouvé un éditeur pour la publier et l'exalter.

Dans leur ardeur combative, mes contradicteurs vont jusqu'à nier l'existence de tout mystère dans la vie de Jeanne. Les obscurités que je signale leur paraissent « simples ». Or, en croyant contredire ma thèse par ce moyen, c'est, en réalité avec tous les grands historiens de la Pucelle que mes obscurs adversaires se mettent en absolue contradiction. Le mystère de Jeanne est reconnu, en effet, par tous ceux qui se sont occupés de son histoire, tant ecclé-

siastiques que laïcs; seulement les uns ont recours au miracle pour expliquer ce mystère, tandis que le dernier en date des autres, M. Gabriel Hanotaux, avoue que l'énigme de « l'existence de Jeanne subsiste toute entière ».

Il reste encore un procédé de polémique : l'invective et la calomnie; c'est celui auquel eut recours la presse communiste au sujet de mon livre sur *Lénine*. Mes contradicteurs du *Secret de Jeanne d'Arc* ne l'ont pas employé, sauf un ancien secrétaire d'Anatole France et une feuille de chou locale, la *Gazette du Languedoc*. Je n'aurais pas mentionné cette dernière si le signataire des ignominies qu'elle contient, conscient de son obscurité, ne s'était prévalu de l'autorité de M. René de Planhol, auquel il attribue les injures et les diffamations qu'il profère à mon égard. Est-il besoin de dire que tout ceci n'est qu'un mensonge? M. de Planhol, qui est un adversaire de ma thèse, l'a combattue à armes courtoises et a bien voulu, même, reconnaître que, « subtils, érudits, frémissants de conviction, les articles et le livre de M. Jacoby ont, sinon tout à fait persuadé, du moins séduit beaucoup de lecteurs ».

Ce n'est qu'à regret que je me vois obligé de citer cette flatteuse appréciation, chose toujours délicate pour un auteur; c'est également la raison pour laquelle je m'abstiendrai d'analyser les articles dans lesquels de nombreux érudtis et écrivains ont apporté à ma thèse le précieux témoignage de leur confiance. — J. JACOBY.

§

**John Henry Mackay.** — Cet écrivain, qui est mort à Berlin-Charlottenburg le 16 mai dernier, n'était guère connu en France que par un roman, *Anarchistes*, « mœurs du jour », traduit par Louis de Hessem et édité chez Tresse et Stock en 1892. C'est un volume épuisé et assez difficile à trouver.

Mais Mackay a joui d'une beaucoup plus grande célébrité dans les pays de langue allemande, et cela pour trois raisons.

La première est sa redécouverte de Max Stirner. Si l'auteur de *l'Unique et sa propriété* occupe la place qui lui est revenue dans l'histoire de la philosophie, comme prédécesseur et non comme maître de Nietzsche, c'est grâce aux efforts de Mackay. D'ailleurs, ce n'est pas ici le lieu d'indiquer ce qui sépare ou rapproche Stirner de Nietzsche ou vice-versa. Les patientes recherches de Mackay aboutirent à un volume, *Max Stirner, sa vie et son œuvre* (*Max Stirner, sein Leben und sein Werk*), qui atteignit trois édi-

tions en Allemagne, et à une édition définitive des divers écrits de Stirner.

La deuxième, parce qu'il était le théoricien allemand de l'Individualisme anarchiste auquel il avait été amené par l'Américain Benjamin R. Tucker, l'éditeur de *Liberty*, disciple de Warren et de Proudhon. Dans *Anarchistes* (*Die Anarchisten*), tableau des mœurs de la fin du XIXe siècle, où il a décrit la situation sociale du prolétariat et ses tentatives de révolte, dans *A la recherche de la liberté* (traduction libre du titre *Der Freiheitsucher*), psychologie d'une évolution, œuvre jusqu'à un certain point autobiographique, Mackay s'est efforcé de créer un type de non-conformiste, cherchant avant tout à se créer une personnalité propre et à échapper à l'embrigadement des partis. Il ne croyait pas, au fond, que ce type fût accessible à tous. Il critique, il éveille les idées, il ne fournit pas de solution générale. En ce sens, il se rallie à l'idée d'Ibsen que la tâche du poète est « de poser des questions, non de les résoudre ».

La troisième, parce que par ses contes, ses nouvelles, ses romans, ses nombreuses poésies, — où il se rattache davantage aux Poe, aux Hoffmann, aux Almqvist, qu'aux Zola ou aux Gerard Hauptmann, — Mackay, par son style, est bien près des grands classiques allemands, comme le faisait remarquer, le lendemain de sa mort, *Der Berliner Tageblatt*. En dehors de *Der Sturm* (*la Tourmente*), recueil de poésies révolutionnaires, il a composé un grand nombre de poésies lyriques, dont certaines figurent dans des anthologies. Parmi ses productions, je citerai: *Die Moderne Stoffe* (*Sujets modernes*), *Staatsanwalt Sierlin* (*le Procureur Sierlin*), *Der Sybarit*, *Das weisse Haus* (*la Maison blanche*), *Der Schwimmer* (*le Nageur*), *Und wusste er nicht* (*Et il n'en savait rien*), *Der Grosse Coup* (*le Grand Coup*), *Ein glattes Geschaeft* (*une Affaire insignifiante*), etc., etc... La caractéristique de chacune de ces œuvres, c'est que derrière des thèmes des plus simples, se posent des problèmes éthiques excessivement compliqués. Réaliste, certes, Mackay l'est, mais, dans ses nouvelles comme dans ses poèmes, il est un exposeur de thèses philosophiques, un « fouilleur » de subconscient. Traiter abstraitement un sujet, voilà où il est maître.

John Henry Mackay était né à Greenock, près Glasgow, le 6 février 1864, d'un père écossais et d'une mère hambourgeoise. Il vint très tôt en Allemagne et sa langue maternelle fut l'allemand. Il avait parcouru l'Italie, la Suisse, les Etats-Unis. Il avait résidé à Paris, à Londres, à Chicago, pour s'établir définitivement dans la banlieue de Berlin. L'inflation allemande l'avait vivement atteint dans ses moyens matériels. Force lui fut de vendre sa

bibliothèque à l'Institut Marx-Engels, à Moscou, pour une somme peu considérable. A peine avait-il touché l'argent qu'il l'employait à l'édition d'un nouvel ouvrage.

En 1928, ayant fait connaissance d'un mécène russe, très opulent, habitant Paris, intéressé dans tout ce qui concernait Stirner, Mackay put, grâce à lui, réunir la plupart de ses œuvres en un volume de près de 1.200 pages. En 1932, il s'était créé à Berlin, sous le nom de *Mackay Gesellschaft*, une société qui s'était donné à cœur d'éditer des ouvrages de lui encore inédits; elle put publier *Der Unschuldige (l'Innocent)*, *Zwanzig Gedichte* (*Vingt Poèmes*) et enfin, au début de cette année, *Abrechnung* (*Relevé de comptes*), où, sous une forme aphoristique et anecdotique, mais sans rien perdre de sa verdeur stylistique et de son non-conformisme, Mackay faisait, si l'on peut dire, son examen de conscience. Ce fut son chant du cygne. Selon ses dernières volontés, cette société a été dissoute.

John Henry Mackay laisse le souvenir d'un écrivain fier, dont l'œuvre ne fut connue que d'une minorité et qui fut trop artiste pour se laisser jamais aller à des compromissions idéologiques. — E. ARMAND.

§

**A propos de la mort de Tourguénief.** — En lisant, dans le *Mercure* du 15 juin, le très intéressant article de M. Séménoff sur la mort de Tourguénief, j'ai constaté avec étonnement que l'auteur n'a pas pris la peine de spécifier que c'est d'après le calendrier russe (Julien) que Tourguénief est mort le 22 août 1883. Mais, pour le calendrier grégorien de l'Europe, il est mort le 3 septembre. Cet oubli de M. Séménoff peut créer des confusions fâcheuses. Aussi, je prends la liberté de mettre les choses au point et je me permets de conseiller à M. Séménoff de consulter l'article de Goutjahr, *Canevas chronologique pour la bibliographie de J. S. Tourguénief* (en russe) qu'il trouvera dans le tome 87 du « Recueil (Sbornik) de la section de langue et de littérature russes de l'Académie Impériale des Sciences ». — NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

§

**Georges Darien, critique d'art.** — Au bas de sa lettre à Savine, datée du 24 février 1889 (publiée par M. P.-V. Stock dans le *Mercure de France* du 1er mars 1933, pp. 312-313), Georges Darien ajoutait ce *post-scriptum* :

> Avez-vous l'intention de faire dans la *Revue Indépendante* un compte rendu du Salon de peinture? Si oui, et dans le cas où cela vous serait possible, voudriez-vous m'en charger? Si je ne craignais de vous impor-

tuner, je vous donnerais les raisons qui me font désirer de faire de la critique d'art.

Cela ne fut sans doute pas possible. Darien ne fit point de critique d'art à la *Revue indépendante*. Mais il en fit dans *la Plume* et... au *Figaro*.

*La Plume* du 1er septembre 1891 consacra un numéro spécial à la jeune peinture. Jules Christophe, Félix Fénéon, Jules Antoine, parlèrent des *chromo-luminaristes* Georges Seurat, Paul Signac, Dubos-Pillet, — G.-A. Aurier, Emile Bernard, A. Retté des *néo-traditionnistes* Gaugin, Van Gogh, Maurice Denis, — J.-K. Huysmans, G. Lecomte, Paterne Berrichon, Léon Maillard, Alph. Germain des *Indépendants* : Cézanne, Pissarro, Anquetin, Schuffenœcker, A. Séon. Darien s'occupa du « chromo-luminariste » Maximilien Luce, « peintre ordinaire du Pauvre ».

Pas un *artiste peintre*, écrivait-il, un peintre. Rien chez lui du cabotin, du faiseur, du metteur en scène, qui sait faire valoir ses toiles avec la roublardise d'une patronne de mauvais lieu exhibant ses pensionnaires. Il ignore les habiletés des malins qui savent faire l'article et qui battent un quart majestueux devant l'étalage de leur gloire. Le manque d'adresse dont il fait preuve dans l'exposition de ses œuvres, il l'apporte encore dans le choix des paysages qu'il évoque, dans la façon dont il les traite. Il a le mépris du *sujet*, de l'illustration anecdotique; il a trop d'estime pour les fabricants de chromos pour leur faire une concurrence déloyale; il ne laisse pas de place sur sa palette pour le macaroni littéraire. Seulement, ses tableaux vous empoignent tout de même. Peut-être parce qu'il y met de la vie, à défaut des sentimentaleries spirituelles et bêbêtes, la vie des choses et la vie des hommes, la vie âpre, crispée et railleuse — douce aussi...

Ayant été visiter la décoration de l'Hôtel de Ville, Darien jeta sur quelques pages les réflexions que lui avaient inspirées les toiles de MM. Puvis de Chavannes, Binet, Em. Michel, Hanoteau, J.-P. Laurens, Cormon, Gervex et autres officiels. Il intitula son article l'*Envers de la Gloire* et le porta au *Figaro*, qui le publia en premier-Paris le 22 octobre 1892.

Je parle de la gloire des peintres. C'est une gloire, aujourd'hui, spéciale. Elle s'acquiert facilement — tout restant relatif : nous parlons peinture, — elle se consacre officiellement, et se sanctionne publiquement. Cette gloire-là a sa hiérarchie, ses classifications, ses spécialités, si l'on peut dire, réglées comme l'ordre de tons sur une palette. On la mentionne et on la diplôme, on la médaille et on la dépose le long des murs des édifices publics — à l'intérieur. On désaffecte des monuments à son profit; on en construit d'autres à son intention. Que dis-je? On en reconstruit.

La peinture étant une grande religion, composée d'une infinité de sectes, toutes convaincues de leur universelle et exclusive compétence, on a cherché — sans y réussir toujours — à faire la part égale entre les différentes chapelles, pour éviter des dissensions intestines. On a inventé le concours, moyen ingénieux de diviser les murailles d'un bâtiment à décorer entre des concurrents hargneux, avec l'impartialité d'un amphitryon délicat partageant un gâteau de Savoie entre des convives jaloux les uns des autres. On a sacrifié l'unité ornementale à l'unité

d'entente, et l'harmonie des couleurs à l'harmonie *artistique*. Et les heureux, les primés — synthèses vibrantes de procédés gaillards, ou de trucs vivifiants — traversent la vie l'air vainqueur, la joie aux lèvres, raidis d'orgueil ou gonflés de suffisance, avec quelque chose dans l'allure qui rappelle le fort en thème couronné de papier vert par le préfet, et chargé des œuvres de Molière — reliées toile filets d'or — par Mgr l'archevêque. Ils sont cotés, estimés, considérés, jalousés universellement. Pour tout dire d'un mot, ils sont *connus*!

Ah! si les heureux vainqueurs pouvaient savoir, comme ils déchanteraient! Comme ils s'apercevraient qu'il ne va pas loin, l'écho des applaudissements qui les enivre, et qu'il est bien restreint, le cercle des gens qui les admirent, ou qui soupçonnent seulement ce qu'ils ont fait! S'ils savaient comment le public — ce public qu'ils s'imaginent avoir conquis — est renseigné sur les œuvres par ceux mêmes qui sont chargés de l'instruire! S'ils savaient de quelle singulière façon la Renommée, qui est une farceuse, s'amuse à souffler dans sa trompette, artistique par l'embouchure, prudhommesque par le pavillon!...

Charles Yriartre n'avait sans doute pas été consulté. On imagine sa consternation. Il veilla désormais à ce qu'on ne dévoilât pas dans son journal l'envers de la gloire picturale, — et Darien cessa de collaborer au *Figaro*. — AURIANT.

§

**La bibliographie de Moréas.** — Le *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale*, commencé en 1897, vient de faire paraître ses tomes CXVIII et CXIX. Le premier de ces deux volumes, qui compte 1.136 colonnes, se termine par l'énumération des œuvres de « Moréas (Ioannis Papadiamantopoulos, *connu sous le nom de Jean*) ». Cette bibliographie, de 41 numéros, s'étend de 1886, — année des *Cantilènes* (*Funérailles, Interludes, Assonances, Cantilènes, le pur Concept, Histoires merveilleuses*), de deux romans écrits en collaboration avec Paul Adam : *Les Demoiselles Goubert* et *le Thé chez Miranda*, et aussi des trois uniques numéros du *Symboliste*, « journal hebdomadaire », qui vécut du 7 au 29 octobre, — jusqu'en 1927, date de la publication de morceaux choisis en prose, préfacés par André Thérive, et d'une réédition illustrée par Bernard Essers, des *Stances*, qui ont fait, deux ans plus tard, l'objet d'une édition pour les « Bibliophiles du papier », avec bois gravés par J.-B. Vettiner. Dans l'œuvre de Moréas, ce sont ces *Stances*, — parues d'original en 1899, à *la Plume*, avec un portrait du poète par La Gandara, — qui ont été le plus souvent réimprimées. Elles représentent sept articles dans le *Catalogue* de la Nationale. — J. G. P.

§

**La recherche des cœurs.** — Le *Mercure de France*, dans un écho du 15 mars 1924, a rappelé qu'en l'an IX des ouvriers trou-

vèrent, sous une dalle de la Sainte-Chapelle transformée en dépôt d'archives judiciaires, une boîte de plomb renfermant un cœur humain, attribué plus tard par quelques historiens du règne de Louis-Philippe à saint Louis.

Cette opinion ,qui a toujours manqué de base sérieuse, donna lieu à de vives controverses sous la Monarchie de Juillet, et le signataire de l'écho souhaitait une enquête sur ce point obscur de petite histoire.

Le débat demeurant ouvert, nous y verserons un argument nouveau.

Si l'on devait admettre l'hypothèse des archéologues en faveur de l'authenticité du cœur trouvé à la Sainte-Chapelle, saint Louis serait le premier roi de France dont le noble viscère aurait obtenu l'honneur d'une sépulture particulière, innovation que les hauts mérites du souverain suffiraient à justifier. Mais pourquoi n'en trouve-t-on point mention dans un document ordinairement fort précis touchant les sépultures des membres de la famille royale de France : le *Recueil des principales familles du royaume,* établi à l'usage des petits-fils de Louis XIV? Cette généalogie complète de la Maison de France, manuscrit *in-plano* orné d'enluminures, appartenant à la réserve de la bibliothèque de l'Ecole supérieure de guerre, indique pour saint Louis, mort, comme on sait, de la peste à Tunis le 12 août 1270 :

Ses entrailles et la chair séparée de ses os furent portées dans l'abbaye de Montréal près Palerme en Sicile et mis sous un tombeau de marbre. Ses os apportés à Saint-Denis en France, l'an 1271.

L'omission du *Recueil des principales familles du royaume* paraît d'autant plus concluante, que les précisions abondent pour les successeurs de Saint Louis dont les cœurs eurent l'honneur d'une sépulture particulière. L'on y voit que Philippe le Hardi étant mort à Perpignan le 5 octobre 1285, ses entrailles furent enterrées à Narbonne (en l'église Saint-Just), ses os apportés à Saint-Denis et son cœur aux Jacobins de Paris. Que Philippe le Bel, mort à Fontainebleau le 29 novembre 1314, fut enterré à Saint-Denis, et son cœur à Poissy, où il fut trouvé cimenté entre deux plats d'argent enveloppés d'une toile d'or semée de fleurs de lys, le 28 juillet 1687. Que Philippe le Long, mort le 2 janvier 1321, fut enterré à Saint-Denis, son cœur aux Cordeliers et ses entrailles aux Jacobins de Paris. Que Charles IV le Bel, mort le 1er février 1328, fut également enterré à Saint-Denis, le cœur aux Jacobins de Paris, les entrailles à Maubuisson. Que Philippe VI de

Valois, mort le 22 août 1350, fut enterré à Saint-Denis, son cœur à la Chartreuse de Bourg-Fontaine, ses entrailles aux Jacobins de Paris. Que Charles V, mort le 26 septembre 1380, au château de Beauté-sur-Marne, fut enterré à Saint-Denis, son cœur à l'église Notre-Dame de Rouen, ses entrailles à Maubuisson. Que Louis XII, mort le 1er janvier 1524, fut enterré à Saint-Denis et son cœur aux Célestins de Paris. Quant au cœur de François Ier, mort à Rambouillet le 31 mars 1546, il fut mis sous un pilier de marbre dans l'église des religieuses de Hautes-Bruyères, tandis que son corps était inhumé à Saint-Denis.

De même, le cœur de François II, mort le 5 décembre 1560, fut placé sous une colonne de marbre blanc aux Célestins de Paris en 1562. Celui de Charles IX fut donné aux Célestins de Paris, et celui d'Henri III à l'église de Saint-Cloud où il fut assassiné.

Nul n'ignore que le cœur d'Henri IV fut donné aux Jésuites de La Flèche, dont il avait fondé le collège; mais on se souvient peut-être moins que celui de Louis XIII revint à l'église Saint-Louis des Jésuites.

En ce qui concerne Louis XIV qui clôt la série, ses entrailles furent portées à Notre-Dame de Paris, son cœur aux Jésuites de la rue Saint-Antoine, et son corps à Saint-Denis.

La variole dont mourut Louis XV détourna les médecins d'enlever son cœur pour le donner à la chapelle Saint-Louis de l'Ecole Militaire, qu'il avait fondée. Et ceci laisse penser que les médecins du XIIIe siècle, plus encore que leurs confrères du XVIIIe, répugnant à pratiquer l'autopsie d'un personnage mort d'une maladie infectieuse redoutable, et qui semait la terreur, renoncèrent à prélever le cœur de saint Louis. Si nos souvenirs ne nous égarent point, cette séparation de la chair et des os, dont il est question dans le *Recueil*, fut obtenue par immersion du corps royal dans l'eau bouillante, procédé de désinfection aussi simple que macabre, qui confirmerait notre hypothèse. — ROBERT LAULAN.

§

**Opinion de Regnard sur les dédicaces.** — Un bel exemplaire des œuvres complètes de Regnard, édition en deux tomes (1707-1708), appartenant à la collection de M. Henri Lavedan, mise en vente fin avril dernier, portait l'autographe suivant :

> Les dédicaces servent aussi peu à défendre un mauvais livre que si l'on peignait des bathons à chaque page ou qu'on mit une couverture à l'épreuve du pistolet.

Voilà une formule qui remplacerait avantageusement la carte avec la mention « Absent de Paris » qu'utilisent beaucoup d'écrivains, fatigués par avance de signer leurs livres. — L. DX.

§

## Le Sottisier universel.

Le baromètre du secteur marquait chaque jour depuis bientôt un mois une température d'environ moins vingt degrés. — RENÉ JOSCAT, *Sirènes d'escadrille*, p. 132.

TOSCANINI N'IRA PAS A BAYREUTH. — ...Il a résilié son contrat pour Bayreuth où il devait diriger une série de concerts wagnériens à l'occasion du centenaire de la mort du grand musicien. — *L'Ordre*, 7 juin.

Et, certes, Mérimée a moins d'ampleur qu'Alphonse de Chateaubriand poète en prose, orateur, historien, philosophe et politique. — GONZAGUE TRUC, *Action française*, 8 juin.

Il a, comme le M. Joyeuse de *Fromont jeune et Risler aîné*, d'Alphonse Daudet, beaucoup de filles. — PAUL REBOUX, *Paris-Midi*, 31 mai.

Les lettres que nous trouvons ici nous apportent cependant des précisions, des preuves nouvelles. Nous signalerons tout spécialement celles qui se placent en juillet 1870, à la veille du conflit franco-allemand dont les conséquences devaient précipiter l'Europe dans une paix armée, monstrueusement armée, de cinquante-quatre ans, puis dans la plus épouvantable guerre qui ait jamais ensanglanté notre globe. — *L'Ordre*, 25 mai.

« Père, gardez-vous à droite! Père, gardez-vous à gauche! » disait à Poitiers le dauphin Charles au roi Jean. — *L'Ami du Peuple* (citation d'un article de M. Joseph Caillaux), 16 juin.

Le diaphragme, qui a été trouvé sur la locomotive renversée, indique une vitesse de 90 kilomètres à l'heure. — *La Liberté*, 5 juin.

Faret a traduit une *Histoire romaine*. Son livre *Des vertus nécessaires à un prince* lui a fait des amis; et dans un *Recueil de lettres nouvelles*, dédié en 1627 au cardinal de Richelieu, il en a donné de Malherbe, de Molière, de Godeau, de Balzac, de Racan et quelques-unes de lui-même. — JACQUES DES GACHONS, *Le Temps*, 3 juin.

PLANTATIONS BALLET. — Compte tenu du bénéfice net de 2.243 fr. de l'exercice écoulé, le bénéfice total s'établit à fin 1932 à 1.991.275. L'an dernier, le bilan s'était soldé par une perte de 289.889 qui avait ramené la perte antérieure de 2.278.890 à 1.989.030. — *L'Indépendance belge*, 23 mai.

Il estime cependant que le point de vue déterministe doit être sauvegardé : « La science, dit-il audacieusement, est déterministe ou elle ne l'est pas. » — *La Libre Belgique*, 6 mai.

§

## Publications du Mercure de France.

LA VIE DOULOUREUSE D'IVAN TOURGUÉNEFF, *avec des lettres inédites de Tourguéneff à sa fille*, par E. Séménoff. Volume in-16, 12 francs. Il a été tiré 22 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 22, à 40 francs.

*Le Gérant* : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.